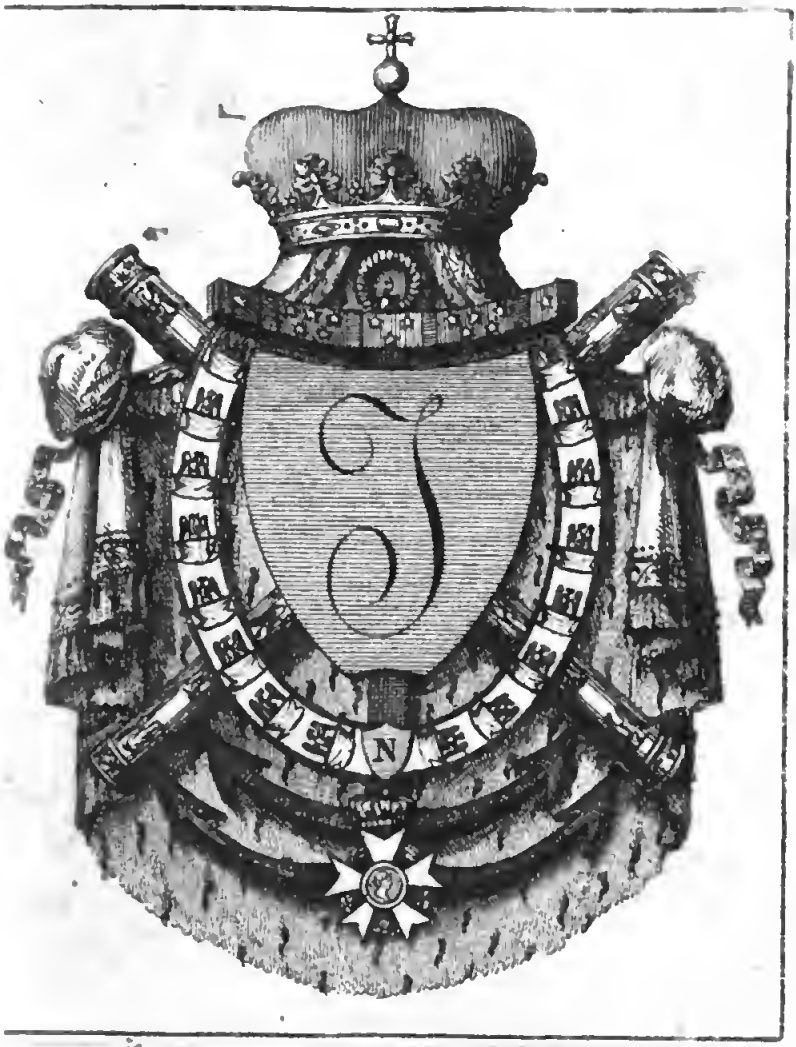
J
N

HISTOIRE
D'INÈS DE LÉON.

TOME DEUXIÉME.

569150

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

PAR F. L. C. MONTJOYE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE,
RUE DES PRÊTRES S. GERMAIN-L'AUXERROIS.

AN XIII. — (1805.)

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

PREMIÈRE PARTIE.

Les nouvelles qu'apporta quelques jours après Alfonse Langarez, ne furent pas aussi agréables. Il vint un jeudi. Ce jour-là Inès étoit au couvent de las Salésas avec Blanca. Il arriva un peu avant le dîner; il aborda Fernand et Isabelle, d'un air où il y avoit plus d'embarras que de politesse; il s'annonça en leur disant qu'il avoit des choses fort singulières à leur conter. On l'invita à dîner, il accepta sans se faire presser. « J'ai compté, dit-il, » sur l'honneur que vous voulez bien me » faire; j'ai ma journée à moi, mon inten-

» tion étoit de vous la consacrer toute en-
» tière. »

Reganhac à son ordinaire étoit du dîner ; mais ce jour-là ses plaisanteries , bien loin de plaire , parurent excessivement insipides. On ne lui répondoit point, on ne le servoit pas , à peine le voyoit-on. A chaque sottise qu'il disoit, Alfonse lui lançoit un coup d'œil qui sembloit le déconcerter. Fernand et Isabelle brûloient d'impatience de voir finir le repas, pour pouvoir entendre ces choses singulières dont parloit Alfonse.

Enfin on en vint au dessert. Fernand et Isabelle se donnèrent à peine le temps de goûter à un ou deux fruits, ils se levèrent brusquement et passèrent dans le salon.

Alfonse les y suivit, Reganhac ne bougea pas de table ; il buvoit, il mangeoit, il achevoit à son aise ce que les autres n'avoient fait qu'ébaucher. On délibéra comment on s'en débarrasseroit. Isabelle écrivit à la

hâte un billet à dona Maria, pour la prier de ne pas lui renvoyer Inès aussi tard que les autres jours; elle passa dans la salle à manger, et pria Reganhac avec beaucoup de politesse de vouloir bien porter sur-le-champ ce billet au couvent de las Salésas. « La chose, dit-elle, est » urgente. — Et le café, senora, dit Re» ganhac, le trouverai-je à mon retour? — » Non, répondit Isabelle; prenez-le pour » cette fois chez le premier limonadier; » nous allons sortir pour une affaire im» portante. » Isabelle en rentrant dans le salon, entendit Reganhac qui murmuroit entre ses dents, et qui disoit en posant avec bruit une bouteille sur la table: « Dieu me damne! ce maroufle veut me » couper l'herbe sous les pieds. » Enfin il se retira.

Isabelle rentrée dans le salon, sonna pour qu'on servît le café, et dans la crainte qu'il n'arrivât pas assez tôt, sa main ne quittoit point la sonnette, sa bouche

ne cessoit d'appeler les domestiques. Il arriva ; lorsqu'on l'eut pris, on ne songea point à faire la sieste. Langarez prit place sur un canapé entre Fernand et Isabelle, et commença ainsi :

« Grâces au ciel ! grâces à votre charmante, à votre divine Inès, je ne tiens plus à la Sainte-Hermandad que je maudis de tout mon cœur en lui disant adieu. — Et pourquoi cela ? demanda Fernand. Ce n'est pourtant point un corps à mépriser. J'y connois des officiers de naissance et d'une grande probité. — Oh ! s'écria Isabelle, si nous allons disserter sur chaque phrase du seigneur Langarez, nous n'aurons jamais fini. Je vous en prie, Fernand, ne l'interrompez point. Poursuivez, je vous en conjure, seigneur Alfonse. — Je suis à vos ordres, senora ; je dirai seulement en passant, à don Fernand, qu'il en raisonne fort à son aise ; mais que quant à moi je ne saurois me

» plaire dans un corps où l'on est obligé
» par état de faire de la peine à au-
» trui, d'enlever quelquefois un fils à son
» père, un mari à son épouse. Il m'est
» venu de la cour plus d'un ordre très-
» désagréable à exécuter. Je me regarde
» donc infiniment redevable envers vous,
» de m'avoir tiré de ce corps; c'est à vous
» seul que je le dois. Mon frère m'y eût
» avancé sans doute; mais il m'y eût
» laissé: il me regardoit là comme un ins-
» trument docile à toutes ses volontés, à
» toutes celles de son ministre, et peut-
» être aux caprices de l'un et de l'autre.
» Vous ne devez donc pas douter qu'a-
» près un service de cette nature, je ne
» vous sois entièrement dévoué, et c'est
» pour vous en témoigner ma reconnois-
» sance, que je viens vous faire des ou-
» vertures qui vous concernent.

» Je vous dirai d'abord, senora, que mon
» frère a pour vous une entière amitié; il
» vous regarde comme la femme la plus

» aimable qu'il ait jamais vue, et il est
» certain qu'il voudroit que vous le mis-
» siez en état de vous rendre un service
» important. Votre Inès est un ange à ses
» yeux. Il ne m'a point dissimulé que sans
» elle et sans vous, jamais je n'aurois quitté
» la Sainte - Hermandad, jamais je ne
» serois entré dans une des compagnies
» que l'on crée pour la garde du roi. Il
» m'a assuré que la protection même du
» duc d'Almeyra n'auroit pas été assez
» puissante pour me faire admettre parmi
» les gardes, même comme volontaire, et
» que cela étoit si vrai qu'un jeune homme
» à qui le duc prend le plus vif intérêt,
» n'a pu entrer dans une de ces mêmes
» compagnies en qualité de simple vo-
» lontaire, que parce que son protecteur
» désespérant de réussir, a fini par décla-
» rer hardiment au roi, que s'il n'obte-
» noit cette faveur, il donneroit sa dé-
» mission et retourneroit à Malte pour n'en
» plus sortir. Il est vrai que le jeune homme

» n'a que quatorze ans, qu'il a encore deux
» ans de collége, et qu'ainsi quand il en
» sortira, il sera pourvu d'une lieutenance;
» ce qui n'est pas bien malheureux. — Que
» dites-vous là? s'écria Isabelle; c'est mon
» jeune homme, c'est lui-même; oui, dit-elle
» à Fernand, c'est ce beau garçon dont je
» vous ai parlé, et que je rencontrai, il y a
» quelques jours, en revenant le soir du cou-
» vent de las Salésas. — Oh! très-beau gar-
» çon en effet, dit Langarez; du moins on
» me l'a dit, car je ne l'ai jamais vu. Un de
» mes amis qui l'est aussi du gouverneur
» du bel écolier, m'a assuré qu'on ne pou-
» voit pas réunir à cet âge plus d'aima-
» bles, plus de brillantes qualités. Mais
» quel intérêt, senora, prenez-vous au
» beau garçon? — Apprenez-moi plutôt
» vous-même, dit Isabelle, quel si grand
» intérêt le ministre prend à cet enfant.
» — Ne me questionnez jamais sur cela,
» répondit Langarez; c'est un mystère
» que l'esprit humain ne sauroit percer.

» Le duc, quand on lui manifeste la » moindre curiosité à ce sujet, devient » farouche ; mon frère, quand on lui en » parle, répond en riant, qu'il ne sait » pas tous les secrets de cour. Mais lais- » sons là le bambin, et revenons à mon » récit.

» Mon frère donc a des vues sur votre » Inès, soyez-en sûre ; et ce qui va vous » étonner, c'est que ces vues vont jusqu'au » mariage. Il m'a dit qu'elle n'auroit pas » toujours dix ans ; que dans deux ou » trois ans, on pourroit la marier ; qu'il » y avoit en Espagne mille exemples par » an de jeunes demoiselles qu'on marioit » avant treize ans ; qu'on pourroit même » dès ce moment procéder aux fiançail- » les. Enfin voilà l'idée de mon frère qui » assure que son propre âge ne peut ap- » porter aucun obstacle à cette union. Il » craignoit d'abord que je ne fusse son » rival. Pour lui ôter toute inquiétude, » j'ai été contraint de lui avouer que j'é-

» tois marié. — Vous êtes marié ! dit Isa-
» belle avec surprise. — Oui, senora, et
» je m'en trouve bien; le ciel a récompensé
» une bonne action.—Contez-nous cela.—
» J'avois reçu le signalement d'un Fran-
» çais qui étoit entré en Espagne avec
» une jeune demoiselle qu'il avoit enlevée
» d'un couvent. J'avois ordre d'arrêter le
» quidam et de lui faire lâcher sa proie.
» Je l'ai arrêté ; et en bon Espagnol,
» j'ai pris la demoiselle sous ma protec-
» tion, c'est-à-dire que je l'ai placée dans
» un couvent, jusqu'à ce que ses parens
» vinssent la réclamer. Ce sont de riches
» négocians de Toulouse, originaires d'Es-
» pagne. Le père, la mère, les frères, la
» sœur, tout cela est accouru. J'ai remis
» à cette famille désolée, le dépôt que la
» Providence m'avoit confié, et je l'ai
» remis aussi pur que quand il étoit en-
» tre les mains des religieuses de Toulouse.
» Ses malheurs, sa reconnoissance, me la
» rendoient intéressante. J'étois sûr que

» c'étoit malgré elle, avec les seules res-
» sources de la violence la plus criminelle
» et de la ruse la plus perfide, que le ra-
» visseur l'avoit enlevée. Il m'est même
» démontré que ce n'étoit pas pour son
» compte qu'il agissoit. C'est une machi-
» nation ténébreuse dans laquelle je n'ai
» nul intérêt de pénétrer. Le malheureux
» cependant a été condamné par le parle-
» ment de Toulouse au dernier supplice;
» et nous, nous lui avons rendu ici sa li-
» berté, parce qu'on n'y punit point les
» délits commis en terre étrangère par des
» gens qui ne sont pas sujets du Roi d'Es-
» pagne. Or ce malheureux, c'est l'homme
» avec qui vous m'avez fait dîner aujour-
» d'hui. Prenez garde qu'il ne vous enlève
» votre Inès. — Vous me faites trembler,
» dit Isabelle. — Oh ! je réponds, dit à
» son tour Fernand, qu'Inès ne sera ja-
» mais enlevée. — Et moi, répondit Lan-
» garez, je n'en répondrois nullement, si
» ce vaurien venoit à se vendre à mon
» frère. . . . Mais laissez-moi donc ache-

» ver l'histoire de mon mariage ; quoique
» je n'eusse encore aucune fortune, je me
» hasardai de demander aux parens de ma
» belle désolée, de me permettre de l'é-
» pouser ; ils me l'ont accordée avec re-
» connoissance, et lui ont fait une dot
» considérable ; ils se sont depuis établis à
» Cadix, où ils ont une fort bonne mai-
» son. La sœur cadette de ma femme s'est
» mise dans un couvent, et veut se faire
» religieuse. Moi, je me trouve très-heu-
» reux d'épouser l'aînée, sur-tout depuis
» que mon frère m'a permis de la pro-
» duire et de ne faire aucun mystère de
» mon mariage.

» Cette affaire ayant donc tranquillisé
» mon cher frère Isidro, je suis nommé
» par lui ministre plénipotentiaire auprès
» de don Fernand, issu des rois de Léon ;
» pour l'engager à garder sa fille à mon
» dit Seigneur et frère Isidro, à consentir
» même à ce que d'ici à deux ou trois
» mois, plus ou moins, les fiançailles

» soient faites; et dans le cas où le seigneur
» don Fernand consentiroit à l'une et
» l'autre proposition, il lui est permis de
» faire telle demande qu'il jugera à propos,
» soit pour donner de la réalité et une
» stabilité perpétuelle à ses prétentions,
» soit pour être élevé à la grandesse ou à
» telle autre dignité qu'il ambitionnera. —
» Quelle folie! dit Isabelle. — Cette folie,
» senora, avouez-le, ne vous déplaît pas;
» vous êtes une franche Espagnole; vous
» aimez les aventures merveilleuses. — Eh!
» que voyez-vous, lui dit-elle, de si mer-
» veilleux à épouser un premier commis
» qui n'est pas le premier des hommes pour
» la beauté? — Cela, dit Fernand, est
» tout au moins fort singulier. Mais, je
» vous prie, seigneur Alphonse, quel peut
» être le motif de votre frère? — Belle
» question! d'abord l'amour..... — Allons
» donc, s'écria Fernand; un enfant de
» dix ans.... — On n'a pas toujours dix ans,
» comme dit mon frère; ensuite (je ne
» sais comment appeler cela) une sorte

» d'ambition... Selon lui, il n'y a rien sous
» le-ciel, d'aussi parfait que votre petite
» Inès; il faudra, selon lui encore, que
» quand elle sera grande, chacun fléchisse
» le genou devant elle. Or l'idée d'être
» un jour possesseur de la plus belle femme
» du monde entier, l'échauffe, l'exalte,
» l'enivre à un point que je ne saurois vous
» rendre. Voilà donc, comptez bien,
» l'amour, l'ambition.... — Quoi encore?
» demanda Isabelle. — Une soif, mais une
» soif ardente, immodérée de l'or. — Oh!
» pour le coup, dit Isabelle, c'est de l'ex-
» travagance toute pure. Hélas! il ne sait
» donc pas que notre pauvre Inès pourra
» bien n'avoir pour toute richesse que le
» beau nom de son père, et les éminentes
» qualités qu'elle aura héritées de lui. —
» Par Saint-Jacques, s'écria Alfonse,
» comme vous êtes loin de la vérité! comme
» vous êtes peu au fait du train de ce
» monde! Ou vous voulez me tromper ou
» l'on vous trompe. Je vous soutiens, moi,
» que votre petite Inès sera le plus riche

» parti d'Espagne. — Encore une fois, » s'écria Isabelle, vous me faites rire; je » dois bien connoître peut-être, moi, l'état » de la fortune de mon mari. Tenez; » voulez-vous que je vous le dise? Vous » m'y contraignez. Nous n'avons lui et » moi que des dettes; nous ne payons » pas même nos gens quoique nous les » aimions beaucoup; nous vivons du jour » à la journée. — Ecoutez, dit Alfonse, » il n'y a rien à opposer contre les faits; » or un fait de toute évidence, c'est que » mon frère et le duc d'Almeyra son pro- » tecteur, sont intimement convaincus que » Gabriel Coellos, père d'Isabelle de Léon, » a une fortune immense, incalculable; » qu'il est le plus riche négociant, non » pas des états du roi, mais de l'Europe » entière; qu'il a plus de diamans que le » roi n'en retire en dix ans de toutes ses » mines; qu'il a plus de pièces d'or dans » ses coffres qu'il n'y a de pierres dans » tous les bâtimens de l'Escurial. — C'est » bien vous, dit Isabelle, qui êtes un vrai

» Espagnol avec vos gigantesques exagé-
» rations. — Tout comme il vous plaira ;
» mais un autre fait qui mérite votre
» croyance, c'est que le duc d'Almeyra
» que mon frère a rendu très-habile cal-
» culateur, connoît jusqu'à un réal la for-
» tune de tous les négocians qui sont sous
» la domination du roi ; il la connoît mieux
» qu'eux ; il en a un tableau qui lui sert
» merveilleusement lorsque le gouverne-
» ment a un emprunt à faire. Il faut bien
» croire un tel ministre quand il appelle
» Gabriel Coellos le *Jacques-Cœur* d'Es-
» pagne. Il sait encore que Gabriel n'aime
» au monde que ses deux enfans ; qu'il
» chérit Isabelle plus que jamais, depuis
» qu'elle a une fille ; qu'il ne sépare point
» dans son cœur don Fernand de ses deux
» enfans ; qu'il idolâtre don Fernand ; qu'il
» regarde don Fernand, non pas comme
» un gendre, mais comme son fils bien-
» aimé, comme son ami intime, comme
» son héros, comme son tout. Eh bien !

» qu'en dites-vous? le duc et mon frère
» sont-ils bien instruits? D'où il suit que
» quand Inès se mariera, elle recevra une
» dot qui fera couler le Pactole dans la
» maison de son mari. Enfin quelles que
» soient vos idées sur tout cela, vous ne
» pouvez empêcher que le ministre et mon
» très-honoré frère Isidro ne raisonnent
» ainsi que je viens de vous l'exposer, et
» je vous ajoute que jamais Isidro n'aban-
» donnera les projets qu'il forme en con-
» séquence de ces raisonnemens; c'est
» l'homme le plus opiniâtre dans ses réso-
» lutions.

» Concluons: don Fernand veut-il être
» grand de la première classe, gouverneur,
» vice-roi? veut-il un poste brillant à l'ar-
» mée, éminent à la cour? la chose est en
» son pouvoir, il lui suffit de me faire
» espérer l'honneur d'être un jour le frère
» d'Inès — Vous nous débitez cela, dit
» Isabelle d'un ton emphatique; mais tout
» cela fût-il la réalité, vous ne nous en

» verriez pas plus émus, vous ne nous en
» feriez pas monter la plus légère fumée
» de vanité à la tête. Vous ne connoissez
» pas don Fernand ; il n'y a pas d'homme
» moins ambitieux que lui. — Mais vous,
» senora, ne seriez-vous pas flattée de voir
» votre cher mari marcher d'un pas égal
» avec les plus grands du royaume, d'être
» vous-même camerera mayor ? nous ga-
» gnerions tous à cet arrangement. Mon
» frère auroit pour lui le département de
» justice et des grâces que lui céderoit le
» duc d'Almeyra ; votre Inès prendroit
» pour elle la distribution des grâces, et
» ce rôle lui conviendroit à merveille. Moi
» je serois tout au moins colonel. Votre
» père, votre frère auroient la banque de
» la cour. Votre cher beau-frère don Louis,
» qui s'il faut en croire le duc d'Almeyra,
» a son petit grain d'ambition, et n'a quitté
» l'Espagne que parce qu'on ne vouloit
» pas le faire tout au moins archevêque,
» seroit ambassadeur, ministre, cardinal,

» que sait-on ? — Voilà assez de plaisan-
» teries, seigneur Langarez, dit Fernand ;
» une petite fille qui n'a pas encore fait
» sa première communion, ne vaut pas
» qu'on s'occupe si long-temps d'elle ; pas-
» sons à autre chose. — Sérieusement,
» très-sérieusement, reprit Langarez, il
» faut que je rende une réponse à mon
» frère, et je vous fais observer qu'il pour-
» roit être dangereux que cette réponse
» l'offensât, ou contrariât trop ouverte-
» ment ses vues. — Vous êtes pressant, dit
» Isabelle ; en vérité cela devient pres-
» qu'embarrassant. Si vous êtes notre ami,
» seigneur, arrangez cela pour le mieux ;
» mais sans prendre aucune sorte d'enga-
» gement. Nous n'en prendrons jamais
» avec qui que ce soit. Nous dirigerons
» sans doute, Fernand et moi, autant que
» nous le pourrons, le choix d'Inès, mais
» elle n'épousera jamais que celui qu'elle
» aura choisi elle-même. Voilà notre réso-
» lution invariable. — C'est donc votre

» dernier mot ? — Notre dernier mot, » répondirent à la fois Fernand et Isabelle. » — Allons, je tâcherai de vous être le » plus utile qu'il sera en mon pouvoir ; je » temporiserai ; je vous verrai quelquefois, » et si je ne vous suis pas encore suffisam- » ment connu, vous jugerez par la suite » que je vous suis entièrement dévoué, et » que j'ai toute la loyauté d'un bon mili- » taire. »

Langarez après avoir parlé ainsi, se leva et alloit se retirer ; mais Isabelle l'arrêta. « Encore un moment, lui dit-elle. Mon » frère nous a écrit que vous aviez été à » Léon. — A propos, répondit Langarez, » j'oubliois de vous le dire. On parle beau- » coup de vous dans ce pays-là, de don » Fernand, de son aimable épouse, de la » petite Inès, de Gabriel Coellos. Votre » frère y est excessivement aimé ; il faut » qu'il ait un cœur excellent. J'ai vu sa » manufacture ; rien de plus beau, rien » de mieux ordonné ; il règne parmi les

» ouvriers une discipline que je ne me
» lassois pas d'admirer, et je les ai tous
» trouvés pleins de reconnoissance et d'a-
» mitié pour votre frère ; ils m'ont paru
» extrêmement habiles. Lorsque je visitai
» la manufacture, ils étoient occupés, à
» l'insu de Lorenzo et pour lui causer une
» agréable surprise lorsqu'il seroit de re-
» tour, à travailler une étoffe dont la fi-
» nesse et la richesse surpassent tout ce
» qui s'est jamais vu dans ce genre. — Eh!
» qu'avez-vous été faire à Léon ? demanda
» Isabelle. — Une action louable. Comme
» je m'honore d'avoir l'évêque de Léon
» pour protecteur, je lui avois adressé la
» jeune Française que j'ai épousée, pour
» qu'il la tînt dans un couvent de cette
» ville. Il m'a bien fallu ensuite aller cher-
» cher ma future, et obtenir du seigneur
» évêque son consentement à mon ma-
» riage. Il a bien voulu me l'accorder sans
» trop de difficultés, et dans le cas où je
» n'aurois pu obtenir de mon frère ma

» grâce pour ce mariage, je suis persuadé
» que les sollicitations du prélat me l'au-
» roient obtenue. — C'est un singulier
» homme que cet évêque de Léon, dit
» Isabelle; il marie, il tient femmes et
» filles au couvent.... — N'en dites pas de
» mal, s'écria Alfonse; si vous saviez
» comme il vous aime.... — Oh! nous le
» savons, dit Fernand; c'est en effet notre
» meilleur ami, et nous l'aimons tous
» comme il nous aime. — Il n'y a pas de
» doute à cela, dit à son tour Isabelle; je
» n'en voudrois pas moins savoir ce que
» c'est que cette grande Portugaise. — Je
» vous entends. — L'avez-vous vue? —
» Assez pour juger de sa figure. Quoique
» le chagrin ait un peu flétri ses traits, il
» est aisé de voir qu'elle a dû être une
» superbe femme; votre Inès ne sera pas
» plus belle. — Mais enfin quel intérêt
» l'évêque de Léon prend-il à cette senora?
» — Le plus vif. — Je le sais; ce n'est
» pas ce que je demande. — Que doman-

» dez-vous donc ? — De quelle nature est
» cet intérêt ? quelle en est la cause ? com-
» ment a commencé cette liaison ? — Ah !
» c'est sur cela que je ne sais à-peu-près
» rien. Il en est de la dame portugaise
» qu'on tient au couvent, comme du jeune
» homme qu'on tient au collége. Tout cela
» est enveloppé d'un mystère dans lequel,
» si je ne me trompe, un de nos demi-
» dieux est intéressé, et il n'appartient
» pas à un profane tel que moi, de soule-
» ver le voile. Il y a correspondance suivie
» entre l'évêque et la dame d'une part, le
» duc et mon frère de l'autre. Je ne dirois
» même pas que l'écolier de quatorze ans
» ne fût mêlé dans cette aventure. — Mon
» Dieu, dit Isabelle avec impatience,
» comme vous excitez ma curiosité ! Te-
» nez, je promets Inès à votre frère si vous
» me dévoilez tous ces secrets. — Comme
» vous êtes pressante, senora ! et c'est bien
» inutilement ; vous me supposez plus ins-
» truit que je ne suis. Que ne vous adressez-

» vous à votre cher beau-frère don Louis;
» il en sait plus que moi; ce n'est pas pour
» rien qu'il est venu à Léon, et je crois
» qu'il y viendra plus d'une fois. Le prélat
» et sa dame parlent beaucoup de lui; on
» ne voit sur le bureau de l'évêque que
» lettres au timbre de Lisbonne, et je ga-
» gerois bien que ces lettres sont écrites
» par don Louis. J'exciterois bien autre-
» ment votre curiosité, si je vous disois
» qu'il n'est pas hors de vraisemblance que
» votre frère lui-même se trouvera impli-
» qué tôt ou tard dans quelqu'affaire re-
» lative à la dame portugaise. L'évêque
» me disoit à moi-même que Lorenzo
» avoit bien la plus belle ame qui fût dans
» un corps humain, mais que c'étoit aussi
» le plus étourdi, le plus pétulant, le plus
» extravagant des jeunes gens de Léon;
» qu'il falloit le fixer, et que de tous les
» moyens le plus efficace, c'étoit le ma-
» riage. Le prélat m'a ajouté qu'il avoit la
» confiance et les secrets de Gabriel; que

» don Louis étoit fort son ami et chargé
» par lui de s'occuper du sort à venir de
» Lorenzo; que don Louis avoit d'autant
» plus d'envie de réussir, qu'il étoit poussé
» ausuccès par l'intérêt même qu'il pre-
» noit à la dame portugaise. Voilà, senora,
» comme sont ces bonnes gens d'église; ils
» nous veulent heureux non-seulement
» dans l'autre monde, mais encore dans
» celui-ci. Il faut leur pardonner leurs
» petites menées en faveur du but où ils
» prétendent arriver. Mais j'ai assez jasé,
» je pense; permettez que je prenne congé
» de vos seigneuries. — Comme vous êtes
» pressé, seigneur! encore un mot, je
» vous prie. Dans quels termes vous a-t-on
» parlé de l'apparition que nous avons
» faite à l'Escurial? — Dans quels termes?
» Faut-il faire avec vous comme avec les
» rois de la terre, c'est-à-dire ne vous ré-
» véler que les vérités flatteuses, et vous
» taire toutes les autres? — Non, non,
» répondit Isabelle, nous ne sommes pas

» des

» des rois de la terre ; il faut tout nous
» dire ; je veux tout savoir. — Eh bien !
» puisque vous le voulez, vous saurez tout.
» Inès est la seule d'entre vous à qui on
» ait trouvé un petit air de cour ; elle a
» enlevé tous les suffrages. Quand on en
» parle, on ne tarit point sur la décence
» de sa tenue, sur la mélodie et la douceur
» de sa voix, sur la finesse de sa taille,
» sur l'élégance de sa marche, sur la no-
» blesse et la bonté de son regard. — Voilà
» une des vérités flatteuses ; passons aux
» autres. Que dit-on de Fernand ? — Qu'il
» faut regretter que ses prétentions ne
» soient pas fondées, car alors son Inès
» épouseroit infailliblement un Infant, et
» toute la famille royale seroit embellie
» d'une telle acquisition. — Mais, demanda
» Fernand, de quelles prétentions entend-
» on parler ? — Que sais-je ? de la pré-
» tention à la succession au royaume de
» Léon. — On se trompe ; je ne forme
» aucune prétention. Je suis issu des an-

» ciens rois de Léon; je me borne à croire
» cette vérité incontestable ; mais je ne
» parle jamais de ma naissance. Pourquoi
» dire une chose que toute personne ins-
» truite doit savoir ? Et il n'est pas digne
» d'un galant homme de chercher à se
» prévaloir de ce que la faveur du ciel, ou
» le hasard, si l'on veut, lui a accordé.
» Tant d'autres en Espagne, se disent et
» se croient aussi nobles et plus nobles
» même que le roi, sans qu'on s'en mette
» en peine ! Il est bien étrange qu'on prenne
» tant de souci pour moi seul. — On rend
» justice d'ailleurs à toutes les qualités qui
» vous font chérir et estimer de tous ceux
» qui vous connoissent. Mais, vous le
» dirai-je ? la manière dont vous vous y
» prîtes pour annoncer au ministre l'entre-
» vue que vous avez eue avec lui, déplut
» singulièrement à son excellence ; elle se
» plaignit amèrement ; elle vouloit.... En-
» fin mon frère la calma. — Et Lorenzo,
» demanda Isabelle, ne l'a-t-on pas trouvé

« bien étourdi ? — Etourdi ? Le mot est
» un peu doux. Le seigneur Lorenzo est
» vif, bouillant, emporté ; il a voulu se
» couper la gorge avec moi, et cela parce
» qu'il avoit mangé mon souper ; le pro-
» cédé est un peu violent ; mais je n'aime
» pas moins votre cher frère, parce que
» je connois son cœur. Ce que vous ap-
» pelez donc étourderie, on l'a appelé à
» l'Escurial, rusticité, ignorance absolue
» de l'usage du monde. On ne pouvoit
» trop s'étonner que ce fût là le fils de ce
» Gabriel qui jouit à la cour de la répu-
» tation la plus distinguée comme la mieux
» méritée. Quand on a le bonheur d'avoir
» pour père un homme qui par son génie,
» son travail, son activité, sert aussi essen-
» tiellement son pays, on est bien sûr de
» trouver partout indulgence et considé-
» ration. Ainsi ces impatiences, ces coups
» de pied au petit chien, ce chapeau jeté
» insolemment sur le lit, ont fini par faire

» rire le ministre et toute la cour. — Allons,
» dit Isabelle, voilà que vous me prenez
» par mon foible ; vous louez mon père ;
» je l'entends louer ainsi par tous ceux qui
» m'en parlent ; et je vous avoue ingénu-
» ment que chaque fois que j'entends faire
» son éloge, j'en éprouve une sorte de
» surprise. Il est si excessivement modeste,
» que j'ai en quelque façon peine à croire
» qu'il ait en effet tout le mérite que cha-
» cun lui attribue. Mais venons donc à
» moi, seigneur Alfonse, et sur-tout point
» de galanterie. — Oh ! vous, senora, sans
» galanterie, je vous dirai que vous avez
» plu autant qu'il étoit possible à une femme
» de plaire. On dit que vive, enjouée, de
» l'humeur la plus aimable, vous faites
» désirer vivement à tous ceux qui vous
» voient, de s'attacher à vous pour la vie,
» et à tous ceux qui vous entendent, de
» vous accorder ce que vous demandez.
» Quand quelqu'un qui ne vous connoît

» pas, veut savoir votre âge, celui qui vous
» connoît, répond que vous êtes au plus
» bel âge de la vie, car personne ne sait
» plaire comme vous. Cependant, ajoute-
» t-on, et c'est ici le dernier trait du ta-
» bleau, avec cette familiarité apparente,
» ces signes de légèreté, vous possédez
» l'art inconnu peut-être des autres fem-
» mes, d'égayer, d'enchanter quiconque
» vous approche, sans que votre oreille
» entende jamais un mot qui puisse blesser
» le moins du monde votre modestie; c'est
» comme une odeur de vertu qui s'exhale
» de votre ame au sein de la gaieté la plus
» folâtre, et qui pénètre les autres d'un
» saint respect pour la pudeur.... Mais
» voilà assez long-temps que vous me tenez
» sur la sellette; permettez que je me re-
» tire. Soyez assuré, seigneur Fernand,
» d'avoir en moi un serviteur dévoué à vos
» intérêts. Je serai votre avocat auprès de
» mon frère dont l'amitié n'est point à

» mépriser. J'ose à mon tour vous deman-
» der un peu d'estime, et je supplie la
» senora votre épouse d'honorer ma
» femme de quelques bontés. Ne trouve-
» rez-vous point mauvais que je vous la
» présente? Elle a besoin de toute votre
» indulgence, car elle parle fort mal l'es-
» pagnol, mais en revanche elle possède
» sa langue dans la dernière perfection. —
» Est-elle à Madrid? demanda Isabelle.
» — Oui, senora. — Et pourquoi donc
» ne nous l'avez-vous pas amenée dès au-
» jourd'hui? Amenez-nous-la, seigneur.
» Qu'elle vienne dîner avec vous le jour
» où vous pourrez nous l'amener, et cela
» sans façon. Nous ne sommes, Fernand
» et moi, nullement jaloux de la cérémonie
» de la présentation; entre amis, il faut
» bannir du commerce de la vie toutes les
» inventions de l'orgueil. »

Alfonse Langarez se retira, charmé de l'accueil que lui avoient fait Isabelle et

Fernand, et fortement résolu de leur rester à jamais inviolablement attaché. Quant aux deux époux, ils retournèrent en tout sens l'entretien qu'ils venoient d'avoir avec Langarez, et Isabelle qui ne pouvoit pas être long-temps sérieuse, finit par s'égayer de la hardiesse du chevalier de Reganhac qui enlevoit les demoiselles du couvent; elle rit sur-tout beaucoup de ce qu'elle appeloit la folie d'Isidro Langarez qui à son âge et avec une figure extrêmement laide, vouloit épouser une petite fille de dix ans.

Cette journée où Fernand et Isabelle reçurent la visite d'Alfonse Langarez, fut marquée d'un autre événement qui sembloit annoncer aussi qu'Inès inspiroit déjà des sentimens bien tendres. Sur le soir, elle arriva du couvent avec Blanca. Toutes les deux ne se possédoient pas de joie. Isabelle qui peu-à-peu étoit retombée dans une profonde rêverie, en repassant en elle-même tout ce que lui avoit dit Lan-

garez, reprit toute sa bonne humeur; lorsqu'elle vit les transports de gaieté que faisoient éclater Inès et Blanca. Elle leur demanda ce qui leur étoit donc arrivé de si heureux. Inès conta que les deux Infans avec leur gouverneur, étoient venus passer deux heures à la grille du parloir; que l'Infante Caroline sa bonne amie avoit voulu qu'elle vînt voir ses frères, et que sans attendre sa réponse, elle l'avoit emmenée avec Blanca; que l'on avoit servi une excellente petite collation; qu'on s'étoit fort amusé; que Pédro le plus jeune des Infans, lui avoit fait mille amitiés, et lui avoit rempli ses poches et son sac à ouvrage de bonbons. Comme elle en étoit là de sa narration, Blanca prit une bougie, et s'approchant d'Isabelle, lui fit remarquer avec un grand air de satisfaction, un anneau qu'elle avoit au petit doigt de la main gauche; c'étoit une bague qui pour châton avoit une très-petite montre entourée de perles fines. Isabelle distraite ne don-

noit pas beaucoup d'attention à Blanca; elle tenoit à la main le sac à ouvrage de sa fille, en tiroit des bonbons, en donnoit à Fernand, en prenoit pour elle-même. Comme sa main étoit au fond du sac, elle y sentit quelque chose de pesant et de poli; elle l'en retira incontinent, et vit avec surprise que c'étoit une bonbonnière d'or, enrichie du portrait du jeune Infant; elle l'ouvrit, et en retira le billet suivant qu'elle lut à haute voix :

« Divine Inès, on m'a dit que vous » aviez pris plaisir à considérer mon image, » lorsque vous vîntes faire admirer vos » attraits à l'Escurial. Eh bien! ayez-la » toujours sous les yeux cette image » qui a le bonheur de vous plaire. Ah! » puisse celui qu'elle représente, vous être » un peu cher! Permettez du moins que » je conçoive l'espérance que vous agréez »dès cet instant et à jamais pour votre » chevalier et ami,

» l'Infant PÉDRO.

» *P. S.* Ne dites ni à votre maman, ni à » ma sœur, que je vous ai écrit ce billet. »

Isabelle après avoir lu ces lignes, resta interdite. L'immobilité de ses yeux, la pâleur de son visage, firent connoître que son ame étoit agitée de quelque grand mouvement qu'elle ne pouvoit pas produire au dehors. Blanca qui se tenoit toujours là avec sa bougie et son petit doigt en l'air, frappa à la fin la vue d'Isabelle. Elle considéra un instant la bague, la retira avec force du doigt de Blanca, et déchirant ensuite le billet en deux ou trois morceaux, elle jeta avec violence sur le parquet, et le billet, et la bonbonnière, et la bague. Comme le parquet étoit couvert d'un tapis, les bijoux ne furent point endommagés.

« Malheureuse enfant! s'écria Isabelle » débarrassée de ces objets, qu'avez-vous » fait? oui, qu'avez-vous fait? Voilà » donc comme vous payez votre père et » moi de toutes les bontés que nous avons

» pour vous! et votre oncle Lorenzo, vous
» ne l'aimez donc pas non plus? Vous
» n'aimez personne. Quel cœur vous avez!
» ah! il a bien raison, le pauvre Lorenzo
» de ne pas vouloir se marier. S'il avoit un
» jour un enfant qui vous ressemblât, je le
» plaindrois. Ah! Fernand! qu'allons-
» nous devenir? à quoi sommes-nous des-
» tinés? Nous n'avons que cette petite fille.
» Eh bien! la voilà qui se plaît à déchirer
» votre cœur et le mien. Mais parlez donc,
» Inès, parlez. Voyez dans quelle affreuse
» situation vous nous mettez. Si votre
» grand-père que tout le monde estime,
» car vous n'avez que des exemples admi-
» rables sous les yeux, si votre grand-
» père et votre oncle don Louis savent
» l'action que vous venez de commettre,
» que diront-ils, je ne dis pas de vous, car
» il paroît que vous ne vous souciez guère
» de l'estime de vos parens, mais de votre
» père et de moi? Comme ils béniront
» l'éducation que nous vous avons donnée!

» Vous commencez sous d'heureux aus-
» pices. Vous vous faites là une fort jolie
» réputation. Vous n'avez qu'à continuer ;
» et vous verrez s'il y aura parmi les agua-
» dors (1), un homme assez mépri-
» sable pour vouloir de vous. A votre âge,
» vous avilir ainsi ! recevoir .... des bon-
» bons, à la bonne heure; mais des bi-
» joux..... de l'or !... Vous Espagnole,
» vous fille de don Fernand !..... ah !
» quelle infamie !.... Recevoir le por-
» trait, un billet d'une personne que la
» majesté du trône où est assis le chef de
» sa famille, environne de toutes parts, et
» place à une distance infinie de vous !
» Mais fût-il votre égal, trouvez-moi dans
» le monde entier une demoiselle qui re-
» çoive un présent de quelqu'un, à moins
» que ce quelqu'un ne soit son proche pa-
» rent : et encore ne doit-elle rien rece-
» voir qu'en présence de son père ou de
» sa mère. Vous avez donc l'ame bien in-

(1) Porteurs d'eau.

» téressée! Vous avez lieu de vous en ap-
» plaudir, car je suis sûre qu'à l'heure
» qu'il est, le frère de Caroline se moque
» de vous, et vous méprise. Mais répon-
» dez-nous donc. Et vous, Blanca, con-
» tinua Isabelle en s'adressant à celle-ci,
» vous avez vingt-quatre ans, et c'est à
» vingt-quatre ans que vous donnez un
» pareil exemple à ma fille! Dieu! où
» avois-je l'esprit de vous la confier?
» — Mais, senora, dit Blanca en sanglo-
» tant, je vous assure..... — Taisez-
» vous, lui cria Isabelle; c'est une chose
» abominable! Recevoir une bague!....
» Vous ne devez rien recevoir que de vos
» maîtres ou de vos parens..... Mais
» encore une fois, Inès, parlez donc. Si
» vous ne voulez pas me répondre à moi,
» répondez à votre père. A-t-il aussi perdu
» votre confiance? Au nom de Dieu!
» répondez, si non..... je vous mau-
» dis..... »

Inès, pendant que sa mère exhaloit ainsi

les sentimens qui oppressoient son cœur; étoit à côté d'elle, debout, le mouchoir sur les yeux. Blanca dans un coin de la chambre, penchée sur une commode, tenoit sa tête dans ses deux mains, et ne pleuroit pas moins amèrement qu'Inès.

En entendant cette épouvantable menace, *je vous maudis*, qu'Isabelle prononça d'un ton très-courroucé, Blanca se releva, tomba sur ses genoux, et tendit les bras vers Isabelle sans pouvoir proférer une seule parole. Inès frémit, et tressaillit; un tremblement universel agita tout son corps. Elle leva les mains, regarda le ciel, et ne pouvant articuler que des mots entrecoupés, elle fit un effort sur elle-même, se tourna vers sa mère, et lui cria du ton le plus pitoyable : « Oh! maman, ne me maudis» sez pas; écoutez-moi. » Se jetant ensuite dans les bras de son père, elle lui dit en fondant en larmes : « Oh! mon papa, » je vous en prie; faites que maman ne me » maudisse pas; ne me perdez pas; qu'on

» m'écoute. » Fernand qui la vit fortement émue, lui serra les mains avec affection, et lui dit avec beaucoup de douceur: « Ma » pauvre Inès, ta douleur me fait pitié; » j'y compatis de toute mon ame; mais il » n'est au pouvoir de personne de rendre » heureux celui qui a mal fait. A ton âge, » sans une excessive modestie, on n'a droit » ni à l'estime ni à l'amitié d'autrui. Si » dans le monde entier, quelqu'un venoit » à soupçonner seulement que tu n'as pas » l'innocence d'un ange, ce seroit fait de » toi; autant te vaudroit mourir. Il ne » faut pas être fière, mais il faut singuliè- » rement se respecter, et avoir comme je » te le dis toujours, la plus scrupuleuse » attention à se créer une excellente répu- » tation. Tout ceci est très-grave, sans » doute; tu nous as vivement affligés, ma » chère fille; mais enfin nous trouverons » bien quelque remède à ce grand mal- » heur. Remets tes esprits; calme-toi, » pauvre enfant; tranquillise ta mère;

» conte-nous comment tout cela s'est » passé ; sois toujours notre fille chérie. »

Cette petite remontrance avoit en effet donné à Inès le temps de se remettre un peu ; elle revint vers sa mère qui la voyant venir, tira à côté d'elle un fauteuil, dit à Inès de s'y asseoir, et de raconter toute la vérité sans oublier la plus légère circonstance.

« Maman, dit Inès, je vous assure que » la chose est toute simple ; je ne crois pas » avoir rien fait de mal. Caroline, comme » je vous l'ai dit, m'a tirée par la main, m'a » entraînée pour que j'allasse voir ses frères. » Blanca avoit envie de voir les princes; » je l'ai priée de venir avec moi. Les deux » Infans avec leur gouverneur étoient d'un » côté de la grille, à l'extérieur, et nous » autres nous étions de l'autre côté en de- » dans. — Vous n'étiez donc que vous » trois dans l'intérieur ? demanda Isa- » belle. — Mais non, maman, nous » étions quatre. Vous savez bien que quand

» une pensionnaire va au parloir, il y a
» toujours avec elle une religieuse ; Dona
» Maria qui gardoit les pensionnaires,
» n'a pas pu venir avec nous. C'est Dona
» Thérésa, sœur du seigneur Isidro Lan-
» garez, qui nous a accompagnées. On a
» parlé d'abord de choses indifférentes.
» Blanca vous dira même que don Pédro
» a voulu me donner un bouquet qu'il a
» détaché de la boutonnière de son habit,
» et que je n'ai pas seulement voulu y
» porter la main. Je lui ai dit que ses
» fleurs étoient trop belles pour sortir de
» sa famille, et qu'elles devoient passer
» des mains du frère dans celles de la
» sœur. Il m'a répondu que puisque je
» n'en voulois pas, personne ne les auroit.
» Il a défait son bouquet ; il l'a mis en
» pièces, et l'a jeté dans un coin. Je vois
» maintenant que j'ai bien fait, car il avoit
» peut-être mis aussi quelque sottise dans
» ce bouquet. Voilà tout, je vous assure,
» maman ; Blanca vous dira si ce n'est

» pas la pure vérité, — Oh ! la pure vé-
» rité, s'écria Blanca. — Taisez-vous,
» lui dit Isabelle ; n'interrompez pas Inès.
» — Eh bien ! maman, on a servi une
» collation du côté où étoient les Infans
» avec leur gouverneur ; on faisoit passer
» de notre côté par le tour, des gâteaux,
» des fruits ; Blanca les recevoit et nous les
» remettoit ; comme nous n'avions pas de
» table, nous mangions sur les genoux, ce
» qui nous amusoit beaucoup Caroline et
» moi, parce que Blanca se saisissoit de
» tout ce que nous laissions tomber ; et
» afin qu'elle fût dédommagée de sa peine,
» nous avions soin de laisser tomber les
» meilleurs morceaux. Pour être moins
» gênées, nous avions posé nos gants et
» notre sac à ouvrage contre la grille. La
» collation finie, nous les avons repris.
» Comme j'ai vu mon sac à ouvrage extré-
» mement enflé, j'ai demandé en riant ce
» que l'on avoit donc mis dedans. Don
» Pédro qui tenoit la porte du parloir pour

» la fermer et se retirer, son frère et son
» gouverneur étant déjà sur l'escalier, m'a
» crié que c'étoit lui qui avoit voulu faire
» ma provision de bonbons, et qu'il me
» prioit de les accepter ; il s'est aussitôt
» retiré. Moi j'ai tiré les cordons de mon
» sac à ouvrage, et j'ai vu en effet des
» bonbons. J'en ai offert à Caroline qui
» n'en a pas voulu, me disant que comme
» elle étoit gourmande, elle les mangeroit
» tous avant de s'endormir, et que cela
» lui feroit mal. La religieuse m'a aussi
» refusée, par la raison, m'a-t-elle dit,
» qu'elle avoit assez mangé de friandises
» pendant la collation. Nous sommes ren-
» trées dans le couvent. Dona Maria m'a
» fait voir le billet par lequel vous m'or-
» donniez de revenir de bonne heure. Je
» suis partie tout de suite, et je n'ai pas
» pu distribuer mes bonbons aux pen-
» sionnaires, parce qu'elles étoient déjà
» dans leur dortoir. Vous verrez que don
» Pédro, sans qu'on s'en soit aperçu, aura

» glissé parmi ces bonbons, cette infer-
» nale bonbonnière. Voilà tout, maman,
» absolument tout. — Mais, dit Isabelle,
» cela n'explique pas comment cette grande
» hébétée de Blanca avoit la bague au
» petit doigt. — La bague, maman ? —
» Oui, la bague. — Je ne savois pas seu-
» lement que ma bonne eût une bague.
» — Vous venez de la voir. — Je viens
» de la voir pour la première fois; je ne
» l'avois pas vue auparavant, je vous as-
» sure. — Comment, Blanca ne vous
» avoit pas conté ?.... — Ma bonne
» ne m'avoit pas dit un mot de cette
» bague. — Mais voyez donc, dit Isa-
» belle en s'adressant à Blanca, voyez
» cette statue. Il n'est pas possible de lui
» arracher un mot. Parlez donc, Blanca.
» Qu'est-ce que c'est que cette bague ?
» comment l'avez-vous eue ? — Eh !
» senora, il n'y a rien de plus simple ;
» c'est votre bague. — Ma bague ? Vous
» extravaguez. Quelle bague ? — Eh !

» oui, celle que vous aviez laissée par mé-
» garde à l'Escurial, sur la table de ce duc
» qui se nomme. . . . . son nom m'est
» échappé ; vous le savez. . . . . enfin il
» est ministre. — Quel galimatias vous
» nous faites-là, Blanca! Dites-nous clai-
» rement qui vous a donné cette bague,
» et comment elle s'est trouvée à votre
» petit doigt. — Pendant que la se-
» nora Inès jouoit avec son amie et la
» religieuse, et que l'aîné des Infans s'oc-
» cupoit avec son gouverneur, à arranger
» des fruits, le cadet est venu mettre des
» gâteaux dans le tour ; je me suis avancée
» pour les recevoir. Il m'a priée alors avec
» beaucoup de politesse de vous remettre
» une bague que vous aviez laissée sur la
» table de ce duc de l'Escurial. Il m'a
» ajouté que je vous ferois un très-grand
» plaisir de vous la remettre, parce que
» vous croyiez l'avoir perdue, et que pour
» que ce plaisir fût plus grand, il ne fal-
» loit pas que j'en soufflasse mot à per-

» sonne. J'ai tourné le tour, et j'ai trouvé » la bague sur un gâteau. Je l'ai cachée » dans mon sein, et je ne l'ai mise à mon » doigt qu'en entrant ici. Je n'en avois pas » parlé à la senora Inès, afin que votre » étonnement à tous fût plus grand en » voyant ce bijou. — Quelle aventure! » s'écria Isabelle, épouvantable mal- » heur! Maudit couvent! Lorenzo avoit » bien raison; il prévoyoit les chagrins que » cette maison me causeroit. Inès, conti- » nua Isabelle, dites bonsoir à votre père; » retirez-vous; allez vous coucher. »

Inès s'approcha avec timidité de sa mère pour l'embrasser; mais Isabelle tourna la tête et la repoussa. Inès alors se précipita dans les bras de son père qui reçut et lui rendit ses caresses, en lui disant que la nuit appaiseroit tout, et seroit suivie d'une journée plus heureuse.

Inès retirée, Isabelle sonna. Andrès parut. « Andrès, lui dit Isabelle, emme- » nez votre sœur; je ne veux plus la voir,

» plus absolument ; elle m'est odieuse ;
» sa vue me fait mal ; elle me donneroit
» la mort. Qu'elle ne soit pas ici demain
» matin. — Vous la congédiez donc ;
» senora ! — Et comment l'entends-
» tu donc ? Oui certes, elle l'a bien mé-
» rité. — Eh bien ! senora, je me con-
» gédie moi. — Oh ! je ne te regret-
» terai pas beaucoup ; tu peux t'en
» aller ; tu me feras plaisir, et que ce soit
» sur-le-champ ; sortez tous les deux.
» Nous vous ferons voir Fernand et moi,
» que nous n'aimons pas l'ingratitude, et
» que nous ne voulons pas être esclaves
» de nos gens. »

Andrès vouloit insister, mais Fernand se levant brusquement avec toute la fierté d'un descendant des rois de Léon, lança un regard terrible sur ce malheureux, lui cria d'un ton de despote : « Allons, qu'on
» obéisse ; qu'on finisse une résistance qui
» me blesse. . . . . » Andrès et Blanca se

retirèrent, celui-là en levant les épaules, celle-ci en sanglotant.

Isabelle, comme si elle eut été elle-même épouvantée des yeux étincelans et de l'attitude menaçante de Fernand, fut prise de convulsions; elles durèrent peu, et se terminèrent par une abondante effusion de larmes. Fixant alors son mari avec attendrissement, elle lui dit: « Ah! » que je suis malheureuse! Comme j'af- » flige le plus aimable, le meilleur des » hommes! Fernand, que fait Inès? — » Elle est au lit, je pense. — Et cette » pauvre Blanca? — Au lit aussi. — » Et Andrès? — Tout cela repose, » je crois, ou va reposer. — Oh! moi » aussi j'ai bien besoin de repos. Si je ne » me croyois plus digne de vous, j'en » mourrois. Adieu, Fernand; allez répa- » rer tout le mal que j'ai fait. Que n'ai-je » votre douceur, votre bonté, votre in- » dulgence! Ah! que je suis loin de vous » valoir!

» valoir ! Dites à Andrès que je le prie, » au nom de l'amitié qu'il vous porte, de » ne point éveiller sa sœur, s'il m'arrive » de sonner cette nuit, mais de venir lui-» même. »

Isabelle ne manqua pas en effet de sonner deux heures après qu'elle fut au lit. Andrès parut. « Que veux-tu, Andrès ? » Tu ne dors donc pas ? — Vous avez » sonné, senora. — Je veux voir Inès. » — Elle est dans son lit. — Dort-elle ? » — Je le crois. — Et ta sœur ? — Vous » êtes trop bonne, senora ; je crois qu'elle » dort aussi. — Va voir si elles dorment » toutes les deux ; tu viendras me le dire. »

Andrès sortit et revint un moment après, marchant doucement dans la crainte que sa maîtresse ne se fût endormie. « Oh ! » je ne dors pas, lui dit Isabelle. Te » voilà encore, Andrès ? — Oui, senora. » — Eh bien ! que me veux-tu ? — La » senora Inès dort. — Et ta sœur ?

» — Je vous remercie, senora; elle dort » aussi. — Tu ne ments pas? Et don Fer- » nand? — Il faut bien croire qu'il dort » aussi. — Eh bien! Andrès, puisque » tout le monde dort, je veux dormir » aussi; laisse-moi; va-t-en; tu m'im- » patientes. »

A chaque heure de la nuit, ce fut même appel à Andrès, ce furent mêmes questions, mêmes réponses. Enfin le jour parut; la sonnette alors fut vivement agitée. Andrès arrivé, Isabelle lui demanda ce que faisoit don Fernand. « Mais, senora, » je pense qu'il repose. — Il repose bien » long-temps aujourd'hui. — Pas trop » long-temps. — Comment, voilà le » jour, voilà le soleil. — Il n'y a peut- » être pas une heure qu'il est couché. » — Pourquoi cela? — Que sais-je? — » Il a écrit; il alloit et venoit de sa chambre » dans celle de la senora sa fille. Il est sorti » dans la ville. — Quoi! cette nuit? » — Oui, senora. — Tout seul? — Tout

» seul. — Et tu le laisses aller seul la » nuit dans la ville ? — Je ne pouvois » pas être à la fois auprès de vous, et » courir les rues. — Et Vincente ? c'est » donc un fainéant ? — Il dormoit et il » est bien dur d'éveiller quelqu'un qui » dort profondément. — Oh ! don Fer- » nand, dit Isabelle en congédiant An- » drès, a réparé le mal que j'avois fait. » Je puis me reposer de tout sur lui » comme sur la Providence. »

Un quart d'heure après Isabelle sonna encore, et déclara à Andrès, qu'elle vouloit absolument voir son mari ; qu'elle ne pouvoit plus tenir à l'inquiétude qui la tourmentoit ; que si elle ne voyoit pas sur-le-champ don Fernand, elle croiroit qu'il étoit survenu quelqu'événement extraordinaire. Andrès pour satisfaire l'impatience d'Isabelle, alla éveiller don Fernand, et lui fit part des craintes qui alarmoient la senora son épouse. Fernand se leva à la hâte, passa une robe de chambre, et cou-

rut chez Isabelle qui tressaillit de joie en le voyant, comme s'il eût été absent depuis plusieurs mois. « Ah ! que je suis » heureuse de vous voir ! » s'écria-t-elle. Et en disant cela, ses yeux s'animèrent, son visage se colora, le sourire vint se placer sur ses lèvres, toute sa physionomie s'épanouit comme la rose que frappent les premiers rayons du soleil au départ de l'aurore; en un instant elle eut toute la fraîcheur et toute la beauté de la première jeunesse. Elle ne se lassoit pas de contempler son Fernand, et de lui demander si sa santé n'étoit point altérée. « Mais, ma » chère Isabelle, vous me parlez toujours » de ma santé qui est fort bonne; et la » votre? — La mienne? ah ! que vous » connoissez peu le magique pouvoir que » vous exercez sur tout mon être ! Quand » je vous vois, Fernand, Hébé ne se porte » pas mieux que moi. Mais au nom de » Dieu, si vous m'aimez, dites-moi ce que » fait Inès. Que fait Inès ? — Vous

» le savez ; elle étoit un peu fatiguée ; elle
» s'est couchée tard. — Tout le monde
» a donc pris de l'opium dans cette mai-
» son. Personne ne veut se lever. Je ne
» puis pas tenir à ce lugubre silence qui
» règne autour de moi. C'est comme le
» cloître de ces religieuses de las Salésas.
» Oh ! je vous en prie, Fernand ; allez
» voir Inès, et si elle est éveillée, amenez-
» la moi. »

Fernand passa dans la chambre de sa fille ; il ouvrit doucement la porte, l'appela et lui demanda si elle dormoit encore. — « Pas trop, répondit Inès. — Eh » bien dans ce cas-là, dit Fernand, vîte, » hors du lit : habille-toi, et viens voir » ta maman. — O Dieu ! s'écria Inès, » encore un malheur. Elle est malade ? » — Non, non, elle se porte très-bien, » mieux que toi. ..... — Dieu soit » loué ! Est-elle encore bien fâchée ? » — Tu verras, tu verras ; allons, pas tant » de babil, dépêchons. — Je me dé-

» pêche, mon papa; mais je vois mainte-
» nant que c'est une bien mauvaise con-
» noissance que celle d'un Infant. »

Inès alla donc joindre son père qui l'attendoit sur la porte, et qui la prenant par la main, la conduisit dans la chambre de sa mère. Isabelle en la voyant se leva sur son séant, et lui tendit les bras; Inès s'y précipita; sa mère la saisit, la serra contre son sein, en lui dissant: « O ma fille, ô
» ma chère Inès, ô vivante image de ton
» père, du plus grand, du plus noble des
» hommes! viens, que je t'embrasse, que
» je te presse contre mon cœur; qu'une
» fois en ma vie, je te contemple à mon
» aise, et m'enivre du plaisir d'être ta
» mère. » Inès émue des tendres et pressantes caresses de sa mère, voulut les lui rendre et lui en témoigner toute sa reconnoissance. « Non, non, lui dit Isa-
» belle, ce seroit trop de bonheur à la
» fois; je ne pourrois le supporter. C'est
» à ton père qu'il faut rendre ce que tu as

» reçu de moi. Qu'il soit toujours le dépo-
» sitaire des bons sentimens que ton affec-
» tion pour tes parens fera naître dans ta
» belle ame ! » Inès alors se livra à toute l'effusion de sa tendresse pour son père ; à chaque caresse qu'elle lui faisoit, elle regardoit sa mère comme pour en être approuvée. Jamais peut-être dans aucune autre occasion, cette aimable enfant n'avoit témoigné ni avec plus d'ingénuité ni avec plus d'énergie, qu'elle portoit l'amour pour sa mère au plus haut degré, et celui pour son père, jusqu'à une sorte d'idolatrie.

Après ces épanchemens qui remplirent ces trois cœurs d'une délicieuse volupté, Isabelle demanda à Inès où étoit Blanca, et pourquoi on ne l'avoit point encore vue. — « Elle est dans ma chambre, ré-
» pondit Inès. — Et qu'y fait-elle ? — Elle
» est couchée ; elle a si mal dormi. — Va
» donc la chercher tout de suite, et amène-
» la moi ; c'est aussi par trop ridicule d'être

» encore au lit à cette heure-ci. — Ma-
» man, cela ne se peut pas ; je ne pourrai
» pas vous l'amener. — Quoi ? Qu'y a-t-il
» donc encore de nouveau? Est-ce que votre
» bonne seroit malade? — Je ne crois
» pas ; mais elle n'ose pas paroître devant
» vous. — Et vous n'avez point assez d'a-
» mitié pour elle pour lui avoir fait com-
» prendre qu'elle pouvoit se laisser con-
» duire par vous chez moi ? Dans ce cas-
» là je l'aime mieux que vous ; et puis-
» qu'elle ne veut pas paroître devant moi,
» je vais paroître devant elle. »

Isabelle se leva aussitôt, et courut chez Blanca ; comme elle devançoit Fernand et Inès, celle-ci s'approchant de l'oreille de son père, lui dit : « Pourquoi est-ce
» que maman n'a point parlé de cette
» hideuse bonbonnière ? On diroit qu'elle
» croit qu'elle n'a vu tout cela qu'en rêve.
» — Plût au ciel, répondit Fernand, que
» tout cela ne fût qu'un rêve ! Mais imite
» la discrétion de ta maman ; ne parle de

» toutes ces sottises que quand on t'en » parlera. »

Entrée chez Blanca, Isabelle alla à son lit, lui prit la main avec familiarité, la baisa au front, lui trouva les yeux rouges, le visage pâle, l'air abattu, et lui demanda si elle ne se sentiroit pas le courage de déjeûner. Blanca confondue de l'intérêt que lui témoignoit sa maîtresse, vouloit et ne pouvoit proférer un mot de remercîment. Elle répondit en balbutiant et sans trop savoir ce qu'elle disoit, qu'elle se sentoit de l'appétit, et qu'elle déjeûneroit volontiers. Elle témoigna en même temps le désir de se lever sur-le-champ. « Non, » non, dit Isabelle; il ne faut te lever que » quand tu auras bien reposé. Et toi aussi, » Inès, je te trouve bien fatiguée; couche- » toi. On va vous porter votre déjeûner » dans votre lit. Nous déjeûnerons avec » vous, et nous vous ferons fidelle compa- » gnie jusqu'à ce que vous vous endor- » miez, ou que vous soyez parfaitement

» remises. — Et mes maîtres, maman ?
» dit Inès. — Oh ! tes maîtres m'ennuient ;
» pour une leçon que tu manqueras, la
» chose ne tirera pas à conséquence. Ce
» sera aujourd'hui vacance ; il ne faut pas
» que tous les jours se ressemblent. —
» Dans ce cas, dit Fernand, je vais don-
» ner ordre qu'on n'en laisse entrer aucun.
» — Aucun, s'écria Isabelle, c'est trop
» dire. Je demande grâce pour le maître
» de français ; c'est un drôle de corps ; il
» m'amuse ; j'ai l'imagination toute noire ;
» il nous égayera. . . . . » Fernand lui fit observer qu'elle ne pouvoit pourtant pas avoir oublié ce que Langarez lui avoit dit de cet homme. « Oh ! répondit Isa-
» belle, ce que disent les Langarez n'est
» pas parole d'Evangile. Qui sait ce qu'ils
» disent de nous ? Nous mettrons ce fou
» de Reganhac sur le chapitre de son Hé-
» lène, et vous verrez qu'il nous contera
» des choses que nous serons bien aises
» d'apprendre. Je vous prie de le laisser

» dîner avec nous à son ordinaire. Il n'y a
» que cette vilaine femme noire qui me
» déplaise, et qui m'ennuie à la mort. Elle
» brode assez bien, mais elle met à tout
» ce qu'elle fait et à tout ce qu'elle dit,
» une affectation qui la rend ridicule et
» maussade; je crois qu'elle veut faire
» d'Inès une prude ; elle a tout l'air d'une
» duegne, d'une de ces entremetteuses
» qui tiennent registre de tous les cava-
» liers et de toutes les demoiselles à ma-
» rier ; je parierois qu'elle y a déjà inscrit
» Inès. »

Il fut donc ordonné de ne laisser entrer que Reganhac, et on monta le déjeûner dans la chambre d'Inès ; Fernand se plaça à côté de son lit ; Isabelle à côté de celui de Blanca, et tous les quatre déjeûnèrent gaiement. « Il faut, dit Isabelle, passer
» cette journée entière en joie et en fa-
» mille. Nous ne bougerons pas de cette
» chambre ; nous ferons aussi monter notre
» dîner ici. Je vais moi, me jeter sur ce

» canapé ; je suis, je ne sais pourquoi, ex-
» cédée de fatigue, et j'ai un peu de mi-
» graine. Fernand reposera sur cet autre
» canapé ; dormira qui voudra ; nous nous
» amuserons ensuite à de petits jeux ; nous
» conterons des histoires ; à demain le tra-
» vail et les soucis. »

Isabelle fut à peine sur son canapé, qu'elle s'endormit en effet profondément. Inès et Blanca à qui l'agitation de la dernière nuit donnoit le même besoin de repos, se livrèrent également au sommeil. Fernand passa dans son cabinet, se livra à ses occupations ordinaires, et revint au bout de trois heures auprès de sa femme et de sa fille. Il trouva tout le monde éveillé ; Inès et Blanca étoient sur pied, et assises à côté du canapé où Isabelle restoit nonchalamment étendue. « Voilà, dit
» Fernand en s'asseyant aux pieds d'Isa-
» belle, un petit cercle bien grave, bien
» sérieux. De quoi jasez-vous donc ? —
» Maman, dit Inès, me demandoit à quoi

» je passois mes journées du jeudi au
» couvent. — Eh bien, en effet, demanda
» Fernand, comment les passes-tu? car on
» ne peut pas toujours jouer. — Pour
» vous dire la vérité comme je l'ai dite à
» maman, je travaille plus là que je ne fais
» ici dans toute la semaine. — Voilà qui
» est beau, dit Fernand, mais qui est éton-
» nant, car je ne t'ai jamais connu un
» grand amour pour le travail. — Pardon-
» nez-moi, Fernand, s'écria Isabelle;
» laissez-la parler, écoutez-la. — C'est
» que vous supposez, papa, que ce que
» je fais au couvent est un véritable travail.
» Je ne m'applique pas plus, je vous as-
» sure, que vous ne vous appliquez vous-
» même quand vous arrangez des coquilles;
» que vous faites des feux d'artifice avec
» votre machine électrique, ou que vous
» faites mourir et ensuite ressusciter un
» moineau dans la machine pneumatique.
» Après le déjeûner, nous jouons, et
» après le jeu nous nous rendons deux

» ou trois pensionnaires, plus ou moins;
» tantôt l'une, tantôt l'autre, dans la
» chambre de l'Infante qui a toutes sortes
» de joujoux, de livres, de cartes de géo-
» graphie ; nous trouvons toujours là dona
» Maria ou quelque autre bonne religieuse.
» La religieuse commence par nous lire
» quatre, six vers d'un bon auteur ; cha-
» cune de nous les répète aussi vîte qu'ils
» ont été lus, et celle qui hésite ou qui se
» trompe, paye un gage; on lit ensuite six
» autres vers, et alors il en faut répéter
» douze ; ainsi de suite. Nous passons
» après cela à la géographie sur laquelle
» chacune de nous à tour de rôle, propose
» une question à toutes les autres, et celle
» qui ne donne pas de suite un bonne ré-
» ponse, paye aussi un gage. Il en est de
» même pour l'histoire, pour la mytho-
» logie. On nous dicte ensuite une page sur
» un sujet intéressant; une de nous épluche
» ce que les autres ont écrit, et partout
» où elle trouve une faute d'orthographe,

» elle fait payer. La religieuse juge, et si
» c'est celle qui corrige, qui s'est trompée,
» c'est à elle à payer. L'après-midi, après
» la récréation, nous faisons de la musique,
» nous dessinons, nous brodons, nous
» composons une fable, un conte, une
» lettre, nous dansons. Avant de quitter
» le couvent, je me retire seule avec dona
» Maria qui me donne ma tâche pour tous
» les jours jusqu'au jeudi suivant, et me
» trace le plan de la manière dont je dois
» conduire l'étude de chaque chose. »

« Les couvens sont admirables, dit Isa-
» belle en interrompant Inès. Comment
» voulez-vous, Fernand, que nous ayions
» chez nous cette patience, et que des
» maîtres qu'on paye fassent aussi bien que
» ceux qui sont conduits par les motifs les
» plus purs et les plus nobles ? — Eh oui !
» je suis de votre avis, répondit Fernand;
» nous-mêmes, malgré notre amour pour
» nos enfans, nous ne nous entendons pas
» à les bien élever. Nous allons trop vîte ;

» nous voulons en faire tout d'un coup
» des prodiges; ensuite nos continuelles
» interruptions les jettent sans cesse loin
» du chemin où nous les avons mis. Soyez
» persuadée qu'une éducation ne peut
» avoir du succès, que quand on va lente-
» ment et constamment; et c'est une jus-
» tice que je rends volontiers à Inès que
» depuis le temps qu'elle fréquente ces reli-
» gieuses, elle aime à s'occuper ici, elle
» me parle plus sensément sur toutes
» choses; ses progrès en un mot sont très-
» sensibles. Cette malheureuse lettre
» qu'elle écrivit à Alfonse Langarez pour
» lui annoncer que nous avions obtenu ce
» qu'il désiroit, lui coûta trois jours. Avant-
» hier elle écrivoit sans trop de gêne à ses
» oncles, à son grand-père; ses lettres
» n'étoient pas mal; j'ai eu très-peu de
» chose à y corriger. »

« Hé bien! Inès, dit Isabelle, puisque
» te voilà un peu formée, il seroit bien
» temps de t'occuper du travail que ton

» oncle don Louis t'avoit donné à faire ;
» car enfin il faut bien complaire à ses
» parens, même quand ils nous deman-
» dent des choses en apparence indiffé-
» rentes. As tu lu les papiers que ton oncle
» t'a remis ? — Je les ai lus bien attenti-
» vement. — De quoi y est-il question ?
» — D'une histoire bien tragique. — Se-
» rois-tu en état de nous la conter ? —
» Oui, bien en abrégé. — Tant mieux,
» cela prouve que tu sais faire un extrait.
» Puisque nous n'avons rien à faire, ton
» histoire nous occupera. Nous allons voir
» si tu t'entends à bien raconter. C'est un
» talent nécessaire et fort agréable en mille
» circonstances. Conte-nous donc cela, et
» de manière à n'ennuyer ni Blanca ni
» nous. »

Inès commença donc ainsi :

« Il y avoit une fois un roi. — Tu nous
» commences cela, dit Fernand, comme
» un conte de fées : quand on raconte une
» histoire véritable, il faut prendre un ton

» un peu grave. — Est-ce que c'est une
» histoire véritable qu'elle va nous conter ?
» demanda Isabelle. — Oui certes, ré-
» pondit Fernand, c'est un fait historique
» de la plus grande authenticité. — Ton
» père a raison ; tu ne dois pas nous conter
» cela comme si tu te souciois peu que
» nous le crussions. — Je voulois dire,
» reprit Inès, qu'un Roi de Castille ap-
» pelé Alfonse, avoit parmi les personnes
» attachées à sa cour un excellent hidalgo.
» — Comment s'appeloit-il? demanda Isa-
» belle. — Fernand. — Comme ton père?
» continue. — Cet hidalgo avoit une fille
» qui étoit la plus belle personne, non-seu-
» lement de la cour, mais encore de toute
» la Castille. — Comment s'appeloit-elle?
» demanda encore Isabelle. — Inès. —
» Comme toi ? c'est singulier. — Quand
» elle fut grande, on lui donna une place
» de dame d'honneur auprès d'une prin-
» cesse qui avoit épousé un Infant ; de sorte
» qu'elle se trouva ainsi attachée à la cour,

où chacun l'admiroit et lui disoit qu'elle étoit belle comme un ange. Il y eut un Infant propre fils du Roi, qui en devint amoureux, et qui voulut l'épouser. — Comment s'appeloit cet Infant ? demanda de nouveau Isabelle. — Don Pédro. — Eh juste ciel! c'est aussi le nom de ton Infant. Voilà une étrange histoire. Pourquoi ne me l'as-tu pas contée plus tôt ? — On ne tarda pas à s'apercevoir de la passion que don Pédro avoit pour Inès, et on craignit qu'elle n'y répondît. On mit donc tout en œuvre pour lui faire abandonner sa passion. Tantôt il disoit qu'il n'étoit pas amoureux ; tantôt il avouoit qu'il l'étoit, et n'écoutoit rien. Il fit à Inès, dans des entretiens particuliers, des protestations si vives et si touchantes de l'attachement le plus tendre et le plus sincère, qu'à la fin Inès conçut de son côté pour don Pédro un amour si violent, si extraordinaire que ni ses propres réflexions, ni les repré-

» sentations de ses amis et de ses parens ;
» ni les menaces des princes de la maison
» royale ne purent le vaincre. Ils se jurè-
» rent donc un amour éternel, et de se
» marier dès qu'ils le pourroient. La ma-
» nière dont ils se comportoient chez les
» personnes où ils se rencontroient, fit
» craindre qu'ils ne se mariassent en effet,
» si on ne mettoit un obstacle insurmon-
» table à leur union. Deux cavaliers en-
» tr'autres qui sans doute avoient aussi
» l'un et l'autre des vues sur Inès, mirent
» en œuvre intrigues, perfidies, calomnies,
» persécutions, trahisons pour qu'elle n'é-
» pousât point l'Infant. Tout fut en ru-
» meur à la cour, mais plus on s'y tour-
» mentoit pour empêcher ce mariage, et
» plus Pédro et Inès s'aimoient. Enfin l'In-
» fant fut exilé à Bragança; il eut le secret
» de faire savoir à son amante le lieu de
» son exil. Inès emportée par la violence
» de sa passion, trompa tous les yeux qui
» la surveilloient, et courut à Bragança. Là

les deux amans ne pouvant plus contenir le feu qui les consumoit, et croyant mettre fin à tout ce qu'on leur faisoit souffrir, s'en allèrent pendant une nuit dans une chapelle où un prêtre les maria. Quoiqu'ils crussent que ce mariage étoit bien secret, on s'en douta à la cour, et bientôt on y fut convaincu qu'il s'étoit fait. Alors les deux cavaliers qui avoient tant travaillé à le traverser, en furent désespérés, et n'écoutant plus que leur rage, ils allèrent se jeter aux pieds du Roi; ils lui dirent que ce mariage déshonoroit toute la famille royale, et qu'Inès en épousant don Pédro, avoit commis un crime de lèse-majesté au premier chef; qu'il étoit en conséquence de sa justice, d'ordonner qu'Inès fût mise à mort; et que s'il vouloit, ils la tueroient eux-mêmes de leur propre main. Le Roi les repoussa avec horreur, et leur répondit que Pédro et Inès l'avoient à la vérité grièvement offensé par

» leur désobéissance, mais qu'il étoit Roi
» pour faire punir du dernier supplice qui-
» conque attenteroit à la vie d'un de ses
» enfans ou de ses sujets. Ces deux mal-
» heureux se retirèrent alors, et se dirent
» ensuite entr'eux qu'ils n'avoient pas be-
» soin de l'agrément du Roi pour tuer
» Inès. Ils quittèrent donc la cour et se
» rendirent en toute diligence à Bragança.
» L'Infant don Pédro étant allé un jour
» de très-grand matin à la chasse, ils pro-
» fitèrent de son absence pour pénétrer
» secrètement dans l'appartement d'Inès
» qui étoit encore au lit. Ils la saisirent
» par les cheveux, la traînèrent au milieu
» de sa chambre, et tenant chacun un poi-
» gnard levé sur elle, ils lui firent toutes
» sortes d'outrages. Ses cris, ses pleurs, ses
» supplications, ses gémissemens ne purent
» ni désarmer ni attendrir ces tigres; ils
» finirent par la percer de plusieurs coups,
» et ne l'abandonnèrent que quand ils lui
» eurent vu rendre le dernier soupir. Ils

» s'enfuirent alors bien vîte, et comme ils » comprirent qu'il n'y auroit point de » grâce pour eux, ils se retirèrent en pays » étranger. Don Pédro étant revenu de la » chasse, et ayant appris cet horrible for- » fait, devint furieux ; il fit serment sur le » corps de son Inès, qu'il la vengeroit » d'une manière dont chacun seroit effrayé. » Il fit courir après les assassins qui étoient » déjà en sûreté avant qu'on pût les atteindre. Ne sachant à qui s'en prendre dans » sa fureur, il se révolta contre son propre » père ; il prit les armes contre lui. Il revint cependant à des sentimens en apparence plus paisibles ; il posa les armes, et fit sa paix ; mais il alloit continuellement pleurer sur le tombeau d'Inès la nuit comme le jour. Enfin son père étant mort, il monta sur le trône et envoya aussitôt des ambassadeurs au roi dans les états duquel les deux assassins d'Inès s'étoient réfugiés, pour qu'on les lui livrât sur-le-champ ; il fut obéi ; on

» les lui amena enchaînés à Santarem où
» il étoit alors. Après qu'on les eut inter-
» rogés, il les fit appliquer en sa présence
» à la torture ; et lorsqu'ils eurent été ju-
» gés, il leur fit ouvrir le corps devant lui;
» on leur arracha le cœur qu'il voulut con-
» templer. On mit ensuite ces malheureux
» sur un bûcher, et on jeta leurs cendres
» au vent. Lorsqu'il eut ainsi assouvi sa
» vengeance sur ces deux scélérats, il or-
» donna qu'on exhumât le corps d'Inès.»

Ici Inès fut interrompue par Isabelle qui l'avoit écoutée avec la plus sérieuse attention. « En voilà assez, Inès,
» lui dit-elle, en voilà beaucoup trop;
» épargnez-moi. » Et après ce peu de mots, elle retomba dans une mélancolie si profonde qu'elle ne voyoit et n'entendoit rien.

« Voilà, ma chère Inès, dit Fernand, qui
» n'est point mal. A l'exception de quel-
» ques circonstances que tu as omises, et
» d'un peu d'inexactitude dans quelques
» détails,

détails, tu as assez bien narré cela. Tu places par exemple le mariage de tes héros à Bragance ; d'autres, avec plus de raison, je crois, le placent à Coimbre. Mais ce sont là des bagatelles qui ne touchent point à la vérité de cette affreuse histoire. Il faudra voir quelles réflexions tu feras sur tout cela. Tu vois déjà où se précipite la jeunesse inconsidérée quand une passion effrénée l'emporte. Pourquoi lorsqu'on se sent ainsi entraîné, n'a-t-on pas recours à l'amitié de ses parens? Telle au reste que tu viens de la débiter, ton histoire seroit assez bonne pour être mise sur le papier, et envoyée à ton oncle. »

Isabelle étoit hors d'état d'appuyer la sage observation de son mari sur les malheurs qui attendent les jeunes gens lorsqu'ils se livrent sans réflexion et sans guide toute la force de la première passion qui s'empare de leur âme. Isabelle aussi longtemps que son mari avoit parlé, étoit restée

ensevelie dans sa rêverie ; elle n'avoit guère entendu de tout ce qu'il avoit dit, que ces mots : *affreuse histoire.* Lorsqu'il eut fini de parler, elle répéta en poussant un profond soupir : *affreuse histoire !* « Oh » oui, Fernand, continua-t-elle, affreuse » histoire ! Elle est terrible. Je n'en avois » jamais entendu parler. Et vous dites » qu'elle est véritable ? Elle est horrible ; » j'en suis toute attristée. Quels rapports ! » Comme ils sont frappans ! Ma fille s'ap- » pelle aussi Inès ; son père s'appelle aussi » Fernand. Et voilà que nous avons déjà à » nous défendre des piéges d'un Infant » qui tout jeune qu'il est, annonce qu'il » ne craindra pas les entreprises hardies. » Quant aux deux cavaliers qui ont égorgé » cette malheureuse Inès, Dieu veuille » que pour dernier trait de conformité » entre son histoire et celle de ma fille, ils » ne revivent pas en la personne des deux » Langarez ! »

Isabelle saisissoit avec avidité tout ce

e son imagination lui suggéroit de fu-
ste, et alloit continuer sur ce ton, lors-
'Andrès entra et annonça le chevalier de
ganhac. « Je ne connois personne, dit
sabelle à Andrès, de plus stupide que
oi. Comment n'as-tu pas eu assez de
ens pour dire à cet homme, qu'étant
nalade je ne pouvois pas le recevoir?
Eh oui, je suis bien en état aujourd'hui
e m'amuser de ses sottises! — Senora,
'ai obéi aux ordres qui m'ont été don-
és; on a dit de ne laisser entrer que le sei-
neur de Reganhac.—Beau seigneur, dit
sabelle, qui enlève les filles du couvent! »

mari lui représenta que le contre-
ps n'étoit rien moins que fâcheux, et
si elle le désiroit, on alloit dire à Ré-
nac, qu'étant indisposée, elle n'étoit
visible, et qu'il voulût bien remettre sa
e à un autre jour. « Ce seroit bien
re, dit Isabelle; ces gens-là ne prennent
is le change; une fois admis à notre
ble, si nous refusons un seul jour de

» les y admettre, ils deviennent nos en-
» nemis. Dans peu de temps, Inès en aura
» bien assez sans lui donner encore celui-
» ci. »

Reganhac eut donc la liberté d'entrer; on le reçut froidement ; la sévérité qu'il voyoit régner sur des visages où il n'avoit encore trouvé que de la gaieté, lui donna une contenance fort embarrassée ; on ne l'invitoit point à s'asseoir. Inès lui présenta un fauteuil sur lequel il s'assit de côté, tenant les yeux baissés, et poussant de profonds soupirs. « Senora, dit-il à la fin à Isa-
» belle, vous êtes indisposée ? — Je ne me
» porte pas bien ; dans cette ville de Ma-
» drid, on entend parler de tant d'horreurs
» que cela rend malade. »

Après cette triste réponse, le silence recommença et Reganhac continua ses soupirs. Isabelle qui l'examinoit attentivement, lui trouvant un air extraordinaire, lui dit à son tour : « Mais vous-même,
» seigneur chevalier, qu'avez-vous? Que

veulent dire tous ces soupirs? — Senora, répondit Reganhac, je souffre d'esprit, de cœur, de corps; » et en disant cela porta un doigt sur son front, sur son eur, et promena ensuite sa main depuis tête jusqu'aux pieds. Ce geste autant que réponse rendirent à Isabelle toute sa vicité; elle se leva sur son séant, et partit un grand éclat de rire qu'elle prolongea ndant plusieurs minutes. Lorsqu'il fut rmis de se faire entendre, « Jésus, Maria! s'écria Reganhac. Que vous êtes heureuse d'avoir cette gaieté! Eh qui vous excite ainsi à rire! — Eh! je ris, répondit Isabelle, de votre souffrance d'esprit, de cœur, de corps. Vous avez aujourd'hui un air tout-à-fait plaisant. — Ah! senora, vous devriez plutôt me plaindre. — Et de quoi vous plaindrois-je? — Vous le savez bien. — Je ne sais rien; je ne sais pas même ce que veut dire cet habit noir dont vous vous êtes affublé aujourd'hui. Est-ce que vous

» auriez épousé la femme noire qui ap-
» prend à ma fille à broder ? — Regardez,
» senora, mon chapeau. — Oh ! oh ! un
» crêpe ! Vous voilà dans un deuil lamen-
» table. Cela est trop triste. Changeons de
» propos. Contez-moi un peu l'histoire de
» cet enlèvement. — Quel enlèvement ? —
» Peste ! quel homme vous êtes ! Vous for-
» cez les grilles pour arracher les demoi-
» selles du couvent. »

Reganhac entendant ces derniers mots, fit signe de la main à Isabelle de se taire. S'approchant ensuite de Fernand, il lui parla bas à l'oreille. « Que vous dit-il là? » demanda Isabelle à son mari. — Une » drôlerie qu'on ne peut pas répéter, ré- » pondit Fernand. » En même temps il fit signe à Isabelle de congédier Inès et Blanca. « Tu n'es plus malade, mon » Inès? dit Isabelle. — Du tout, maman. » — Et toi non plus, Blanca ? — Non, » senora. — Eh bien, allez toutes les » deux prendre l'air ; descendez dans la

cour, vous direz qu'on tienne le dîner prêt, mais qu'on ne vienne mettre le couvert que quand nous sonnerons. »
Inès et Blanca retirées, Reganhac se cria sur la beauté d'Inès; il assura qu'elle oit destinée à épouser un jour un sourain. « Mais gardez-la bien, ajouta-t-il, c'est un de ces bijoux qu'on ne se fait pas scrupule de voler. — Celui que vous avez volé à Toulouse, demanda Isabelle, étoit-il aussi joli? — Parlons sérieusement, dit Reganhac, et c'est à vous, seigneur Fernand, que je m'adresse. La senora votre épouse se tient sur la plaisanterie, et le sujet que nous traitons ne la comporte pas. Vous avez de la grandeur dans les sentimens. Votre estime m'est nécessaire. De bonne foi, croyez-vous la honteuse fable qu'Alfonse Langarez vous a débitée? — Je ne saurois, dit Fernand, vous faire à cet égard d'autre réponse, sinon qu'il me seroit également pénible de

» mésestimer l'un de vous deux. — Reve-
» nons, s'il vous plaît, s'écria Isabelle,
» revenons à notre couvent de Toulouse.
» Vous l'avez pris là, seigneur chevalier,
» sur un ton fort tragique qui ne m'é-
» meut ni ne me persuade. — Senora,
» répondit Reganhac, il est des accusa-
» tions d'une telle nature, que quand un
» homme d'honneur en est frappé ce
» lui est un véritable supplice de descen-
» dre à les repousser. Tout est imposture
» dans ce que Langarez a conté à vous
» et à d'autres. La fille enlevée du cou-
» vent de Toulouse s'est prêtée à l'enlève-
» ment de sa personne. Je faisois ma cour
» à sa sœur aînée qui n'étoit plus au cou-
» vent ; je devois l'épouser. Emporté par
» l'indignation et par tous les sentimens
» d'amitié que je portois à cette famille,
» je courus après le ravisseur dont le rang
» et la fortune ne m'effrayèrent point, et
» qui, comme je le savois, n'avoit d'autre
» vue que de déshonorer sa victime. Il

avoit sur moi un jour d'avance ; je ne pus l'atteindre qu'à Sevando sur les frontières du royaume de Léon, au moment où il alloit passer le Douro pour entrer dans le Portugal où il se seroit cru en sûreté avec sa proie, parce que l'envoyé de France à Lisbonne est son frère. Je voulus le contraindre de se battre. Un ravisseur est un lâche ; il refusa le combat. Il fallut bien alors négocier. La première réparation que j'en exigeai, fut un écrit où il avoue franchement son crime. Cet écrit est signé de lui, de sa victime, et du domestique qui l'accompagnoit. »

En disant cela Reganhac mit l'écrit sous les yeux de Fernand et d'Isabelle, et il continua ainsi : « Outre cet écrit, j'exigeai qu'il écrivît dans le même sens à quelques personnes de Toulouse, et à mon père que je n'avois pas informé du véritable motif de mon départ. Je revins ensuite sur mes pas ; je m'arrêtai

» quelques jours à Astorga pour laisser
» reposer ma fugitive. Arrivé à Salencia,
» j'y trouvai toute sa famille, et ne fis
» aucune difficulté de la lui remettre.
» Langarez se trouvoit là, qui me dit que
» je ferois bien de ne montrer aucune
» opposition, parce qu'il étoit porteur
» d'un ordre supérieur pour me con-
» traindre à l'obéissance. Voilà l'histoire ;
» tout le reste m'est étranger, et je n'ai
» plus voulu entendre parler ni de ces gens-
» là ni de la sœur aînée pour laquelle je
» n'avois pas une très-violente affection.
» Je suis venu à Madrid, où, ne rece-
» vant point d'argent de France, parce
» que mon père qui étoit un homme te-
» nace ne m'en envoyoit point, j'ai pris
» le parti de donner des leçons de fran-
» çois en attendant mieux. Enfin mon
» père est mort, l'argent est venu ; de-
» main je mène sur le pré le seigneur Al-
» fonse Langarez, je le fends en deux ;
» et après demain je pars pour Cahors.

» —Grand bien vous fasse ! dit Isabelle ;
» mais pourquoi voulez-vous fendre en
» deux ce pauvre Alfonse ? — L'honneur,
» senora, l'honneur ! — Il n'est pas sûr,
» continua Isabelle, que vous le fendiez
» en deux. Et si c'étoit lui qui vous tuât,
» il vous auroit ôté la réputation et en-
» core la vie. Comment pouvez-vous trou-
» ver que l'honneur consiste à perdre l'une
» et l'autre ? Vous l'entendez drôlement,
» messieurs les duellistes. Je suppose au
» contraire que ce soit vous qui lui ôtiez
» la vie, en croira-t-on moins qu'un arrêt
» du parlement de Toulouse vous con-
» damne au dernier supplice pour un fort
» vilain crime, et pensez-vous qu'Isidro
» Langarez dont le crédit fait trembler
» les plus puissans, vous fasse de bien
» tendres remercîmens pour avoir tué son
» frère ? — Eh ! senora, s'écria Regan-
» hac, ne parlez donc pas de cet arrêt ;
» il n'existe que dans l'imagination de
» Langarez. Le parlement de Toulouse

» s'est borné à décréter de prise de corps
» le domestique du ravisseur, et encore
» la famille de celui-ci est-elle parvenue
» à assoupir l'affaire. C'est ce dont je suis
» instruit par toutes les lettres qu'on m'é-
» crit de Toulouse, et que je puis mettre
» sous vos yeux. — Mais, dit Fernand,
» tout cela me paroît fort singulier. Com-
» ment avez-vous su que Langarez nous
» avoit parlé ainsi de vous ? — Eh ! par-
» bleu, il ne faut pas être sorcier pour le
» deviner. Il y a ici au collége des Jésuites
» un François qui est chargé de l'éduca-
» tion d'un jeune homme ; je le connois
» beaucoup, et il est très-lié avec les Lan-
» garez. Il m'a dit qu'Alfonse alloit disant
» à tout venant que j'étois un ravisseur,
» un supplicié, et qu'il m'avoit arrêté lui-
» même. Or, d'après la manière dont vous
» m'avez accueilli la dernière fois que je
» suis venu, il ne m'a pas été difficile de
» conjecturer qu'il avoit de même donné
» ici son coup de langue. Souvenez-vous,

» senora, que pour vous débarrasser de
» moi, vous m'avez envoyé comme un
» laquais au couvent de las Salésas. Dieu
» vous le pardonne, comme je vous le
» pardonne ! — Comment est fait, de-
» manda Isabelle, ce François que vous
» connoissez au collége ? — Mais c'est
» un brave et digne homme de quelques
» quarante ans, d'un embonpoint raison-
» nable ; cheveux chatains, œil gris ; phy-
» sionomie douce. — C'est encore mon
» homme, s'écria Isabelle. Et comment
» nommez-vous son élève ? — Je ne le
» nomme pas ; car je ne sais pas son
» nom, et ne me soucie pas de le savoir.
» Son gouverneur lui-même ne sait pas
» qui est cet enfant. Je crois que c'est
» un petit Melchisédec. Si Langarez res-
» suscite quand je l'aurai tué, il pourra
» vous mettre au fait de toute cette *intri-*
» *gaille*, car il doit y être enfoncé. —
» Dites-moi, auriez-vous entendu parler
» chez votre ami, d'une dame qui est

» dans un couvent à Léon ? — Je sais
» qu'ils écrivent souvent non pas à une
» dame, mais à l'évêque de Léon, ainsi
» qu'à ce magnifique ministre qui est
» sous-roi des Espagnes et des Indes. —
» Je ne saurai donc jamais, dit Isabelle
» avec dépit, qui est cette maudite Por-
» tugaise ? — Tout cela, seigneur cheva-
» lier, dit à son tour Fernand, est fort
» étrange, je vous le répète. Ce que je
» conçois le moins, c'est que Langarez
» qui a toutes les formes d'un homme
» délicat et bien élevé, ait épousé d'em-
» blée, pour ainsi dire, une étrangère,
» une aventurière qui couroit les grands
» chemins. Que n'épousoit-il au moins
» l'aînée à qui il paroît qu'on ne reproche
» rien ? — Senor, répondit Reganhac,
» *auri sacra fames*. Ces Langarez sont
» des gens de rien, dont l'un est parvenu
» je ne sais comment; ils n'ont en tête
» que de faire une grande fortune. Ils
» sont comme Midas; ils n'ont pas des

» oreilles d'âne, car on dit au contraire
» qu'ils ont beaucoup d'esprit, mais ils
» voudroient que tout ce qu'ils touchent
» se convertît en or. La famille du ravis-
» seur est très-riche ; elle a donné des
» monceaux d'or aux parens de la fugi-
» tive pour qu'ils se désistassent de toute
» poursuite ; ils sont eux-mêmes fort
» riches, et peu délicats ; ils ont accepté
» ce qu'on leur offroit ; ils en ont compo-
» sé une dot à leur cadette ; et y ont en-
» core beaucoup ajouté. Celle-ci qui
» avoit à choisir entre un monastère et
» Langarez qui est beau garçon, a
» préféré le beau garçon au vœu de
» chasteté. Langarez qui a vu des mon-
» ceaux d'or, s'est bravement décidé
» pour le mariage, et a eu encore le
» talent de se faire le renom d'un preux
» chevalier. Il ne pouvoit avoir l'aînée
» parce que ce n'étoit pas de celle-là
» dont on avoit intérêt à se débarrasser.
» Les parens qui à cause de la saleté de

» toute cette affaire, n'ont osé retourner
» en France, ont été s'établir à Cadix où
» ils comptent beaucoup sur la protection
» d'Isidro et du grand ministre. Quant
» au seigneur Alfonse, il est venu à Ma-
» drid avec sa dulcinée qui y reçoit une
» brillante éducation, et qui a pour maî-
» tresse de langue espagnole, pour con-
» fidente, pour amie, votre femme noire
» dont on connoît les rares talens dans
» l'art de rapprocher les deux sexes sans
» distinction d'âge ni de condition. Ainsi
» finit l'histoire, et il est temps; car, sur
» mon honneur, vous m'obligeriez beau-
» coup d'ordonner à vos gens de servir. »

Reganhac fut exaucé; on sonna, on servit: Inès parut, et on se mit à table. Isabelle eut d'abord l'air distrait; elle regardoit autour d'elle, comme s'il lui manquoit quelque chose. « Que cherchez-
» vous? lui demanda Fernand. — Inès,
» demanda à son tour Isabelle, où est
» Blanca? — Avec les domestiques. —

» J'avois pourtant dit que je voulois » qu'elle dînât aujourd'hui avec nous. Tu » as vu, Inès, combien cette pauvre fille » étoit affligée, qu'elle n'avoit pas dormi, » qu'elle étoit malade. C'étoit une petite » consolation pour elle de dîner avec » nous, et tu l'as oubliée. Si tu n'es pas » bonne pour tes amies, pour qui le » seras-tu ? fais-la donc venir. » Inès fit signe au domestique qui servoit, de l'aller chercher. « Oh ! oh ! s'écria Isabelle, » tu es devenue bien paresseuse quand il » s'agit de faire plaisir à tes amis. Puisque » tu ne veux pas l'aller chercher toi-» même, j'y vais. Vois-tu, j'irois au » bout du monde pour procurer une » petite satisfaction à quelqu'un que » j'aime. » En disant cela, Isabelle se leva de table avec précipitation, et courut chercher Blanca. Inès courut après sa mère, et arriva plus tard qu'elle. Elles amenèrent Blanca pour qui on avoit mis pendant ce temps-là un couvert. Blanca

confuse d'être à la même table que ses maîtres, rougissoit, n'osoit lever les yeux, ne mangeoit presque pas, et finit par pleurer. Inès lui prit la main, la baisa, et la conjura de se contenir. Blanca n'en pleuroit que davantage. « Oh ! si tu » pleures, lui dit Isabelle, cela ne sera » pas fort gai ; nous dînerons fort tris- » tement : le dîner est cependant le temps » de la journée où il ne faudroit s'occu- » per que de choses agréables. — Com- » ment donc faire, senora ? répondit » Blanca. Est ce que je mérite les bon- » tés dont vous m'accablez ? Si je pleure, » c'est que je m'en veux de ne savoir » rien trouver dans ma tête, pour vous » dire combien je suis reconnoissante. — » Et ne trouvant rien dans ta tête, dit » Isabelle, tu as trouvé des larmes dans » ton cœur. Eh bien ! ce que tu as trouvé » dans le cœur, vaut mieux que ce que » tu aurois trouvé dans la tête ; et crois- » moi, nous ne sommes pas assez dérai-

» sonnables, don Fernand, ma fille et » moi, pour exiger que tu sois recon- » noissante du plaisir que tu nous fais de » dîner avec nous. Allons; Inès, fais-la » boire, manger, égaye-la; sers toi- » même. » Inès s'acquitta fort bien de la commission de sa mère; les morceaux les plus délicats étoient pour Blanca, à qui elle dit tant de drôleries qu'elle parvint à la faire rire de bon cœur.

Reganhac qui savoit que Blanca n'étoit bien réellement que la femme de chambre d'Isabelle, s'étonnoit de ce qu'il voyoit, et en perdoit presque l'appétit. « Eh! » par saint Jacques, lui dit Fernand en » lui versant à boire, vous ne buvez ni ne » mangez aujourd'hui. Est-ce votre deuil » qui vous rend ainsi triste? Je ne vous » blâme pas; mais enfin vous êtes de » grands philosophes en France; vous » savez que les regrets les plus cuisans » ne sauroient ressusciter un mort. — » Vous avez raison, seigneur don Fer-

» nand, répondit Reganhac; je ne me
» sens point aujourd'hui dans mon train
» accoutumé; mais d'un autre côté, si je
» ne mange ni ne bois comme à mon or-
» dinaire, c'est pour faire mieux : j'ali-
» mente mon âme de ce que vous
» m'inspirez. Je ne connois pas dans tout
» Cahors d'aussi braves gens que vous.
» Vous êtes une famille céleste. Nous
» disons en France que vous êtes vains,
» fiers, insolens; ma foi, votre vanité,
» votre fierté, votre insolence, valent
» mieux que notre modestie. Heureuse
» enfant, continua-t-il en s'adressant à
» Inès, quel bonheur pour vous de de-
» voir la vie à de tels parens! Avec les
» vertus qu'ils vous donnent, et la beauté
» dont vous êtes ornée, vous méritez
» d'épouser non pas un hidalgo, non
» pas un prince, non pas un roi, mais
» un ange, un archange, un séraphin.
» Qu'il sera digne d'envie celui qui vous
» possédera! Mais que de rivaux il aura

» à vaincre ! Et quel sacrilége, quelle » profanation si celui qui vous épousera » n'étoit pas digne de vous ! Je vous » donne ma parole que si vous étiez ma » fille, je ne vous marierois pas, je vous » ferois religieuse, dans un bon couvent » s'entend, parce qu'il n'y a aucun » homme assez pur, assez vertueux, » assez parfait pour que vous vous con- » sacriez toute à lui. »

Les saillies et l'enthousiasme de Reganhac amusèrent beaucoup Isabelle qui après la sieste qui suivit le dîner, proposa et arrangea de petits jeux auxquels chacun se livra avec autant d'ardeur que peuvent s'y livrer des enfans dans un collége. La nuit venant, il fallut que Reganhac songeât à faire retraite. Il jura que de sa vie il n'avoit passé une aussi bonne journée. « N'oubliez donc jamais, lui dit Isabelle » en riant, la famille *céleste* qui vous a » procuré ces doux passe-temps. — Je ne » m'en dédis pas, répondit Reganhac;

» elle est céleste ; je me sens meilleur
» quand je suis avec elle. Je serois trop
» heureux qu'elle voulût penser quelque-
» fois à moi. On dit dans mon pays que
» les montagnes ne se rencontrent pas,
» et que les hommes se rencontrent. Si
» le hasard amène quelqu'un de vous,
» de vos parens ou de vos amis en France,
» adressez-le moi à Cahors, et croyez
» que je me ferai une étude d'exercer
» envers lui tous les droits de l'hospitalité.
» En partant, je n'ai que le regret de
» vous avoir trop peu vus, et de ne vous
» être peut-être pas assez connu. —
» Quoi ! vous partez ? lui dit Inès. — Eh
» oui, trop aimable enfant ; il vous faut
» prendre un autre maître de françois. —
» C'est bien prompt, ajouta Inès ; il
» falloit attendre au moins que je susse
» faire un calembourg, comme vous me
» l'aviez promis. Je conserverai toujours
» un grand souvenir de vos bontés, et je
» vous prie de permettre que je vous

» écrive quelquefois pour vous demander
» vos lumières sur les difficultés que pré-
» sente la langue française. Vous m'ap-
» prendrez aussi bien par écrit que de vive
» voix, ce que c'est qu'un calembourg. »

Reganhac, sans rien répondre, prit brusquement son chapeau. Fernand et Isabelle coururent après lui. « Mais, sei-
» gneur, lui cria Fernand, avant de quit-
» ter les gens, encore faut-il leur faire les
» dernières civilités. — Non, non, dit
» Reganhac, plus je vous entretiendrois,
» et plus il me seroit pénible de vous
» quitter. Dès que ma petite affaire avec
» Langarez sera terminée, je partirai pour
» Cahors, et ne vous verrai plus. Il faut
» bien que je me hâte d'aller régler ce
» qui regarde la succession de mon père;
» je suis malheureusement maintenant fils
» unique, et vous savez ce que c'est que
» de laisser des étrangers s'immiscer dans
» une succession. Nos gens d'affaires en
» France sont des vampires; la meilleure

» part est pour eux, et il faut être pré-
» sent et attentif, si l'on ne veut pas qu'ils
» dévorent tout. — Seigneur, lui cria Isa-
» belle, passerez-vous par Léon ? — Ce
» n'est nullement mon chemin, mais
» pour vous complaire, un petit détour
» ne me coûtera pas beaucoup. — C'est
» que je vous aurois prié de vous charger
» d'une lettre pour mon frère qui auroit
» pu vous rendre quelques services auprès
» de ses correspondans. — Grand merci,
» senora ; envoyez toujours votre lettre
» chez moi demain ou après demain
» matin. » Cela dit, Reganhac disparut.

Fernand et Isabelle restés seuls, discoururent longuement sur ce qu'il leur avoit dit. Ils l'avoient toujours regardé comme un véritable *gracioso*, et ils s'étonnoient maintenant de le trouver si raisonnable. « Je crois, Dieu me pardonne, disoit Fer-
» nand, que c'est encore un miracle de
» votre façon, ma chere Isabelle : vous
» avez l'art de nous faire aimer de tous

» ceux

» ceux qui nous connoissent, et je vois
» que vous possédez encore celui de
» rendre sages les étourdies. Quel parti
» prendre cependant entre ce Reganhac
» et Langarez ? Qui croire des deux ?
» Ensuite comment allons-nous faire avec
» la femme de Langarez ? Nous nous
» sommes engagés à la recevoir. — Lais-
» sons les choses aller leur train, dit Isa-
» belle ; voyons comment se terminera
» ce duel ; je serois pourtant fâchée qu'il
» en résultât quelque accident désagréable
» pour l'un des deux. »

Comme elle disoit cela, Inès qui étoit restée sur l'escalier à suivre des yeux le chevalier de Reganhac, rentra au bout de quelque temps, frappant ses petites mains l'une contre l'autre, et criant : « O ! mon Dieu, quel homme que ce fran-
» çois ! comme il est têtu ! Figurez-vous,
» maman, que j'ai été obligée de me
» fâcher avec lui. — Qu'est-il donc ar-
» rivé ? demanda Isabelle. — Comme je

» le suivois des yeux, continua Inès;
» pendant qu'il s'en alloit, je me suis
» aperçue qu'il entroit dans l'office. Je
» suis descendue tout doucement, et j'y
» suis entrée après lui. Andrès et Vicente
» y étoient. Le seigneur Reganhac tenoit
» sa bourse à la main, et vouloit à
» toute force leur faire prendre de l'or,
» disant qu'il partoit, qu'il ne les verroit
» plus, et qu'il étoit bien juste qu'il leur
» laissât une marque de sa reconnois-
» sance. Ils avoient beau se défendre, il
» juroit, il tempêtoit, il frappoit du
» pied, il crioit qu'il savoit vivre, et que
» cela se faisoit ainsi dans les meilleures
» maisons de France. Quand il m'a ap-
» perçue, il a voulu me mettre à moi-
» même dans la main deux pièces d'or,
» pour que je les donnasse, disoit-il, à
» Blanca qui étoit restée ici. Eh! juste
» ciel, lui ai-je dit, si ma bonne recevoit
» cet or, c'est comme si je le recevois;
» elle n'en a pas plus besoin que moi

» Tout est commun entre nous deux.
» Andrès lui disoit de son côté, que tout
» or qui ne venoit pas de son maître, étoit
» du faux or. Vicente disoit aussi que l'or
» qui ne lui étoit pas remis par don
» Fernand, lui salissoit les mains. Enfin
» il a bien fallu qu'il se rendît. Il m'a deman-
» dé alors la permission de m'embrasser.
» J'en avois un peu de honte, mais comme
» nous ne devons plus le voir, j'ai cru
» devoir le laisser faire. — Tu as bien
» fait, Inès, dit Isabelle; il y a si peu de
» honte à avoir pour cela, que ton père
» te dira qu'en France c'est un usage gé-
» néralement reçu, et auquel on ne peut
» guere manquer sans manquer à la poli-
» tesse, d'embrasser toute femme mariée
» ou non mariée. »

Fernand sans blâmer Inès prétendit que l'usage français dont parloit Isabelle, n'étoit pas sans exception, et que les personnes parfaitement bien élevées, trouvoient qu'il étoit beaucoup plus res-

pectueux de se borner à baiser la main d'une dame.

Ce sujet épuisé, on en revint aux Langarez et à Reganhac ; on parla du duc d'Almeyra ; on se transporta à Léon, à Burgos, à Lisbonne ; l'évêque, la portugaise, Lorenzo, Gabriel, don Louis, fournirent matière à la conversation ; on revint à Madrid, et on s'épuisa en conjectures sur l'écolier du collége des jésuites. On ne parla d'autre chose et avant et pendant le souper. Lorsqu'enfin on se retira, Inès se trouvant seule un instant avec son père, lui dit : « Mais, mon papa, » c'est pourtant une chose singulière que » maman parle de tout excepté de cette » bonbonnière. — Est-ce que tu voudrois » être grondée encore une fois ? — Dieu » m'en préserve ! J'aimerois mieux mourir que d'être grondée encore une fois » de cette manière. — Eh bien ! ne t'inquiète pas du silence de ta maman, et » va dormir bien tranquillement. »

Deux jours en effet se passèrent sans qu'Isabelle dît un seul mot de cette bonbonnière. Le troisième jour Blanca entra le matin d'assez bonne heure dans la chambre d'Isabelle, en lui disant : « Voici » un billet pour la senora Inès. — Eh » bien, dit Isabelle, va le porter à son » adresse. Est-ce que je m'appelle la se- » nora Inès ? — Je croyois qu'il falloit » vous porter toutes les lettres qui étoient » pour la senora votre fille. — Jamais, » jamais ; toujours à elle ; je n'entends » point la gêner dans ses liaisons, et ne » veux sa confiance qu'autant qu'elle ju- » gera à propos de me l'accorder. En- » tends-tu cela, Blanca? — Oui, senora. » — Pourquoi restes-tu donc là comme » pétrifiée ? va donc, la chose peut » presser. »

Blanca obéit. Peu après Inès vint dans la chambre de sa mère, et plus embarrassée que joyeuse, lui dit qu'elle venoit de recevoir un billet de son amie Caroline.

« Eh bien ! il faut répondre. — Mais » je voudrois auparavant vous en donner » lecture. — Il n'y a donc pas de secret » pour moi ? — Oh ! maman, des secrets » pour vous et pour mon papa, je n'en » aurai jamais. — Que sait-on ? Il pour- » roit y avoir telle chose que tu ne te » soucierois pas de me communiquer. Je » t'assure, et tu sais que je dis toujours » la vérité, que je n'en serois ni fâchée » ni étonnée. Mais puisqu'il n'y a rien » de semblable dans cette lettre-ci, Inès, » lis-la-moi ; je le veux bien. »

Inès lut d'une voix tremblante : « Ma » très-bonne amie, mon frère Pedro, la » dernière fois qu'il est venu au couvent, » a perdu sa bonbonnière et sa bague. » Nous les avons cherchées partout, et » ne les avons pas trouvées. Comme nous » avons fait bien des étourderies, et que » mon frère a long-temps joué avec ton » sac à ouvrage et celui de ta bonne, il » seroit possible qu'il eût laissé par mé-

» garde dans un des deux sacs la bon-
» bonnière et la bague. Fouille bien, et
» si tu les as trouvées, tu me le mar-
» queras, et tu me les apporteras jeudi.
» Adieu, ma très-chère Inès; nous nous
» amuserons bien jeudi. Mon maître de
» dessin dit que je puis commencer à
» dessiner d'après l'original. J'essayerai
» de faire ton portrait aux trois crayons.
» L'amitié conduira la main, et comme
» ce sera d'ailleurs mon coup d'essai, je
» mettrai beaucoup d'amour-propre à te
» faire aussi aimable, aussi belle que tu
» es. Toutes tes camarades t'embrassent;
» mais sois sûre qu'aucune ne t'aime plus
» que ta fidelle amie Caroline. Dis pour
» moi mille choses tendres et respec-
» tueuses à ta maman.

» Voilà tout, maman, dit Inès après
» avoir lu. — As-tu, lui demanda Isabelle,
» fait lire ce billet à ton père? — Non,
» maman. — Pourquoi? — Il est sorti.
» Que vais-je faire, maman? — Je ne

» vois rien là, ma fille, d'embarrassant.
» Ne veux-tu pas aller au couvent jeudi
» prochain ? — Oui. — Eh bien, tu feras
» ta réponse de vive voix. Ces sortes de
» choses ne veulent pas être expliquées par
» écrit. — Mais il y a quelqu'un là dans
» l'anti-chambre, qui attend un mot de
» réponse. — D'ailleurs, mon enfant, tu as
» raison; un mot d'écrit sur-le-champ sera
» plus aimable. Tu es pleine de bon sens
» aujourd'hui. Je vois que tu deviens tous
» les jours plus raisonnable, et en même
» temps plus gaie, et je le vois avec une
» satisfaction que je ne puis t'exprimer.
» Viens, que je t'embrasse, ma chère
» enfant; tu seras aussi bonne épouse que
» ton père est bon mari. »

Inès qui se croyoit coupable et s'attendoit à être vivement grondée, reçut de la douceur avec laquelle sa mère lui parloit et des caresses qu'elle lui faisoit, un sentiment qu'elle n'avoit jamais éprouvé; elle a raconté dans la suite qu'il avoit été

en quelque sorte plus fort que l'amour filial ; qu'il étoit allé presqu'à l'adoration. Elle tomba à genoux, prit les mains de sa mère, les arrosa de ses larmes, et lui dit en sanglotant : « Oh ! maman, retirez-» moi une partie de vos bontés ; vous en » faites trop pour moi ; vous m'aimez » trop. . . »

Dans ce moment Fernand entra. Voyant Inès à genoux et pleurant, il dit à Isabelle d'un ton un peu sévère : « Qu'a » donc fait votre fille ? Quelque sottise ? » Inès se relevant, vola à son père, et tombant dans ses bras, elle lui dit : « Oh ! » non, mon papa, point de sottise ; mais » maman est trop bonne, trop bonne ; » elle m'aime trop..... Si vous saviez, » ajouta-t-elle en baissant la voix, au lieu » de me gronder de cette bonbonnière, » elle m'a comblée de caresses. — Eh » bien, dit Fernand, pour être aimée de » sa maman, il n'y a pas là de quoi tant » pleurer. — C'est une petite folle, dit

» Isabelle ; on ne peut pas lui faire une
» caresse , qu'elle ne soit d'une sensibi-
» lité à vous faire fondre en larmes. Mais
» va donc, mon Inès, ne fais pas attendre;
» cela n'est pas poli. Va faire ta réponse.
» — Qu'est-ce que cette réponse ? de-
» manda Fernand. — Je vous mettrai
» au fait, lui répondit Isabelle ; mais va
» donc , ajouta-t-elle en s'adressant à
» Inès ; à quoi rêves-tu ? — Maman ,
» comment arrangerai-je cette réponse... ?
» Oh ! je vois ; je vais lui dire sur son
» frère , des choses dont il ne sera pas
» content. — Tu es fâchée, Inès, lui dit
» Isabelle ; alors tu feras une sotte ré-
» ponse. Souviens-toi que nous autres
» femmes nous ne devons jamais prendre
» de l'humeur même contre ceux qui
» nous désobligent. Nous devons ramener
» les esprits par la douceur et la gaieté,
» et en ramenant les esprits, nous rame-
» nons les cœurs. Tout ce qu'on fait
» quand on a de l'humeur, est toujours

» mal fait. Au fond, ceci n'est qu'une » plaisanterie, tu en ferois une chose » grave si tu y mettois de l'importance. » On a voulu rire ; prend-le sur le même » ton ; fais voir que tu sais rire aussi. Dis » que tu as trouvé les bijoux, que c'est » moi qui les ai, que tu les porteras » jeudi. Tourne cela avec une certaine » finesse, et sur-tout que ce soit court. »

Inès remercia sa mère, et alla écrire son billet. Isabelle la rappela, et lui dit que comme elle avoit eu la confiance de lui montrer la lettre de Caroline, elle l'obligeroit de lui montrer aussi la réponse avant de la cacheter.

Inès s'étant retirée, Isabelle dit à Fernand le contenu de la lettre de Caroline, et ajouta : « Eh bien, que dites-vous de » tout ceci ? Quel espiégle que cet Infant » avec sa bonbonnière et sa bague ! » Comme il est déjà rusé ! Ce sera un » vrai séducteur. C'est un peu trop tôt » qu'il commence à n'avoir pas bonne

» opinion de notre sexe. Vous pensez
» bien que la bague n'étoit pas pour moi ;
» le drôle imaginoit que Blanca ne seroit
» pas dupe du mensonge ; qu'elle com-
» prendroit que le bijou étoit pour elle ;
» qu'elle le garderoit sans en dire mot à
» personne, et qu'elle se trouveroit ainsi
» engagée à le servir dans ce qu'il essaie-
» roit d'entreprendre. Allons, Fernand,
» il n'y a pas de doute : l'auguste polisson
» a un véritable goût pour Inès. — C'est
» un petit vaurien, dit Fernand, qui a
» déjà des principes de corruption, et
» qu'on devroit arrêter dans sa carrière
» par une correction humiliante et sévère.
» —Je ne crois pas pourtant qu'il faille
» en trop mal penser ; c'est un enfan-
» tillage ; il voit qu'autour de lui tous les
» beaux cavaliers font la cour aux dames.
» Il a pris Inès pour sa dame, et lui fait
» la cour comme un enfant. Les bijoux
» rendus, il ne sera plus question de
» cette affaire. Je ne sais ce qu'ils sont

» devenus. J'avois une telle confusion
» d'idées lorsque je lus le billet renfermé
» dans la bonbonnière, que je ne me
» souviens plus de ce que je fis alors. —
» Les bijoux sont rendus, ma chère Isa-
» belle. — Comment avez-vous fait cela?
» — Je demandai à Inès d'où venoient
» donc les Infans pour avoir resté si tard
» au couvent. Elle me répondit que Caro-
» line lui avoit dit que toute la cour étoit
» ici au palais, et qu'elle y seroit quelque
» temps. Lors donc que vous fûtes cou-
» chée, je me hâtai d'aller chez Alfonse
» Langarez; je lui contai la chose naïve-
» ment; je lui remis les bijoux et le priai
» de les faire tenir au gouverneur des
» Infans, en l'informant de cette petite
» aventure. — Et que vous répondit Lan-
» garez ? — Que j'agissois sagement; que
» le lendemain il iroit au palais, et s'ac-
» quitteroit de ma commission. — Vous
» avez donc vu sa femme ? — De qui ? —
» De Langarez. — Non : il étoit couché;

» on me fit entrer dans son cabinet où il
» vint me recevoir en robe de chambre.
» — Ne dira-t-on pas, Fernand, que
» nous faisons d'une puérilité une affaire
» d'état ? Voilà bien des gens instruits de
» l'anecdote : Alfonse Langarez et sa
» femme. Alfonse le dira à Isidro, Isidro
» au duc d'Almeyra, le duc à toute la
» cour. — Peu m'importe; le petit gar-
» nement en recevra plus de confusion. —
» De bon compte, Fernand, voilà déjà
» deux aspirans à la main d'Inès : Isidro
» Langarez et l'Infant don Pédro. Que
» ne sera-ce pas quand elle sera grande !
» Mais ce qui doit singulièrement nous
» tranquilliser, c'est son bon esprit, c'est
» l'excellence de son cœur, c'est sa grande
» confiance en nous. Soyez sûr, Fernand,
» qu'Inès ne fera jamais que ce que nous
» voudrons. Voilà d'ailleurs qu'il faudra
» bientôt nous occuper de lui faire faire
» sa première communion. Cette grande
» et sainte action achèvera d'en faire un

» ange. Qu'en pensez-vous, Fernand? —
» Je pense qu'en effet il seroit instant de
» nous occuper de cette première com-
» munion. — Oh ! elle est encore bien
» jeune ; il y auroit du danger à la lui
» faire faire de suite ; elle se croiroit grande
» fille, et voudroit en prendre les ma-
» nières. Il n'y a pas de mal, je crois, à
» prolonger son enfance, et à lui laisser
» croire qu'elle y est encore. . . . »

Comme on en étoit là de cette conversation, Inès entra tenant à la main sa réponse. « Lis-nous cela, mon enfant, » lui dit sa mère. Inès lut.

« Très-bonne amie que j'aime autant
» qu'on peut aimer, je te remercie du
» bien joli billet que tu m'as écrit. Les
» bijoux que tu croyois perdus, et qui
» ne l'ont pas été, sont bien jolis aussi,
» et si jolis qu'il y a lieu de s'étonner que
» ton cher frère les laisse aller ainsi en
» d'autres mains que celles de sa sœur

» Caroline. Pour te dire la vérité, je les
» ai vus, je les ai touchés, je les ai ad-
» mirés; mais que sont-ils devenus main-
» tenant? je n'en sais trop rien. Nous
» jaserons de cela jeudi que j'aurai le
» bonheur de t'embrasser. En attendant,
» ma chère Caroline, sois sûre que de
» tous les bijoux de la terre, le seul
» qui me soit précieux, le seul que je
» veuille garder, c'est ton cœur. Tu es
» trop bonne de vouloir faire mon por-
» trait; et je crois que tu n'aurois pas de
» peine à exercer tes trois crayons sur un
» sujet qui valût mieux que moi, mais
» tu ne pourrois pas les exercer sur une
» personne qui sentît mieux que moi le
» prix de ton amitié. Ne crois pas pour
» cela que je refuse; je suis trop heu-
» reuse que tu veuilles t'occuper de ton
» Inès. Maman t'envoie mille baisers; tu
» en prendras la meilleure part pour toi;
» et tu distribueras le reste à nos camara-

» des. Moi, je t'embrasse comme nous nous
» embrassons quand nous nous voyons.
» Adieu.

» Ta fidelle et tendre amie pour la
» vie. INÈS. »

« — Voilà qui est bien, ma fille, dit Isa-
» belle ; ta lettre est aimable, affectueuse ;
» c'est ainsi qu'il faut écrire ; il y a six
» mois que tu n'en aurois pas fait autant.
» Te souviens-tu de ton épître à Alfonse
» Langarez qu'il fallut que ton père cor-
» rigeât cinq cents fois ? — Une petite ob-
» servation, dit Fernand : moi, ma chère
» Inès, je trouve beaucoup trop de fa-
» miliarité dans cette réponse. Tu sais la
» différence que le rang met entre les
» personnes qui seroient même d'une
» égale naissance. Caroline est Infante ;
» tu ne l'es ni le seras jamais. Or, de bonne
» foi, convient-il qu'une petite fille comme
» toi tutoie une infante ? — Je sais bien
» la distance qu'il y a entre elle et moi ;
» mais, mon papa, je ne puis faire autre-

» ment ; elle se fâcheroit si je ne la tu-
» toyois pas, et je me distinguerois de
» mes camarades qui toutes la tutoient,
» parce qu'elle le veut. — A la bonne
» heure, dit Fernand ; je laisse cette
» affaire à ta prudence ; va porter ta
» réponse. »

Inès revenue auprès de sa mère, apprit d'elle que son père avoit rendu les bijoux. « Je laisse aussi à ta prudence, lui dit » Isabelle, la manière dont tu dois conter » cette affaire à ton amie quand tu la » verras. Je crois qu'il convient de dire » ingénument la chose comme elle s'est » passée. Tu n'as rien à te reprocher ; » ainsi tu n'as nulle raison de rien dissi- » muler. Et quand tu aurois des torts, » encore faudroit-il dire naïvement la vé- » rité. La franchise en toute circonstance » est une qualité non-seulement aimable, » mais même nécessaire dans le com- » merce de la vie, et sur-tout entre amis. » Les brouilleries ne viennent jamais que

» de mal-entendus, et il n'y a jamais de » mal-entendus quand on dit tout ce » qu'on a sur le cœur. »

Isabelle auroit désiré avoir des nouvelles de Langarez, avant qu'Inès retournât au couvent. Mais ni Langarez, ni Reganhac ne donnant signe de vie, Inès fut voir son amie, sans savoir ce qui s'étoit passé lors de la restitution des bijoux. Caroline ne manqua pas de les lui demander; et comme elle paroissoit surprise de ce qu'Inès ne les lui rapportoit pas, celle-ci lui dit naïvement comment les choses s'étoient passées, et tout ce qu'elle savoit. Cette confidence en amena naturellement une de son amie sur le caractère de son frère.

Inès raconta donc à son père et à sa mère lorsqu'elle fut revenue à la maison, que Caroline lui avoit dit que son frère Pédro, tout jeune qu'il étoit, se montroit très-ardent et très-tenace dans ce qu'il vouloit; que non-seulement il n'avoit nulle docilité

pour les avis qui contrarioient ses penchans, mais même qu'il sembloit prendre à tâche d'aller dans un sens contraire aux conseils qu'on lui donnoit. Il résulta encore du récit d'Inès, qu'il paroissoit que le petit Infant avoit pris pour elle un goût qu'il ne cherchoit pas à dissimuler, et que Caroline craignoit que ce goût ne fût déjà décidé. Celle-ci au reste n'avoit point vu son frère depuis cette aventure. L'aîné lui avoit écrit que Pédro ayant laissé ces bijoux au couvent, il la prioit de les lui renvoyer, ou de les garder jusqu'à leur première entrevue. Caroline n'avoit plus entendu parler de ses frères non plus que de la bonbonnière et de la bague; mais elle témoigna à Inès qu'elle souhaitoit de toute son ame que la connoissance qu'on auroit à la cour, de cette aventure, n'influât en rien sur la bonne opinion qu'on devoit y avoir et d'Inès et de sa mère.

Isabelle et Fernand demandèrent à Inès quel air avoit Caroline en manifestant ce

désir. Elle répondit qu'elle avoit été très-affectueuse comme à l'ordinaire, et constamment caressante ; qu'elle lui avoit dit seulement qu'elle n'aimoit pas les gens de cour, parce qu'ils étoient envieux, mystérieux, malins, et qu'elle regardoit comme un malheur pour elle d'être obligée par sa naissance de vivre parmi eux. Caroline avoit même ajouté, au rapport d'Inès : « Tiens, si tu voulois, nous nous ferions » toutes les deux religieuses dans un bon » couvent ; par ce moyen nous ne nous » séparerions point. — Et qu'as-tu ré- » pondu à cela ? lui demandèrent Isabelle » et Fernand. — Que je ne voulois point » me séparer de mes parens, mais que de » loin comme de près, je l'aimerois tou- » jours de tout mon cœur. — L'aimes-tu » bien en effet ? lui demanda Isabelle. — » De toute mon âme. Je voudrois seule- » ment qu'elle ne fût pas Infante, pour » qu'on ne crût pas dans le monde, que » c'est plus à son rang qu'à sa personne

» que je suis attachée. — Oh ! oh ! dit
» Fernand, te voilà déjà philosophe ; il
» ne faut pourtant pas croire que la diffé-
» rence des rangs établis dans la société
» soit une chose indifférente ; c'est un ordre
» établi par la Providence même, et qui
» importe aux besoins de tous ; et il est
» très-sage de ne point trop séparer la
» personne du rang ; ainsi dans ton ami-
» tié avec Caroline, tu dois considérer
» que cette amitié t'honore, et que tu
» dois plus à ton amie qu'elle ne te doit.
» — Ce que vous lui dites-là, s'écria
» Isabelle, est trop sérieux pour elle et
» pour moi aussi. Moi, quand j'aime,
» c'est avec abandon ; une fois que mon
» cœur s'est donné, l'esprit et la réflexion
» n'ont rien à faire ; je ne considère point
» si la personne que j'aime est mon égale,
» ou mon inférieure ou ma supérieure ;
» je l'aime et c'est tout ; ma philosophie
» ne va pas plus loin. Il n'y a qu'avec
» vous que je ne puis me défendre de

» joindre le respect au plus tendre atta-
» chement. Aussi vous n'êtes pas comme
» les autres hommes ; pas un défaut et
» mille qualités qui commandent la véné-
» ration. — Je ne m'enorgueillis point,
» lui dit Fernand en lui baisant la main,
» de ce que vous dites là, ma chère Isa-
» belle ; vous avez toujours eu pour moi
» une indulgence excessive ; et peut-être
» vous ne me loueriez pas tant, si vous
» considériez qu'en me louant, c'est votre
» propre ouvrage que vous louez, car
» vous pensez bien que l'intimité dans
» laquelle nous vivons, a dû naturelle-
» ment m'enrichir d'une bonne partie de
» vos excellentes qualités. »

Fernand alloit continuer sur ce ton, quand Isabelle éclatant de rire, s'étonna de la tournure sérieuse qu'avoit prise la conversation, et cela, dit-elle, à l'occasion d'un bambin. Elle s'égaya beaucoup de ce qu'elle appeloit l'amour du bambin pour Inès, et fit long-temps jaser celle-ci

sur l'état de maison qu'elle tiendroit quand elle seroit Infante, ainsi que sur le rang qu'elle donneroit à son père, à sa mère, à son grand-père et à ses oncles. Ensuite Isabelle en revint à l'ignorance absolue où l'on étoit de ce que faisoit Alfonse Langarez, et aussi de ce qu'étoit devenu ce chevalier de Reganhac qui malgré ses bouffonneries, avoit fini par se montrer sous un aspect assez avantageux, du moins en apparence. Elle déclara qu'elle vouloit absolument satisfaire sa curiosité, et cela sur-le-champ; elle s'habilla, prit le bras d'Andrès, et dit qu'elle alloit aux informations dans le quartier de ces deux personnages; qu'elle apporteroit bonne réponse. Mais à peine fut-elle un peu avancée dans la rue, que frappée de l'éclat des marchandises qu'elle vit dans une boutique, elle s'arrêta à les considérer, et oublia entièrement le sujet qui l'avoit attirée hors du logis. Elle entra dans la boutique pour mieux examiner les objets qui

qui l'avoient frappée. — « Et les infor-
» mations, senora ? lui dit Andrès. —
» Va les faire toi-même, répondit Isa-
» belle ; quand j'aurai fini ici, j'en ferai
» de mon côté ; deux perquisitions valent
» mieux qu'une. Mais abstiens-toi d'en-
» trer ni chez Reganhac ni chez Lan-
» garez ; il ne faut pas avoir l'air de
» chercher les gens qui ne nous cherchent
» pas. »

Andrès parti, Isabelle qui se trouvoit dans une boutique de marchande de modes, toucha tous les bonnets, toutes les plumes, toutes les coiffes, toutes les collerettes, tous les chiffons, en dit son mot, les marchanda, n'en fut pas contente, en voulut voir d'autres. On la fit entrer dans l'arrière-boutique qui étoit fort obscure ; elle entendit tirer mille petits tiroirs. « Mais par S. Jacques ! s'écria-
» t-elle, vous ouvririez tous les tiroirs de la
» terre que je n'y verrois pas plus clair. »
On lui répondit qu'on alloit allumer une

bougie ; comme en effet la femme qui lui avoit fait cette réponse, étoit sortie de la boutique après en avoir refermé la porte, pour aller chercher de la lumière ; un équipage s'arrêta dans la rue. Isabelle qui à cause de l'obscurité dont elle étoit environnée, pouvoit tout voir sans être vue, vit descendre du carrosse cette même femme noire qui apprenoit à sa fille à broder ; elle étoit suivie d'un cavalier qu'elle reconnut à l'instant être le seigneur Isidro Langarez. La femme noire lui montra parmi les ouvrières, une jeune fille fort jolie de quinze à seize ans. Langarez lui sourit, lui donna un petit soufflet sur la joue, et l'invita à le suivre ; la femme noire prit la jeune fille par la main ; tous les trois montèrent dans la voiture, et le carrosse disparut.

Au même moment on ouvrit l'arrière-boutique pour porter de la lumière ; mais Isabelle avoit reçu dans toute son ame, une telle commotion de ce qui venoit de se

passer, que laissant tomber un bonnet qu'elle tenoit à la main, elle sortit précipitamment de cette maison qu'elle regardoit comme l'antre du crime, sans tourner les yeux ni à droite, ni à gauche, sans parler à personne. Elle ne se crut en sûreté; elle ne revint un peu à elle-même que quand elle eut fait vingt pas dans la rue. « Juste ciel! s'écria-t-elle alors en elle-» même, où étois-je? Qu'ai-je vu? O! » mon Inès, ma chère Inès, fuyons; tu » es ici parmi des loups dévorans; ton » innocence n'y est pas en sûreté. » En avançant vers son hôtel, elle se calma un peu; mais extrêmement confuse de la rencontre qu'elle avoit faite, et en concevant une idée très-injurieuse à Isidro Langarez et à la femme noire, elle prit la détermination de n'en point parler à Fernand dans la crainte de le trop affliger. Elle composa son extérieur du mieux qu'elle put, et en rentrant chez elle, il ne lui resta de la violente impression qu'elle avoit

reçue, qu'une rougeur qui l'embellit aux yeux de Fernand, et lui fit croire qu'elle avoit recueilli quelque bonne nouvelle. Elle le détrompa, et lui dit qu'Andrès s'étoit chargé d'aller lui seul aux informations.

Comme on étoit au milieu du dîner, Andrès entra, et dit qu'il étoit porteur d'une étrange nouvelle qu'il tenoit de bonne part. Il ajouta que ces messieurs étoient allés se battre derrière le couvent des Hiéronymites, et qu'on assuroit que l'un des deux avoit été tué, et que l'autre étoit grièvement blessé. « Et quand, » demanda Isabelle, ont-ils été se battre ? » — A l'instant, il n'y a pas une heure. » — Le monstre! s'écria Isabelle; au » moment où son frère étoit en dan- » ger de perdre la vie! Ah! l'évêque » de Léon a élevé là un joli sujet! » Fernand demanda à Isabelle ce que signifioit cette exclamation. « Il sera toujours trop » tôt, lui répondit-elle, de vous l'ap- » prendre. »

Le lendemain matin Isabelle reçut le billet suivant :

« Voulez-vous bien, senora, me don-
» ner à dîner aujourd'hui, et me per-
» mettre de vous mener, au lieu de mon
» épouse, un ami qui mérite votre estime ?
» Mille tendres complimens à votre
» chère Inès qui remplit toujours l'esprit
» et le cœur de qui vous savez.
» *Signé* ALFONSE LANGAREZ. »

Vers l'heure du dîner, on vit arriver Langarez accompagné du chevalier de Reganhac. Langarez avoit le bras droit en écharpe, et Reganhac étoit radieux.

« Andrès, leur dit Isabelle, avoit tué
» l'un de vous deux; mais je vois que les
» gens qu'il tue se portent à merveille;
» je m'en réjouis. — Nous conterons tout
» cela après dîner, dit Langarez; mais il
» conviendra d'écarter votre Inès. — C'est
» aujourd'hui jeudi, dit Isabelle; elle est
» au couvent. »

Après le dîner, Langarez dit à Fernand

et à Isabelle : « Voici le seigneur Reganhac à qui je veux laisser la gloire de » vous raconter toute l'affaire. » Reganhac prit la parole et fit le récit suivant :

« Sorti de chez vous, senora, je brûlois de reconquérir votre estime ; l'honneur me conduisit chez le seigneur » Langarez qui me dit qu'il ne pouvoit » pas accepter le combat pour le lendemain. Le lendemain au soir, je retournai chez lui, il me dit encore qu'il » ne pouvoit pas pour le lendemain. » Enfin de jour en jour, il m'a remis » jusqu'à aujourd'hui. A midi nous nous » sommes transportés sur le champ de » bataille. Habit bas, m'a crié le seigneur » Langarez. Dépouillés de nos habits, » nous avons mis l'épée à la main, de » fort bonne grace l'un et l'autre. Comme » nous étions en garde : Un moment, m'a » dit encore le seigneur Alfonse ; en toute » affaire, seigneur chevalier, il faut du » flegme. On vous avoit desservi dans

» mon esprit ; ce n'est pas ma faute. On
» m'avoit chargé contre vous, d'un ordre
» injurieux ; ce n'est point encore ma
» faute ; je devois l'exécuter ; et aujour-
» d'hui même vous ne pourriez exiger
» que je vous rendisse compte de ma
» conduite envers vous. Mais le jour
» même où vous êtes venu chez moi ;
» j'avois appris qu'il étoit venu de France
» chez le ministre des affaires étrangères,
» des renseignemens qui vous concer-
» noient. Je voulois les avoir avant d'ac-
» cepter vôtre défi. Si vous eussiez été
» un lâche ravisseur, je ne vous aurois
» pas fait l'honneur de me mesurer avec
» vous. Or je ne les ai eus que hier au
» soir ; ils vous sont honorables ; je vous
» les apporte et avec eux un passeport et
» une lettre ostensible de notre ministre ;
» par laquelle il vous témoigne ses regrets
» de ce qui s'est passé à votre égard, et
» vous prie d'accepter les secours dont
» vous pourrez avoir besoin pour votre re-

» tour en France. Voilà comment on se
» comporte en Espagne. Vous concevez
» d'après cela, que les bruits qui ont
» couru sur votre compte, ne peuvent plus
» être que faux et calomnieux. Je le re-
» connoîtrai moi-même; je signerai de
» grand cœur que vous êtes bon et loyal
» hidalgo. La réparation, seigneur che-
» valier, vous paroît-elle suffisante ? Oui;
» certes, ai-je répondu, et dans ce cas-là
» nous n'avons qu'à remettre nos épées
» dans le fourreau. Non, non, a répliqué
» le seigneur Langarez; les choses ne se
» passent pas ainsi entre gens d'honneur.
» Vous m'avez fait venir sur le pré; il ne
» faut pas que ce soit inutilement. En
» garde, s'il vous plaît. Je me poste donc;
» il se poste : je me mets en garde; il se
» met en garde, et me porte une botte
» qui, je ne sais comment, fait sauter
» mon épée en l'air; il me permet géné-
» reusement de la ramasser, et cette fois,
» c'est moi qui lui porte une botte qui,

» je ne sais comment encore, lui fait une
» légère blessure au bras droit. Je brise
» mon épée ; je lui saute au col, je l'em-
» brasse, et nous voilà bons amis. Je n'ai
» plus rien à vous apprendre, et je prends
» congé de vous. Je pars demain matin,
» et je suis surchargé d'affaires. Je verrai,
» senora, votre cher frère à Léon ; je
» veux examiner sa manufacture pour en
» établir une semblable à Cahors. Sou-
» venez-vous quelquefois du chevalier de
» Reganhac qui fut malheureux, mais
» toujours digne de votre estime. Si vous
» venez jamais en France, je vous le ré-
» pète, ne dédaignez pas de visiter Cahors,
» et de venir recevoir chez moi quelques
» foibles témoignages de ma reconnois-
» sance. »

Reganhac ayant fini son récit, prit son chapeau, et disparut comme un éclair, sautant les marches de l'escalier, quatre à quatre, et criant : « Point d'adieux, point » d'adieux ; ils m'attendriroient trop. »

Langarez resté seul avec Isabelle et Fernand, leur confirma la vérité de tout ce qu'avoit dit Reganhac, et mit la conversation sur Inès. Il protesta que la chose devenoit très-sérieuse; qu'Isidro étoit tout entier à son projet, et qu'il ne vouloit point entendre parler d'autre mariage; qu'ainsi il falloit se décider au plustôt à accepter ou à refuser les fiançailles. Isabelle rit d'abord beaucoup de ce qu'elle appela la folie d'Isidro. « Point du tout, » répondit Alfonse; ce n'est point une » folie, c'est un projet mûrement conçu, » qui a l'approbation du duc d'Almeyra, » et il faut absolument, vous dis-je, une » solution à cette affaire. »

Isabelle se rappelant alors ce qu'elle avoit vu dans la matinée, perdit un peu de sa bonne humeur, et dit assez sèchement à Alfonse que son frère fût-il lui-même duc, grand d'Espagne de la première classe, n'entreroit jamais dans une famille où l'on chérissoit par-dessus tout

l'innocence des mœurs. « Si vous saviez, » ajouta-t-elle, ce qu'il faisoit pendant » que vous vous battiez. — Je ne veux » rien savoir, dit Alfonse, et vous-même, » senora, ferez très-sagement de ne point » prêter l'oreille à la calomnie. Mon frère » est dans une place et une situation qui » lui donnent nécessairement beaucoup » d'ennemis; vous auriez tort de les écou- » ter; rapportez-vous-en plutôt à moi. »

Isabelle revenant à sa gaieté, lui représenta qu'on pouvoit d'autant moins songer à ces fiançailles, qu'Isidro avoit un rival qui certes valoit bien qu'on ne le dédaignât pas. « Quel rival? demanda Al- » fonse. — Vous le savez bien, répondit » Isabelle, un rival du sang royal. — » Vous voulez parler, dit Alfonse, du » petit don Pedro, et vous voulez rire. » Le lendemain du jour où don Fernand » m'honora de sa visite, j'allai trouver » le gouverneur des Infans; je lui contai » tout; et on a mis mon étourdi aux

» arrêts pour trois jours. Si cette correc-
» tion ne suffit pas, il en aura une plus
» sévère. — Avec quelle légéreté vous
» parlez des dieux! Eh bien! moi je vous
» dis que j'aime mieux pour gendre un
» Infant qu'un premier commis. Il seroit
» bien singulier que sur cela, vous me
» voulussiez d'un autre goût que celui
» que je vous manifeste. Oui, oui, sei-
» gneur Alfonse, si l'Infant don Pedro
» plaît à ma fille, ma fille l'épousera, et
» quand nous serons à la cour, nous
» bouleverserons tout; nous nommerons
» d'autres ministres, d'autres commis, et
» alors je ferai épouser à votre frère une
» jolie fille de quinze à seize ans que j'ai
» eu l'occasion de voir, et qui ne lui est
» pas indifférente. — Si vous raillez tou-
» jours, senora, il est inutile que je con-
» tinue cette conversation. — Mais vous
» êtes aujourd'hui d'une humeur étrange.
» Moi j'aime mieux rire de ces folies,
» que de les prendre au sérieux. — Enfin,

» dit Fernand qui n'avoit point encore
» parlé, où en voulez-vous venir, sei-
» gneur Alfonse ? Quelles sont vos vues ?
» — Je n'en ai point d'autre que de vous
» convaincre que si vous ne vous prêtez
» pas à celles de mon frère, vous ne sau-
» riez être long-temps heureux. — Oh !
» oh ! dit Fernand, la chose est bizarre
» et sent la menace. En deux mots, que
» veut de moi le seigneur votre frère ? —
» Que vous disiez sur-le-champ si vous
» voulez le fiancer à votre fille. — Je dis
» sur-le-champ non ; je dis sur-le-champ
» que je ne le voudrai jamais. Il ne sera
» question de fiancer ma fille, que quand
» il sera question de la marier, et elle
» n'épousera que le cavalier qu'elle nous
» désignera elle-même. — Pourquoi vous
» fâcher, don Fernand ? dit Isabelle :
» tout ceci ne peut jamais devenir bien
» sérieux, et le seigneur Alfonse n'aime
» pas tellement son frère qu'il ne nous
» aime un peu aussi. Un jour il rira lui-

» même des propositions qu'il nous fait
» aujourd'hui. — Jamais, senora, et voici
» la dernière fois que je vous entre-
» tiendrai de cette affaire; elle va devenir
» la vôtre exclusivement; elle ne me re-
» garde plus. »

Alfonse se leva en même temps avec une contenance qui témoignoit qu'il avoit du mécontentement. Comme il se retiroit, Isabelle lui demanda quand donc il ameneroit sa femme. Il se montra sensible à cette civilité, et dit qu'au premier jour il auroit l'honneur de lui présenter la senora Langarez.

« Voilà d'étranges gens, dit Fernand
» à Isabelle, lorsqu'Alfonse se fut retiré.
» Par S. Jacques! ils finiront par me
» fâcher; et s'ils me fâchent, ces petits mes-
» sieurs pourroient y perdre les oreilles.
» — Vous faites là comme mon frère,
» dit Isabelle en riant, vous vous mettez
» en colère tout de bon, et cela pour
» rien. — Il est inconcevable, continua

» Fernand, qu'on veuille malgré vous et
» moi s'assurer la possession d'un enfant,
» et qu'on vienne me parler sur ce ton à
» moi qui suis à une si grande distance de
» ces mirmidons. Fiancer ma fille à un
» homme de néant, qui seroit son père,
» laid comme Esope, et que je soup-
» çonne avec tout son patelinage être un
» méchant garnement. Oh la belle affaire
» qu'on me propose là ! Et que me fait
» à moi que le ministre veuille faire entrer
» son commis dans ma famille ? Qu'y a-
» t-il de commun entre le duc d'Almeyra
» et moi ? Qu'il n'aille pas plus loin, si-
» non je lui ferai voir qu'il m'offense, et
» que je sais repousser un affront. Ces
» deux Langarez sont des vauriens; en
» voilà un qui pour de l'argent, vient
» d'épouser une française qu'on a arrachée
» du couvent, qui du couvent va de ville
» en ville, et qui des bras de son ravisseur,
» a passé dans ceux de ce Reganhac qu'on
» arrête comme un malfaiteur, et qu'on

» déclare ensuite homme de bien. Tout
» cela doit nous déterminer à rompre
» absolument avec de pareilles espèces,
» et vous avez été trop bonne, Isabelle,
» de permettre qu'Alfonse vous amenât sa
» femme ; il faut éloigner de nous et d'Inès,
» tous ces gens-là, et les consigner à notre
» porte. »

Fernand étoit réellement courroucé, et se laissoit déjà aller aux imprécations, lorsqu'Isabelle qui se trouvoit dans une disposition d'esprit à rire même de ce qui auroit été alarmant, lui dit : « Ne
» craignez rien, seigneur Fernand ; nous
» ne ferons jamais que ce que nous vou-
» drons faire, le sang des rois de Léon
» ne se mêlera jamais à un sang vil. L'In-
» fant l'emportera ; il épousera Inès ;
» avouez que c'est un joli marmot. —
» C'est un marmot fort mal élevé, et qui
» me donne aussi beaucoup d'humeur. —
» Eh bien! Fernand, reprit Isabelle,
» voulez-vous que je vous dise ce qui en

» sera de tout ceci ? Inès n'épousera ni
» Langarez ni l'Infant. Elle épousera mon
» jeune écolier du collége des Jésuites ;
» j'ai cela dans le cœur et dans la tête. Il
» n'y a pas de jour que je ne pense à lui ,
» et vous ne pouvez pas vous figurer à
» quel point il est beau garçon. — Vous
» vous amusez , Isabelle ; il me paroît
» pourtant que nous sommes dans une
» position assez sérieuse. Mon avis seroit
» aussi que nous fissions une réforme
» parmi les maîtres d'Inès, et que nous
» la commençassions par la femme noire.
» — Tenez, Fernand , je ne trouve rien
» de sérieux ; c'est mon caractère ; je ne
» sais point m'alarmer, et au nom de
» Dieu , puisque jusqu'à présent vous
» n'avez pas eu un seul ennemi , main-
» tenez-vous dans cette heureuse situa-
» tion. Si nous renvoyons tous ces maîtres,
» ils deviendront nos ennemis ; ils nous
» desserviront dans les maisons où ils sont
» reçus. Qui sait ce qu'ils diront d'Inès ?

» Voilà qu'elle commence à avoir plus » besoin que jamais que nous ne nous » départions pas des mesures qui peuvent » conserver sa réputation. Pour la femme » noire, il nous importe peut-être de la » ménager plus que les autres. Quand » elle ne recevra de nous que de bons » procédés, quand elle verra que nous » sommes constamment les meilleures gens » du monde, que pourra-t-elle dire et » faire ? »

Isabelle avoit raison, lorsqu'elle disoit qu'elle ne savoit point s'alarmer. Le présent l'affectoit vivement, mais sa pensée ne s'élançoit jamais dans l'avenir. Elle avoit en conséquence pour la destinée future de son Inès, une sécurité parfaite que Fernand étoit loin de partager.

A quelques jours de là Isabelle reçut le billet suivant :

« Je ne perds point, senora, le sou- » venir de vos bontés. Est-il possible de » vous oublier un seul instant, quand on

» a le bonheur de vous connoître ? Vous » me devez une tasse de chocolat. J'irai » vous la demander demain matin, et » vous entretiendrai d'une affaire dans » laquelle je n'apporterai que le désir de » contribuer à votre bonheur et à celui » de tout ce qui vous est cher.

» Je supplie le seigneur don Fernand » de me continuer ses bonnes grâces, et » je baise respectueusement les mains à » votre chère et aimable Inès.

» *Signé* ISIDRO LANGAREZ. »

Le mot respectueusement fit beaucoup rire Isabelle ; elle répondit à Isidro, qu'on le recevroit volontiers. Il ne manqua pas en effet de venir, et en arrivant il renvoya sa voiture, ce qui fit croire que l'entretien seroit long. Isabelle, Fernand et Inès l'attendoient dans le salon. Il trouva Andrès dans l'antichambre, et lui dit fort poliment : « Seriez-vous, seigneur, assez » bon pour m'annoncer ? Je me nomme » Isidro. » Andrès flatté de la courtoisie

du cavalier, se hâta de l'annoncer, n'attendit pas la réponse, ouvrit les deux battans, et courut pourvoir à un supplément au déjeûner, de manière à en faire un excellent repas.

Une odeur délicieuse se répandit dans le salon, lorsque Langarez y entra. Ses mains, son linge, ses vêtemens, tout étoit parfumé. Il tenoit à la main un gros bouquet qu'il présenta galamment à Isabelle. Il fit à Fernand un salut qui avoit plus l'air d'une prosternation que d'une révérence. S'approchant ensuite d'Inès, il lui prit la main pour la lui baiser, mais Inès avec toute l'innocence de son âge, rougit, retira sa main, et présenta ses deux joues. Sa candeur et sa modestie parurent faire une forte impression sur Langarez, et charmèrent ses parens. Après quelques minutes de silence, on prit des siéges, et Isidro tout en affectant de ne vouloir d'autre rang que celui qu'on lui accorderoit, prit place entre Isabelle et Inès.

On parla de choses indifférentes, des plaisirs de Madrid, de la beauté de la saison, de la cour qui devoit rester encore quelque temps dans la capitale, d'une pièce nouvelle jouée sur le grand théâtre, qui avoit attiré un concours prodigieux, parce que l'auteur se disoit fastueusement descendant du Cid et de Chimène. La pièce n'en avoit pas moins échoué au bruit des sifflets, et ce bruit, par une bizarrerie jusqu'alors inouie, s'étoit répété jusques dans les quartiers les plus éloignés du théâtre. L'auteur cependant digne descendant d'un héros, pour se venger de cet affront, avoit défié au combat, les bacheliers, les étudians, les écoliers de toutes les universités, de tous les colléges, et s'étoit bravement loué à outrance dans quelques gazettes.

Langarez mit tant d'esprit et de grâce dans ce petit conte, qu'Isabelle lui en fit son compliment, et oublia presque que le conteur étoit un des hommes les

plus laids qu'on eût vus en Espagne. Elle alloit poursuivre ses félicitations ; mais tout-à-coup, la femme noire, la petite fille, la boutique, se retracèrent à sa mémoire. Cette pénible image lui donna une contenance sérieuse qui ne finit que lorsque Blanca et Vicente servirent le déjeûner. Andrès étoit resté dans l'office pour enjoliver tous les plats, et ajouter aux mets déjà commandés, des mets plus recherchés. Grâces donc à la pénétration et au zèle d'Andrès, le déjeûner fut tel que jamais dans aucune maison de Madrid, ni même à la cour, il n'en avoit été servi un semblable. Langarez ne manqua pas d'en faire l'observation ; mais il se garda de la manifester, et se borna à croire que c'étoit pour lui faire honneur qu'on avoit eu recours à cette recherche. Il en augura bien pour le succès de la proposition qu'il vouloit hasarder lui-même ; et toujours attentif à plaire à tout le monde, il loua Vicente sur la décence et la propreté de

sa tenue, et Blanca sur sa figure ainsi que sur la grâce avec laquelle elle servoit.

« Ce sont deux amans, dit Isabelle. — » Deux amans ! s'écria Langarez. Il faut » les unir, ils sont en âge. — Il y a cinq » ans, dit Vicente, que la senora nous » le promet. — Ils ne sont pas encore » assez riches. — Ils le seront assez, dit » Langarez, si ce que j'ai en vue réussit. » Je prends ici l'engagement de leur faire » un sort heureux et indépendant. — » Votre politesse, seigneur, dit alors Fernand, vous emporte trop loin. Comme » il n'appartient pas à mon beau-frère » Lorenzo de payer vos gens, il vous » convient aussi de laisser les miens entièrement à ma charge. — Nous les marierons, dit Isabelle, quand Inès se » mariera. Ce seront deux mariages dans » le même jour, et l'union entre les deux » couples en sera plus étroite. »

Fernand qui s'aperçut que la conversation s'engageoit, et qu'on n'avoit plus

besoin de la présence des domestiques, leur fit signe de se retirer. « Grâces au » ciel, dit Isabelle, nous voilà libres; » jasons maintenant, et jasons tant, que » nous épuisions la matière. — Quand il » s'agira, répondit Isidro, de jaser sur » vous, sur don Fernand, sur votre belle » Inès; quand il s'agira de faire l'énumé- » ration de toutes les qualités qui assurent » à la plus vertueuse comme à la plus » aimable famille que je connoisse, » l'amour de tous ceux qui ont le bon- » heur de la connoître, croyez, senora, » que la matière ne peut jamais être épui- » sée. — Voilà comme vous êtes, lui dit » Isabelle, toujours d'une politesse ex- » cessive; vous avez loué jusqu'à ma » Blanca; elle en est toute fière; vous lui » tourneriez la tête si vous veniez souvent » ici, et lui donneriez une vanité qui » nous désespéreroit, Fernand et moi, » parce qu'elle feroit son malheur. Nous » aimons beaucoup cette fille, et après

» notre

» notre Inès, il n'en est pas à qui nous
» désirions plus de bonheur. — Il ne
» seroit pas juste, dit Fernand, de se
» plaindre de l'extrême politesse du sei-
» gneur Langarez; c'est une qualité très-
» estimable qui lui a été donnée par la
» fréquentation d'un monde choisi, et
» qui prouve tout le cas qu'il fait de la
» considération d'autrui. On reproche
» bien, il est vrai, aux courtisans, que
» cette politesse n'est chez eux qu'un vernis
» qui plâtre des défauts, des vices même
» que le rustre sans éducation laisse voir
» à découvert. Nulle raison ne nous porte
» à croire que le seigneur Isidro fasse
» partie de ce vil troupeau, et j'aime à
» penser qu'il réunit à une urbanité ex-
» quise, un religieux respect pour la vé-
» rité. Ainsi s'il avoit à traiter avec nous
» qui prisons par-dessus tout la franchise,
» quelque matière qu'il sauroit intéresser
» notre repos et notre félicité, je suis per-
» suadé qu'il n'auroit point recours au

» manège de ces courtisans, qui tour-
» mentés de la crainte d'être trompés, se
» font trompeurs. — Allons, nous y voilà,
» s'écria Langarez; toujours ces pauvres
» courtisans; on leur fait une réputation
» de fourberie qu'ils ne méritent cepen-
» dant pas tous; et quand tous la méri-
» teroient, devrois-je en avoir ma part,
» moi ? Suis-je donc dans la classe des
» courtisans? Né de pauvres parens, élevé
» par l'amitié de l'évêque de Léon, placé
» dans un poste qui ne me laisse d'autre
» rôle à jouer que la soumission, l'obéis-
» sance aux volontés d'autrui, n'appro-
» chant jamais du maître, de bonne foi
» dois-je être assimilé à ces grands qui
» se dévouent à le flatter, et qui prennent
» de ce dévouement une habitude de
» complaisance et de fausseté? Voyez s'il
» ne seroit pas souverainement injuste
» que la réputation qu'on fait aux cour-
» tisans, influât sur les relations que je
» désire voir établies entre nous? — Eh

» bien, seigneur Langarez, s'écria à son
» tour Fernand et d'un ton animé, donnez
» votre parole d'honneur que dans tout
» ce que vous allez nous dire, vous ne
» déguiserez en aucune manière votre
» véritable pensée. — De grand cœur, je
» la donne; recevez-la avec une confiance
» égale à la sincérité qui va dicter toutes
» mes paroles. — Vous y voilà pris, dit
» Isabelle en éclatant de rire; vous voilà
» enferré; je gage vous faire trébucher
» dès le premier mot. Mais, ajouta-t-elle
» en s'adressant à Inès, voilà, ma fille,
» une conversation bien sérieuse pour toi;
» il est temps d'ailleurs d'aller travailler;
» laisse-nous. »

Inès se leva, et fit une profonde révérence à Isidro, qui se levant aussi la lui rendit, et sembloit attendre qu'on lui permît d'ajouter à son salut la caresse qui lui avoit été accordée lorsqu'il étoit arrivé. Mais Inès, comme si elle eût deviné son

intention, sourit un peu malignement, et se hâta de sortir du salon.

Isabelle alors reprenant son discours, adressa à Langarez cette question : « Dites-
» moi d'abord, seigneur, s'il y a beau-
» coup de sincérité dans les douceurs
» que vous adressez à toutes les femmes ?
» — A toutes les femmes ! — Oui, vous
» êtes le chevalier des jeunes, des vieilles,
» des belles, des laides ; vous êtes amou-
» reux des mille et une vierges. Oh ! j'en
» sais sur votre compte. — Quelle imputa-
» tion ! vous ne pouvez pas la faire sans
» rire. — Sans rire, vous avez pour dul-
» cinée jusqu'à la femme noire qui ap-
» prend la broderie à ma fille. — Je ne
» vous entends pas. — Une veuve affligée
» qui a eu deux maris, et qui en atten-
» dant le troisième, se console avec vous.
» — Vous êtes méchante ; mais, sur mon
» honneur, je ne vous entends pas. On
» vous a débité quelque fable. Je prie le

» seigneur Fernand de n'être pas ici
» d'une foi aveugle. — On ne m'a rien
» débité ; j'ai vu. — Vu ? — De mes pro-
» pres yeux. — De vos propres yeux ? Eh
» bien, voilà une énigme que je ne dé-
» chiffrerai jamais. — Si vous avez perdu
» le souvenir de la femme noire, vous
» n'avez pas oublié du moins en quelques
» jours, une boutique de marchande de
» modes qui a pour enseigne *La Corbeille*
» *de fleurs*, rue..... — J'y suis ; je la
» connois pour y avoir été une fois. —
» Une fois ? — Une seule fois en ma vie.
» — Une seule fois, soit, et tout juste
» au moment où votre frère se battoit. —
» Mon frère est un étourdi de s'être battu ;
» il n'en fait pas d'autres. Je l'avois mis à
» portée de donner généreusement toute
» satisfaction à un Français qui l'avoit dé-
» fié. Qui pouvoit imaginer qu'Alfonse
» seroit assez fou pour vouloir couper la
» gorge à un homme à qui on ne devoit
» que des excuses ? — Mais enfin, cette

» boutique, cette jeune et jolie fille à » qui vous donnez un petit soufflet, cette » femme noire qui est en tiers avec vous, » ce carrosse qui vous emmène tous les » trois, tout cela s'est-il effacé de votre » mémoire? — Vous ne m'aviez point » parlé de cela, dit Fernand. — C'est » que le moment de vous l'apprendre, » répondit Isabelle, n'étoit pas venu. »

Langarez sourioit et ne répondoit pas, mais ne paroissoit nullement déconcerté. « Vous riez, seigneur, lui dit Isabelle, » mais rire n'est pas répondre. Il est vrai » que vous autres gens de cour vous vous » faites un passe-temps de ces sortes d'af- » faires; ce sont des bagatelles qui vous » délassent de vos importans travaux. Vous » ne connoissez point les scrupules. Une » séduction de plus ou de moins ne » vous ôte rien ni de votre tranquillité ni » de la considération de vos pareils. Pour » nous, bonnes gens de province, nous » sommes sur cet article d'une austérité

» effarouchante ; c'est au point que notre
» Inès, par exemple, n'épousera que le
» cavalier qui sera aussi pur qu'elle. Je
» vous embarrasse, seigneur Langarez ;
» vous voilà tout interdit. — Moi interdit !,
» répondit-il ; point du tout. J'admire
» au contraire avec quelle sagesse une
» femme à qui on a fait la réputation
» d'être légère, inconséquente, insou-
» ciante, sait prêcher la morale. D'hon-
» neur, votre sermon m'enchante ; je
» voudrois qu'il fût plus long. — Mais
» enfin, dit Fernand, vous conviendrez
» qu'un fait de cette nature.... — Pardon,
» répondit Langarez, si je vous inter-
» romps ; je crois devoir le faire pour
» vous éviter le désagrément d'émettre
» une réflexion qui me seroit par trop
» injurieuse ; je vois à merveille que la
» senora votre épouse a donné à mon ac-
» tion une interprétation très-criminelle
» que je ne dois qu'à ses préventions
» contre les gens de cour, car d'ailleurs

» avec ce penchant heureux à bien juger
» d'autrui, et ce respect religieux pour
» la modestie, comment la senora m'au-
» roit-elle confondu avec ces misérables
» qui s'enfoncent sans honte dans une in-
» fame débauche? Comment auroit-elle
» métamorphosé en un crime abomi-
» nable la plus belle action de ma vie?
» — La plus belle action de votre vie!
» s'écria Isabelle avec un sourire de
» mépris. Quelle est donc cette jeune per-
» sonne...? — Je ne saurois vous dire qui
» elle est, sans entrer dans des détails dont
» la révélation ne m'est pas permise. —
» C'est-à-dire que suivant le style de nos-
» seigneurs les gens composant les bu-
» reaux, vous allez me dire que c'est un
» secret d'état. — A peu près, senora;
» figurez-vous que sans la plus scrupu-
» leuse discrétion de la part de ceux qui
» sont initiés dans ce mystère, cette jeune
» personne seroit infailliblement con-
» damnée au malheur et à l'opprobre. —

» Cela est fort. — Et de toute vérité. Et
» prenez garde qu'elle ne seroit pas la
» seule victime. Il y a d'autres personnes
» fortement intéressées à ce que le secret
» soit gardé. Tenez, par exemple, et
» j'irai jusqu'à vous confier ceci : je veille
» sur un jeune homme de la plus belle
» espérance, qui réunit au plus haut
» degré à la physionomie la plus inté-
» ressante toutes les qualités du cœur et
» de l'esprit. Comment voulez-vous que
» je me hasarde à faire tomber ce jeune
» homme dans le déshonneur et la pau-
» vreté ? Me le conseilleriez-vous ? C'est
» pour le coup que je serois un monstre.
» Eh bien je le perds, si je parle, si je
» dis la moindre circonstance sur la jeune
» personne avec laquelle vous m'avez vu.
» Tout cela se tient. — Et où est-il, ce
» bel Adonis ? demanda Isabelle. —
» Adonis, tant qu'il vous plaira ; vous en
» porteriez le même jugement que moi,
» si vous le connoissiez. — Encore, où

» est-il? Est-ce aussi un mystère? — Non.
» — Où est-il donc ? — Pas loin : ici au
» collége des Jésuites où il fait ses études
» avec un succès qui tient du prodige. —
» Eh ! c'est lui-même, s'écria Isabelle
» avec une joie immodérée; c'est mon
» écolier. »

Langarez parut interdit et même consterné de l'exclamation d'Isabelle. Il la pria fort poliment de lui apprendre sur quelle base elle fondoit une pareille conjecture. Elle raconta alors naïvement la rencontre qu'elle avoit faite un soir en revenant du couvent de las Salésas. « Je
» gagerois, ajouta-t-elle, que mon éco-
» lier est votre Adonis. — Cela se peut,
» répondit Langarez, et me paroît même
» vraisemblable ; mais soyez convaincue
» qu'il ne m'est pas permis d'en dire da-
» vantage sur cet article. — Mais enfin,
» demanda Isabelle, qu'avez-vous fait de
» cette jeune demoiselle de la Corbeille
» de fleurs? — Je puis encore vous con-

» fier ceci : je l'ai envoyée à mon protec-
» teur, à l'évêque de Léon. — Quel
» homme, s'écria Isabelle, que cet évêque
» de Léon ! femmes et filles, il accapare
» tout ; il engloutit tout dans son couvent.
» Vous connoissez sans doute la Portu-
» gaise qu'il y retient ? — Senora, la Por-
» tugaise, la jeune demoiselle, l'écolier,
» sont des êtres sur lesquels je dois garder
» un silence que rien au monde ne me
» fera rompre. — Vous nous obligeriez,
» dit alors Fernand, de nous apprendre
» au moins qui est cette femme noire.
» Nous avons intérêt à le savoir, parce
» qu'il se trouve qu'elle donne des leçons
» de broderie à notre Inès, et vous pen-
» sez bien que si nous avions à soup-
» çonner sa délicatesse sur certains articles,
» nous lui ôterions à l'instant notre con-
» fiance. — Je vous entends, seigneur,
» répondit Langarez. La femme que vous
» appellez la femme noire, ne m'est pas
» absolument bien connue. On me l'a in-

» diquée comme sachant assez bien ce
» qui se passe dans les maisons de Madrid ;
» c'est un des commis de mes bureaux
» qui m'a conseillé de m'aider de ses lu-
» mières dans la circonstance dont nous
» venons de parler ; c'est la seule occa-
» sion où j'aie eu besoin de son savoir-
» faire ; elle m'a fort bien servi ; elle en
» sera récompensée ; elle est au reste sans
» danger pour vous ; vous ne la verrez
» plus ; elle a accompagné à Léon la jeune
» personne de la Corbeille de fleurs. Le
» prélat décidera de son sort. »

Langarez fatigué d'être ainsi poussé de questions, témoigna qu'on lui feroit plaisir de lui permettre d'aborder enfin le sujet qui l'avoit amené. « Abordons,
» seigneur, lui dit Fernand, abordons
» puisque vous le voulez, et uniquement
» parce que vous le voulez ; car comment
» voulez-vous qu'Isabelle et moi pensions
» que ce soit bien sérieusement qu'un
» enfant qui ne se connoît pas encore elle-

» même, occupe toute votre pensée? —
» Oh! très-sérieusement, répondit Lan-
» garez avec beaucoup de flegme. » Isa-
belle qui lui trouva, lorsqu'il faisoit cette
réponse, un air singulier et qui ne res-
sembloit nullement à celui qu'il avoit eu
jusqu'à ce moment, ne put s'empêcher
de rire aux éclats. « Et de quoi riez-
» vous donc? lui demanda Langarez. —
» De votre flegme. Si parmi les cavaliers
» qui m'ont fait leur cour avant que je
» me mariasse, il s'en fût trouvé un aussi
» flegmatique que vous, il m'auroit tran-
» sie au point que Fernand en m'épousant
» m'auroit trouvée sans chaleur. Avouez
» que la passion que vous ressentez, vous
» laisse bien raisonnable, et n'a nulle res-
» semblance avec cet amour dont les feux
» sont si brûlans, que les glaces même du
» nord ne peuvent l'éteindre. Mais aussi
» comment pourriez-vous être amoureux?
» — Pourquoi ne voulez-vous pas croire
» que je le sois? — Parce qu'on n'est pas

» amoureux d'un enfant. — Quand votre
» assertion auroit toute la force d'une vé-
» rité, considérez que ce qui est aujour-
» d'hui le plus tendre intérêt, sera un
» jour la plus violente passion : d'ailleurs,
» si on ne se marioit que quand on
» éprouve de part et d'autre, *cet amour*
» *dont les feux sont si brûlans que les*
» *glaces même du nord ne peuvent l'é-*
» *teindre*, il y auroit peu de gens qui se
» marieroient. — Mais vous ne voulez ni
» ne pouvez vous marier, puisque l'âge
» d'Inès lui seul suffit pour former un
» obstacle insurmontable. Attendez donc
» au moins qu'elle ait seize ans, alors vous
» vous mettrez sur les rangs, vous tâche-
» rez de vous faire distinguer dans la
» foule de ses adorateurs, et comme vous
» l'emporterez sur eux tous par votre
» mérite, vous obtiendrez la préférence ;
» car Inès qui est bien la plus raisonnable
» petite créature que je connoisse, sera
» bien plus raisonnable encore à seize ans „

» et ne se donnera qu'à celui qui aura
» un mérite réel. — C'est une raillerie
» que vous faites là, senora. Si vous par-
» liez sérieusement, je vous ferois ob-
» server que quand il est en notre pouvoir
» de nous assurer l'acquisition d'un trésor,
» on ne peut jamais s'en mettre trop tôt
» en possession. Supposez qu'il me soit
» possible de jouir dès-à-présent d'un
» revenu annuel de cent mille piastres;
» ne serois-je pas un insensé si j'attendois
» pour en jouir, un an, deux ans, cinq
» ans? Pourquoi donc trouvez-vous ex-
» traordinaire que dès aujourd'hui je
» m'approprie votre Inès par ce qu'on
» appelle des fiançailles? Ensuite que
» d'événemens peuvent dans un espace de
» cinq ans, faire évanouir mes espérances?
» Inès sera alors sans contredit la plus belle
» des demoiselles à marier; tous nos
» jeunes cavaliers la rechercheront. Qu'au-
» rai-je pour l'emporter sur eux? Des
» années de plus, peut-être moins de

» mérite, mais sûrement moins de ces
» qualités brillantes qui séduisent les pa-
» rens comme les enfans. Au lieu que si
» dès aujourd'hui les fiançailles se font,
» voilà qu'Inès devient ma propriété tout
» comme si je l'avois épousée. Chacun
» respecte mes droits, et personne n'ose
» concevoir l'idée d'y attenter. Comment
» trouvez-vous, senora, que je raisonne?
» — Tout comme le seigneur votre frère
» qui va au plus pressé. Vous, vous vou-
» lez d'un enfant très-aimable sans doute,
» mais dont le bon naturel dans cet ins-
» tant n'est pas une preuve infaillible
» qu'elle sera un jour une épouse selon
» votre cœur. Votre frère, séduit par des
» aventures romanesques, un joli mi-
» nois, une dot qu'on dit considérable,
» épouse une étrangère qui des bords de
» la Garonne étoit tombée sur ceux du
» Tage. — De grâce, senora, n'établissez
» aucune comparaison entre mon frère et
» moi; vous savez bien que la position où

» il s'est trouvé, et celle où je me trouve,
» ne se ressemblent en aucune manière.
» — Mais comment un homme d'esprit
» tel que lui, a-t-il pu faire un tel ma-
» riage? — Il a de l'esprit, sans doute,
» et beaucoup; mais les gens d'esprit sont
» parfois fort bêtes. Alfonse n'a aucun
» arrangement, et a des manières de se
» ruiner qui lui sont toutes particulières.
» Lorsqu'il a fait une sottise, il jette tout
» l'argent qu'il a dans ses poches, dans les
» mains du premier pauvre qu'il rencon-
» tre, sauf à mourir ensuite lui-même de
» faim; c'est ainsi qu'il s'amende. Ou
» bien il court chez des moines, et leur
» distribue, pour des œuvres pies, tout
» ce qu'il possède. Lorsque la dulci-
» née languedocienne tomba en son pou-
» voir, il la trouva adorable; il en fut
» émerveillé, transporté; il commença le
» mariage par où les autres le finissent.
» Ce que je vous dois de respect, m'inter-
» dit de m'énoncer plus clairement. Il

» eut des remords ; il n'avoit point d'ar-
» gent pour apaiser à sa manière le cour-
» roux du ciel ; ce lui fut bien force de
» courir à confesse ; il écrivit lettres sur
» lettres à notre protecteur l'évêque de
» Léon. Je ne sais comment il présenta la
» chose ; mais on lui dit que pour réparer
» l'honneur de la jeune étrangère, il n'a-
» voit d'autre parti à prendre que de
» l'épouser, et il l'épousa d'autant plus
» volontiers, que l'aînée voulant se faire
» religieuse, on lui offrit comptant une
» somme assez forte, sans préjudice de ce
» qu'il pourroit tirer à l'avenir. Mais,
» senora, nous nous écartons absolument
» de notre sujet. — Revenons-y donc, et
» ce sera pour vous dire que tous vos cal-
» culs, que tous vos raisonnemens portent
» à faux. Vous craignez les rivaux du
» temps à venir, et le temps présent vous
» en offre un beaucoup plus redoutable
» que tous ceux qui pourront se présenter
» dans la suite. Je ne doute même pas que

» si l'Infant don Pédro savoit les ouver-
» tures que vous nous faites, il ne mît
» tout en œuvre pour nous brouiller avec
» vous. Qu'en pensez-vous? — Je pense
» que vous vous opiniâtrez à n'opposer
» que la plaisanterie aux meilleures rai-
» sons du monde. Si encore ici, vous
» parliez sérieusement, je vous dirois
» que le petit prince n'est pas pour votre
» Inès un poursuivant que vous puissiez
» dédaigner. Il a été jusqu'à l'âge de huit
» ans d'une santé fort délicate. La crainte
» de le perdre et sa jolie figure sont cause
» qu'on l'a fort gâté. Il est à peine à sa
» treizième année, et il est déjà bien im-
» périeux, bien ferme dans ses résolu-
» tions, bien ennemi des contradictions.
» Il n'y a pas six mois qu'étant à la
» chasse, il s'éleva tout-à-coup un vent
» impétueux, qui fit perdre aux chiens la
» trace du gibier. Il eut une colère sem-
» blable à celle de ce roi qui voulut qu'on
» fouettât la mer parce qu'elle avoit man-

» qué de docilité. Il appela tous les pi-
» queurs, et leur cria : Qu'*on fasse taire*
» *sur-le-champ ce vent, sinon je vous fais*
» *tous accrocher à ces arbres.* Jugez par
» ce seul trait de la fougue de son carac-
» tère. Le goût qu'il montre pour votre
» Inès ne peut plus passer pour un badi-
» nage. Il disoit l'autre jour à son gouver-
» neur : *Puisqu'elle n'est pas ma sœur,*
» *elle sera ma femme.* Son frère le plai-
» santant sur sa passion, il lui répondit :
» *O toi ! tu as les inclinations hautes ; il*
» *te faut pour femme l'autocrate de tou-*
» *tes les Russies ; moi je me borne à l'au-*
» *tocrate de tous les cœurs. Empire pour*
» *empire, lequel vaut le mieux ?* On rit
» de toutes ces impertinences; les fem-
» mes sur-tout y trouvent un esprit infini ;
» elles l'en complimentent ; elles lui de-
» mandent des nouvelles de sa petite Inès ;
» elles l'exhortent à tenir ferme, à ne
» point abandonner la dame qu'il s'est
» donnée, et lui prédisent qu'il sera la

» fleur des chevaliers. La sottise qu'il a
» faite au couvent de las Salésas, ce bil-
» let, cette bonbonnière, cette bague;
» tout cela méritoit les plus sérieuses
» réflexions. Son gouverneur l'a puni
» par trois jours d'arrêts; mais le reste de
» la cour en a plaisanté, et en plaisante
» encore. Vous voyez, senora, que mal-
» gré ma réputation d'être un franc
» courtisan, je suis l'homme le plus véri-
» dique d'Espagne, et que je ne vous dis-
» simule rien. Je vous demande mainte-
» nant de me dire avec la même fran-
» chise, si vous pensez qu'il y ait pour
» vous d'autre moyen de vous mettre à
» jamais à l'abri de la future obsession du
» jeune don Pédro, que de consentir aux
» fiançailles dont nous parlons ? Où il
» n'y a plus rien à tenter, il n'y a plus
» d'entreprise à craindre. Cet arrange-
» ment doit produire tous les avantages
» qu'on peut désirer; il convient au duc
» d'Almeyra qui me charge de vous

» l'annoncer, et de vous assurer qu'ayant » fort à cœur que vous entriez dans mes » vues, il vous en sera personnellement » très-reconnoissant, et vous le prouvera » en toute occasion. »

Cette conversation intéressoit singulièrement Isabelle; elle s'amusoit de tout ce que disoit Langarez : elle y prenoit un tel goût, que bien loin de chercher à l'interrompre, elle craignoit qu'il ne finît trop tôt. Quant à Fernand, il commençoit à se lasser d'entendre des choses qui lui déplaisoient, et il étoit prêt à demander impérieusement qu'on finît cet entretien, lorsque Langarez s'adressant toujours à Isabelle, lui dit : « Enfin, senora, de grâce, » concluons. » Isabelle montrant son mari, répondit à Langarez : « Dès qu'il s'a- » git de conclure, voilà mon seigneur et » maître; voilà le père d'Inès; voilà l'o- » racle; qu'il prononce, et sa volonté sera » faite. — Quittez, seigneur, lui dit Fer- » nand, des illusions qui ne peuvent en

» aucune manière entrer dans mes vues. Je
» désapprouve formellement toute pour-
» suite de votre part. — Attendriez-vous,
» demanda ironiquement Langarez, pour
» vous décider, que votre fille et l'Infant
» fussent un peu plus avancés en âge?
» — Seigneur, lui dit Fernand en se
» levant et prenant une attitude fière et
» hautaine, je ne rends compte de mes
» actions qu'à Dieu et à la senora qui
» porte mon nom. » Isabelle qui s'étoit levée aussi, joignit ses deux mains sur sa poitrine, et s'inclina respectueusement devant son mari. « Inès, continua Fer-
» nand, sera à celui qui la méritera, et
» qu'elle aura elle-même jugé digne de
» devenir le fils d'Isabelle et de Fernand.
» — Est-ce là votre dernier mot? demanda
» Langarez en se retirant. — Mon der-
» nier mot; qu'il ne soit plus question de
» cette affaire entre vous et moi. — Et
» vous voulez que j'en informe le duc
» d'Almeyra ? — Le Roi lui-même, si la

» chose vous convient. Adieu, seigneur » Langarez. »

Fernand prenant ensuite Isabelle par la main la tira à l'écart, et lui dit à l'oreille : « Accompagnez-le ; je suis trop ému. » Feignant ensuite d'avoir une lettre très-pressée à écrire, il demanda à Langarez la permission de le quitter, et de passer dans son cabinet.

Langarez resté seul avec Isabelle, lui laissa voir beaucoup d'agitation. Bien loin de chercher à le calmer, elle sembloit prendre plaisir à l'accabler de plaisanteries dans lesquelles cependant elle mettoit tant de finesse et de réserve, que non-seulement il lui étoit impossible de s'en fâcher, mais qu'à la fin, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle femme vous » êtes ! Vous n'avez pas votre semblable. » Vous pouvez tout dire, tout faire im- » punément ; vous n'êtes pas moins sûre » de plaire. Je ne puis m'arracher d'au- » près de vous. On n'a ni plus d'esprit ni » plus...

» plus . . . . — Trève de vos complimens,
» lui dit Isabelle, vous en viendriez, Dieu
» me pardonne, à me faire une déclara-
» tion. — Oh ! senora, pourriez-vous me
» croire capable d'une telle insolence ?
» Connoissez mieux vos avantages. Il est
» impossible que le respect le plus véri-
» table n'accompagne pas les sentimens
» que vous inspirez. Vous êtes comme la
» divinité à qui l'on rend un culte fondé
» à la fois sur le respect et sur l'amour.
» — Mais, de grâce, seigneur, n'en dites pas
» davantage. Si don Fernand vous enten-
» doit. — Est-ce qu'il est jaloux ? — Lui
» jaloux ! Et a-t-il l'ombre d'un défaut ?
» Ne sait-il pas que personne ne sauroit
» l'aimer plus que je ne fais ? Mais vos
» fadeurs le feroient rire à vos dépens. —
» Qu'il est heureux le seigneur don Fer-
» nand ! Il n'y a dans le monde entier
» qu'une femme comme vous, et elle lui
» tombe en partage ! — C'est-à-dire que

» c'est vous qui êtes jaloux? — Jaloux, » non; mais peut-on s'empêcher de trou- » ver qu'il n'y a pas sur la terre un » bonheur comparable à celui de don » Fernand ? Et quand on ne peut » être ni votre mari, ni votre frère, ni » votre parent, quand on ne peut tenir à » vous par aucun lien, pouvez-vous trou- » ver mauvais qu'on désire d'être votre » gendre ? Oh certes, je le désirerai tou- » jours; toujours je ferai tout ce qui dé- » pendra de moi pour le devenir. Oui, » senora, je vous le dis comme je le » pense, si je perdois l'espoir de l'être, si » je connoissois le cavalier qui dût l'être » à ma place, vous me verriez me porter » aux derniers excès, car enfin que ferois- » je d'une vie qui seroit une douloureuse » agonie ? — Eh bien, seigneur, lui dit » Isabelle en affectant le ton sérieux, vous » le connoissez le futur gendre; il est là » dans ma tête, et il a mon cœur. — » Quel est-il ? — C'est mon écolier, c'est

» l'écolier sur lequel vous veillez. . . . — » Allons, senora, voilà que vous recom- » mencez vos railleries. »

Dans ce moment on vint avertir Langarez que sa voiture étoit arrivée. Isabelle qui vit qu'il se disposoit à la quitter, lui dit: « Adieu, seigneur, que votre cœur » soit toujours au milieu d'une famille qui » désire vous avoir pour ami. » Langarez lui fit une profonde inclination, et s'avança vers la porte avec la contenance d'un homme qui souffroit une grande affliction. « Mais, seigneur, lui cria Isa- » belle, si vous me quittez ainsi, je croirai » que vous conservez de la rancune. Ce » n'est point de cette manière qu'on sort » d'auprès de ses amis. Autrefois vous » étiez plus galant. » Langarez se retourna; Isabelle de l'air à la fois le plus décent et le plus aimable, lui présenta ses deux joues. Langarez parut sentir vivement le prix de cette innocente faveur; il l'embrassa, lui prit la main, la baisa, et y

laissa tomber une larme. Il se retira aussitôt avec précipitation et tellement oppressé qu'il ne put articuler un seul mot.

Isabelle de son côté rentra un peu émue dans le salon. Cette légère émotion s'effaça à la vue de son mari qui vint la rejoindre. Elle lui dit que Langarez lui avoit fait un peu pitié en s'en allant, mais qu'au reste sa conversation l'avoit singulièrement amusée, et sur cela elle se mit à détailler à Fernand tous les motifs qu'elle avoit de s'égayer de ce qu'avoit dit Langarez. Fernand ne partageoit ni la sécurité ni la gaieté d'Isabelle; il rouloit dans sa tête des idées assez noires dont elle parvint à le distraire par ses saillies, et en reportant sans cesse son imagination vers un avenir qu'elle peignoit des couleurs les plus séduisantes. Inès, après son travail, vint rendre le calme à Fernand, par son babil et ses caresses. Son père et sa mère pleins encore de tout ce qui avoit été dit au sujet de cette aimable enfant, redoublèrent les

amitiés qu'ils avoient coutume de lui faire, et l'assurèrent qu'elle seroit un jour la plus heureuse créature du monde, fût-ce même aux dépens de leur propre vie.

Quelques mois se passèrent ainsi sans qu'il arrivât aucun événement dont on pût ni s'alarmer ni se réjouir. On entretenoit une correspondance suivie avec don Louis, avec Gabriel et avec Lorenzo qui employoit toutes les ressources de son esprit à éluder les propositions de mariage que lui faisoit son père. Un jour il écrivit qu'on lui mandoit de Lisbonne, que la demoiselle qu'on vouloit bien lui destiner, étoit devenue invisible, que le Portugal ne possédoit plus ce trésor, et qu'on la croyoit partie pour les espaces imaginaires.

Il n'y avoit que l'évêque de Léon qu'on négligeoit ; il écrivoit assez souvent, mais on oublioit toujours de lui répondre. Il s'en plaignoit doucement à Lorenzo qui lui répondoit : « Ils ont bien autre chose » à faire que d'écrire à des gens d'église. »

Le prélat s'avisa enfin pour avoir de fréquentes nouvelles de ses amis, d'un stratagème qui lui réussit complétement, ce fut d'écrire directement à Inès, et de ne plus écrire qu'à elle. Inès fut très-exacte à répondre, et insensiblement il s'établit entre cette enfant et l'évêque une correspondance suivie. Inès dans ses lettres, laissoit aller son âme comme sa plume ; elle parloit de tout ainsi qu'elle en jugeoit, sans recherche dans ses phrases, sans finesse dans ses tournures, et toujours avec cette douce et délicieuse gaieté dont sa mère lui donnoit l'exemple. Le prélat dans les siennes, se mettoit à la portée de sa jeune correspondante, traitoit avec clarté et en se jouant les sujets dont la gravité, si elle n'eût été masquée, auroit effarouché Inès. Tantôt il faisoit un petit conte, tantôt une fable ; tantôt c'étoit une histoire, une anecdote, une allégorie, tantôt aussi la nouvelle du jour, et toujours un sens moral aisé à saisir, et qu'une jeune personne

de l'âge d'Inès, pouvoit très-aisément appliquer à quelqu'une des situations où elle se trouveroit dans la suite de sá vie. On s'arrachoit à Madrid les lettres du prélat, et à Léon celles d'Inès, car l'évêque ne laissoit échapper aucune des occasions qui pouvoient contribuer à faire une excellente réputation à la fille de son ami. La lecture de cette correspondance a un charme qui attendrit quelquefois jusqu'aux larmes, et nous l'eussions volontiers placée ici, si elle n'eût trop interrompu le fil de la narration, et trop grossi cet écrit.

Dans quelques-unes de ses lettres, l'évêque témoignoit de la sollicitude, de l'inquiétude même sur ce qu'on ne paroissoit pas penser encore à mettre Inès en état de faire sa première communion, qui en Espagne se fait de neuf à dix ans. Cet article des lettres du prélat ne plaisoit point à Isabelle qui ne vouloit pas qu'on crût qu'elle avoit besoin des conseils de ses amis pour régler sa conduite. Elle

avoit d'ailleurs à ce sujet des principes dont elle entendoit ne point se départir. Son intention étoit d'instruire elle-même Inès, et de ne confier cette instruction à aucun prêtre, dans la crainte, disoit-elle, qu'il n'ébranlât l'imagination de sa fille par des images trop fortes qui pourroient lui donner une délicatesse de conscience outrée et peu adaptée soit aux devoirs de la société, soit aux relations qu'on a entre parens et entre amis. Inès penchoit d'autant plus à penser comme l'évêque, qu'on la railloit un peu au couvent de ce que de bien plus petites filles qu'elle avoient déjà fait leur première communion, et on ne manquoit pas d'ajouter que sans doute ses parens la croyoient plus enfant que ces petites filles. Inès se tiroit de ces railleries comme elle pouvoit; mais sachant que toute instance auprès de sa mère eût été inutile, elle attendoit avec patience, et écrivoit à l'évêque, que n'ayant pas de plus vif désir que de recevoir la première

communion de sa main, elle ne se soucioit pas au fond qu'on songeât à la lui faire faire avant qu'elle fût de retour à Léon.

Rien donc ne troubloit en apparence la tranquillité de Fernand et d'Isabelle. Ils vivoient à l'ordinaire dans une intimité qu'on pouvoit proposer pour modèle à tous les époux. Fernand se montroit toujours fidèle, toujours tendre, toujours reconnoissant; Isabelle toujours gaie, toujours prévenante, toujours indulgente, et singulièrement ingénieuse à varier dans l'intérieur de sa maison les divertissemens qui pouvoient plaire à son mari, et lui faire désirer avec une sorte d'impatience de regagner le logis lorsqu'il s'en étoit absenté. Tous les deux vivoient également dans la plus étroite union avec tous leurs parens. Ceux de Fernand, ceux d'Isabelle ne composoient qu'une même famille dont Isabelle et Inès étoient devenues le lien commun, et dont tous les membres se chérissoient avec la plus franche cordia-

lité, malgré la diversité d'âge et d'humeur. L'évêque de Léon étoit pour Fernand et Isabelle un ami dont le reste de leur famille ressentoit aussi les bons offices, et ils avoient une telle conviction de la force de son attachement pour eux, qu'il ne leur venoit pas même à l'esprit de recourir à ces petites prévenances dont on use envers ceux dont on veut fixer la bienveillance.

Enfin ce qui sembloit ajouter à la félicité de ces époux, c'étoit de voir leur Inès toujours plus belle, toujours plus obligeante, toujours plus aimée de tous ceux qui la connoissoient. Il n'y avoit plus guère qu'Andrès qui trouvât matière à la gronder; mais Andrès étoit difficile; il trouvoit qu'on travailloit trop peu, qu'on sortoit trop souvent, qu'on ne restoit pas assez long-temps à l'église, qu'on railloit de tout le monde, qu'on faisoit de trop fréquentes visites à l'office, et qu'enfin au lieu de cet argent qu'on employoit en co-

lifichets, et qu'on jetoit par poignées au premier pauvre qui en demandoit, il seroit mieux d'obtenir du seigneur don Fernand et de la senora Isabelle, qu'ils payassent exactement les gages de leurs gens et qu'ils achetassent de temps à autre de petites drôleries à leurs amis tels que l'évêque de Léon, don Louis, dona Maria; car, disoit Andrès, Dieu nous a donné à tous deux mains, mais celles des gens d'église ne s'ouvrent que pour recevoir.

Blanca, pourvu qu'on effectuât la promesse qu'on lui faisoit depuis tant d'années, de la marier à son Vicente, trouvoit que tout alloit au mieux, et en attendant vivoit avec Inès comme avec sa sœur cadette. Les étrangers ne pouvoient dire laquelle des deux étoit la maîtresse, tant elles mettoient et d'ardeur à se servir mutuellement, et de familiarité dans leurs jeux qui par les éclats de rire et le bruit dont ils étoient accompagnés, alloient quelquefois jusqu'à faire sortir Fernand de son

cabinet pour les prier de ménager ses oreilles, et dans ces occurrences Blanca prenoit la fuite, et Inès restoit là seule pour être grondée. Mais quand Isabelle se mêloit des jeux, c'étoit un vacarme à ne plus s'entendre ; les chaises, le lit, la commode, tout étoit en mouvement ; les carreaux de vitre éclatoient ; les porcelaines se brisoient ; les robes se déchiroient. Fernand accouroit, et voyant la joie effrénée d'Isabelle, il ne grondoit pas, il sourioit, il perdoit sa gravité et faisoit aussi des folies jusqu'à ce qu'enfin Andrès vînt se fâcher sérieusement et remît tout à sa place, après avoir toutefois calculé froidement à combien se montoit le dégât qui avoit été fait.

Cette ardeur qu'Inès montroit pour le jeu, étoit naturelle à son âge, et sans doute elle n'en avoit pas autant pour les occupations sérieuses. Cependant ses progrès, sans être très-rapides, ne laissoient pas que d'être sensibles. Sa raison se for-

moit, et son esprit s'ornoit. Elle devoit beaucoup à cet égard à dona Maria qui la faisoit travailler sans qu'elle éprouvât ni ennui ni grande contention. Elle devoit beaucoup aussi à son père qui outre qu'il avoit lui-même des connoissances très-étendues et une grande facilité à communiquer ses idées, s'étoit déterminé par la mauvaise opinion qu'il avoit des maîtres qui instruisoient sa fille, à assister à chacune de leurs leçons.

Ce qui contribua sur-tout beaucoup à lui procurer l'avantage de s'exprimer soit par écrit soit de vive voix avec correction et avec agrément, ce fut sa correspondance avec l'évêque de Léon ; et bientôt il lui fallut en entretenir une autre avec don Louis qui ayant su de quelle manière le prélat s'y étoit pris pour avoir des nouvelles de la famille de Fernand, eut recours au même moyen. Inès lui envoya entr'autres, un récit suivi des aventures de cette autre Inès dont elle avoit conté très en

abrégé, l'histoire à sa mère. Son récit fut mêlé de réflexions qui faisoient honneur à sa sensibilité et à son jugement. Don Louis trouva le tout si bien qu'il en tira une copie pour lui, et envoya l'original à l'évêque de Léon qui se confirma, après avoir lu cet écrit, dans l'idée qu'Inès un jour ne seroit pas une personne ordinaire.

A tout prendre donc on ne pouvoit désirer à Inès ni plus d'instruction pour son âge, ni plus de bonté et de douceur dans le caractère, ni plus de compassion pour les malheureux. Elle poussoit même, pour exercer cette dernière qualité, l'industrie assez loin. Ses économies alloient jusques dans les hôpitaux, jusques dans les prisons; et depuis qu'elle étoit à Madrid, ses petites libéralités avoient déjà fait remettre en liberté deux pères de famille qui étoient détenus pour dettes. Comme lorsqu'elle avoit fait une bonne action de cette nature, elle n'en ouvroit pas la bouche même à

Blanca, ce n'étoit que le hasard qui en instruisoit Isabelle et Fernand. Dans la suite on sut qu'Inès avoit été aidée, dans ses actes de bienfaisance, par son amie Caroline, à qui un hidalgo de la cour de son père, qui s'étoit dévoué au service des pauvres, donnoit tous les renseignemens dont elle pouvoit avoir besoin pour que ses libéralités fussent faites avec discrétion et avec intelligence.

Quant aux qualités extérieures, Inès les possédoit toutes à un degré qui frappoit toujours d'admiration tous ceux qui la voyoient pour la première fois. Tout plaisoit en elle; on ne pouvoit imaginer une physionomie, une taille, des manières plus gracieuses, plus parfaites; et il n'y a nullement à s'étonner que des cavaliers de tout âge enviassent le bonheur de celui qui l'auroit un jour pour épouse, et qu'il y en eût même qui désirassent, sans attendre plus long-temps, de se l'attacher par des liens indissolubles. A cet égard, Isidro

Langarez n'avoit fait que manifester un désir qui étoit dans le cœur de plus d'un autre cavalier. Il avoit paru à Isabelle tenir si fortement à l'idée des fiançailles, qu'elle s'étoit attendue à recevoir fréquemment sa visite, du moins aussi long-temps qu'il seroit à Madrid. Cependant soit que ses occupations le retinssent au palais, soit qu'il fondât le succès de sa prétention sur quelque projet dont il ne donnoit pas connoissance, ni elle ni Fernand n'en étoient importunés.

Il étoit d'ailleurs difficile de trouver Isabelle chez elle. Elle s'étoit persuadée que sa présence seroit bientôt nécessaire à Léon, non-seulement pour y voir ceux de ses domestiques qu'elle y avoit laissés, et les infortunés qu'elle avoit accoutumés à ses bienfaits, mais encore pour l'exécution de grands desseins qu'elle formoit. Le principal de ces desseins étoit de faire construire à Duenas un superbe château sur le modèle d'un de ceux qu'elle avoit

vus aux environs de Madrid ; elle vouloit qu'il fût propre à loger convenablement don Fernand, ainsi que ceux qui composeroient sa cour. Son intention étoit aussi de fonder à Duenas une maison où les malades et les indigens reçussent tous les genres de secours, afin que son mari ne vît plus que des heureux autour de lui.

En attendant que ces grands projets se réalisassent, Isabelle se hâtoit de parcourir toute la ville pour en bien connoître les monumens, et de visiter tous les dehors jusqu'à plusieurs lieues à la ronde. Dans ces différentes courses, elle avoit bien cherché à voir Isidro Langarez, mais elle s'étoit toujours croisée avec lui. Quand elle alloit au palais, il étoit à l'Escurial ; et quand elle alloit à l'Escurial, il étoit au palais. Isidro, de son côté, étoit venu trois ou quatre fois chez elle, mais il n'avoit jamais trouvé que Fernand qui, par l'accueil flegmatique qu'il en recevoit, le gla-

çoit, et lui ôtoit tout courage de remettre les fiançailles sur le tapis.

Son frère Alfonse venoit dîner assez fréquemment chez Isabelle, mais il paroissoit que c'étoit un parti pris chez lui de ne plus parler ni de son frère, ni de l'Infant, ni de rien de ce qui pouvoit concerner Inès. Ce silence étonnoit bien un peu Fernand et Isabelle, mais celle-ci finissoit par en rire, disant que les Langarez étoient déroutés, et qu'Isidro n'étoit plus dans sa lubie amoureuse. Ce qui les surprenoit beaucoup plus, c'étoit qu'Alfonse, malgré l'invitation civile qu'on lui en avoit faite, n'amenât jamais sa femme. « Il y a là, » dit un soir Fernand à Isabelle, quelque » chose de très-particulier, et puisque » cette française ne veut pas venir chez » nous, je serois d'avis que nous allassions » chez elle. — Mais, Fernand, répondit » Isabelle, croyez-vous qu'on puisse, sans » se compromettre, visiter une pareille » espèce? Ce n'est après tout qu'une cou-

» reuse. — Nous ne menerions pas Inès. » Je suis persuadé que la senora Langarez » nous conteroit bien des choses. — J'y » ai pensé comme vous ; cependant j'ai » considéré ensuite qu'il ne nous conve- » noit pas de prévenir cette femme; et en » outre si nous lui faisons une visite, elle » nous en rendra une, deux, trois; voilà » une liaison qui fera jaser, qui ne sera » ni à notre honneur, ni au profit d'Inès. » Nous aurions peut-être à nous repentir » d'avoir approché trop près de notre » fille un tel exemple. Qu'en dites-vous, » Fernand? — On ne peut rien de mieux, » n'en parlons plus. »

Le lendemain matin, aussitôt après le déjeûner, Isabelle dit à Inès qu'elle avoit affaire d'elle pour le choix de quelques robes qu'elle vouloit acheter. Elle ordonna en conséquence qu'on congédiât les maîtres pour ce jour-là, disant qu'on répareroit le lendemain le temps perdu. La mère et la fille se mirent donc en route;

elles étoient à pied. Lorsqu'elles eurent visité quelques boutiques, et parcouru quelques rues, elles furent prises d'une pluie qui tomboit par torrens. Isabelle jetant les yeux autour d'elle, crut reconnoître la maison d'Alfonse Langarez, d'après ce que lui en avoit dit son mari. Elle tira Inès par la main, et vint frapper le marteau à coups redoublés. Elle ne se trompoit pas; c'étoit la maison d'Alfonse. On ouvrit. Isabelle, sans s'arrêter à considérer qui ouvroit, traversa le vestibule en courant, et traînant toujours avec elle Inès. Elle étoit déjà sur l'escalier, lorsqu'elle se sentit tirer par la robe, et entendit une voix qui lui disoit : « Où allez-vous donc, » senora? qui demandez-vous? » Elle se retourna et aperçut cette même femme noire qu'elle croyoit bien loin. « Eh! » mon Dieu, lui dit-elle, vous m'avez fait » peur; je vous ai prise pour un spectre » avec vos vilains habits noirs. Que faites-» vous ici? pourquoi n'êtes-vous pas à

» Léon ? — Je suis ici auprès de la senora » Langarez, répondit cette femme, et je » suis revenue de Léon parce que je ne » m'y plaisois pas. » Elle n'avoit pas fini sa réponse, qu'Isabelle entraînant Inès, étoit déjà au haut de l'escalier, avoit déjà traversé deux ou trois pièces. La femme noire avoit beau crier : « Mais pour dieu » écoutez-moi donc; on n'entre pas chez » la senora quand son mari n'y est pas. » Isabelle avançoit toujours ; enfin, elle arriva dans une espèce de boudoir. Là elle vit sur un canapé, languissamment étendue, une jeune femme blonde, maigre, pâle et presque livide, qui tenoit un livre à la main. En apercevant Isabelle et Inès, elle laissa tomber son livre, et poussa un cri qui sembloit plutôt arraché par l'effroi que par la surprise. « Juste ciel, dit-» elle en mauvais espagnol, que pensera » mon mari quand il saura que vous êtes » venue ? N'importe, continua-t-elle, » puisque vous voilà, autant vaut que vous

» restiez. Paula, donnez des siéges. » La femme noire avança deux fauteuils, un pour Isabelle, un pour Inès, et une chaise pour elle-même. « Non, non, lui dit la Française, obligez-moi de nous laisser » seules; ce sera le premier plaisir que » vous m'aurez fait; je vous en serai re- » connoissante; je prends tout sur moi. » Paula se retira, mais d'assez mauvaise grâce.

« Pourquoi vouloit-elle rester, demanda » Isabelle? — Pour épier nos discours; » il n'y a qu'en Espagne qu'on voit de ces » choses-là. — Vous êtes indisposée? — » Beaucoup, senora, beaucoup. — Mais » vous ne me demandez pas mon nom? — » Il ne nous faut pas à nous autres Fran- » çaises grand temps pour deviner les cho- » ses. Je vois bien que vous êtes la senora » de Léon, et que c'est là votre fille. Sa » beauté surpasse l'idée qu'on m'en avoit » donnée. — Vous êtes indulgente, se- » nora. — Non, sur mon honneur, je

» n'aurois jamais cru que, dans un pays
» comme celui-ci, on pût trouver une
» jeune personne aussi accomplie. Je suis
» affreuse, moi ; je suis incroyablement
» enlaidie depuis que me voilà en Espa-
» gne. Vous ne me reconnoîtriez pas si
» vous m'eussiez vue en France. — C'est
» que vous êtes incommodée. Quel est le
» genre de votre indisposition ?— Le mal
» du pays. — Qu'est cela, maman, le
» mal du pays ? demanda Inès à sa mère.
» — Oh ! ma petite, dit la senora Lan-
» garez, je ne saurois mieux me faire en-
» tendre. Il y a bien d'autres choses que
» vous ne comprenez pas à votre âge.
» Comprenez-vous, par exemple, qu'on
» puisse être jeune, jolie et malheureuse ?
» — Il me semble comprendre, répondit
» Inès, qu'avec tout ce qu'il faut pour
» être heureuse, vous ne l'êtes cependant
» pas. — Il s'en faut, belle enfant. — Que
» ne cherchez-vous, lui dit Isabelle, de
» la distraction ? Faites-vous un cercle d'a-

» mis; sortez un peu ; promenez-vous : ce
» que vous appelez mal du pays , n'est
» au fond qu'un profond ennui. — Oui ,
» senora, de l'ennui, un profond ennui;
» j'y suis condamnée pour la vie. Mon
» mari ne veut pas que je sorte, et il ne
» veut pas non plus que je reçoive per-
» sonne en son absence. — Quelle fan-
» taisie! Il est donc jaloux? — Comme un
» Espagnol. — Oh ! senora , l'expression
» est un peu forte. Ne faites pas retomber
» sur tous le crime d'un seul. — Pardon,
» senora, je connois peu votre langue et
» vos usages; je n'ai pas d'ailleurs de bien
» puissantes raisons pour aimer l'Espagne.
» Vous êtes, vous, dit-on, la plus heu-
» reuse des femmes, et je vois que vous
» êtes aussi la plus heureuse des mères. Il
» n'en est pas ainsi de moi. Je suis dans
» une véritable prison. Cette femme que
» vous avez vue , est ma geolière ; vous
» appelez, je crois, cela chez vous une
» duègne. C'est mon unique société. Mon
» mari ,

» mari, grand hanteur de brelans et de » cafés, sort de grand matin, rentre fort » tard; je ne vois jamais que lui, et le vois » toujours de mauvaise humeur. »

Pendant que cette infortunée parloit, Isabelle dont il falloit que les yeux et les mains fussent toujours en mouvement, aperçut le livre que la senora Langarez avoit laissé tomber, lorsqu'on étoit entré chez elle. Isabelle le ramassa, y jeta les yeux, et comme il étoit français, elle n'y comprit rien, mais une estampe licencieuse qu'elle aperçut, le lui fit bien vîte refermer et poser sur une table. « C'est un » livre français, lui dit la senora Langarez. » Je ne suis pas assez versée dans votre » langue pour en lire d'espagnols; on dit » d'ailleurs que tous vos livres espagnols » sont bien sérieux. Je tue le temps comme » je peux. — On m'avoit pourtant assuré, » lui dit Isabelle, que le seigneur Alfonse » vous procuroit une brillante éducation. » — Eh! oui; mais il ne m'envoyoit que

» de vieilles femmes qui m'ennuyoient ;
» ensuite il n'a jamais d'argent pour payer
» ce qu'il dépense. J'aime mieux lire. »

Isabelle s'attendrissant sur la situation de cette malheureuse femme, tira son mouchoir et essuya quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux. « Vous » pleurez, lui dit la senora Langarez ? » — Votre position, lui répondit Isabelle, » me fait une peine infinie, et si vous » croyez que je puisse l'adoucir, je vous » prie de disposer de moi. Je parlerai à » votre mari ; je crois avoir quelque crédit sur son esprit. Je l'engagerai à vous » laisser venir chez moi ; Inès, son père » et moi nous vous donnerons des consolations, et vous verrez qu'il en est de » véritables. Nous vous emmenerons à » Léon où vous vivrez dans une dissipation » qui vous est nécessaire. Peut-être vous » occupez-vous trop du passé. Peut-être » vous reprochez-vous trop.... — Si les » torts que je me reproche, sont fondés ;

» on me les fait cruellement expier. Je
» vous remercie au reste bien sincèrement
» de l'intérêt que vous prenez à moi. Je
» ne suis point flatteuse, senora, et je
» vous assure avec bien de la sincérité
» que, toute espagnole que vous êtes,
» vous me plaisez infiniment; c'est au point
» qu'il me semble entrevoir que mon ave-
» nir seroit heureux, si je pouvois me lier
» avec vous; mais je ne dois pas y penser;
» Alfonse ne le permettroit jamais; il craint
» trop que je ne vous éclaire sur sa conduite;
» il n'a jamais voulu que j'allasse vous
» voir, que j'allasse admirer ce beau Fer-
» nand qui vous rend si heureuse. Il a dé-
» fendu à cette odieuse duègne de vous
» laisser entrer chez moi. C'est bien assez
» de la scène que j'aurai aujourd'hui; je
» dois me borner à celle-là. Que voulez-
» vous, senora; si je n'étois pas enceinte,
» je me laisserois aller tout doucement et
» sans regret à la mort; je suis philosophe;
» elle ne m'effraye pas; peu m'importe

» qu'elle me moissonne dans mon prin-
» temps ou dans mon automne. Privée
» de l'espoir de vous revoir jamais, je dois
» maintenant pour vous payer de l'intérêt
» que vous me témoignez, vous faire part
» de ce que j'entends dire sur votre compte.
» On a déjà des projets sur cette aimable
» enfant. Sa physionomie et la fortune
» dont on croit qu'elle jouira un jour,
» font déjà tourner des têtes bien mali-
» cieuses. Ces Langarez sont de grands
» politiques; ils réunissent à l'hypocrisie
» la plus raffinée, la méchanceté, la bru-
» talité, la cruauté même. Ils vous feront
» bien du mal, senora; redoublez de vi-
» gilance sur votre Inès; ils disent bien
» que vous êtes la plus aimable des femmes,
» mais ils se plaignent de la hauteur de
» votre mari; il semble que le bonheur
» qu'il a de vous posséder, soit à leurs
» yeux un crime dont ils entendent le
» punir. Ils machinent la perte de votre
» Inès. Prenez-y garde. Soyez attentive,

» sinon tout votre bonheur s'écroulera en
» un instant. Oui, belle Inès, vous éprou-
» verez de grands revers. Cette prédiction
» est aussi véritable que toutes celles que
» faisoit Cassandre, et auxquelles on ne
» vouloit cependant pas croire. La bonne
» fortune aveugle, mais le malheur ouvre
» les yeux. Les infortunés ont la triste
» prérogative de lire dans l'avenir. Leurs
» pressentimens sont de vrais oracles. Je
» ne puis me défendre en vous voyant ici
» devant moi, aimable Inès, de craindre
» que votre félicité et celle de vos parens,
» ne soit bientôt troublée. Ah ! oui vous
» éprouverez que ce n'est pas toujours
» pour avoir des torts à se reprocher
» qu'on est malheureuse. »

Inès ne put entendre ces sinistres pro-phéties sans verser des larmes. Isabelle que cette conversation fatiguoit, se leva, embrassa la senora Langarez, et lui présenta Inès pour qu'elle l'embrassat aussi. On délibéra ensuite s'il ne conviendroit pas de

laisser ignorer cette entrevue à Alfonse, et d'acheter le silence de la duègne à prix d'argent. « Non, non, dit la senora » Langarez, point d'argent à cette harpie. » Alfonse saura que vous êtes venue me » voir; il en sera au désespoir; tant mieux; » ce sera aujourd'hui la victime qui tour- » mentera le bourreau; il est bien juste » que j'aye une fois mon tour? Adieu, » senora; grand merci de votre visite. » Adieu, belle Inès, armez-vous de cou- » rage. Il n'y a que deux partis à prendre » contre les adversités que le hasard amène; » c'est de les supporter, ou si elles sont in- » supportables, de recourir au moyen qui » met fin à tout. Pardon, si je ne vous » accompagne pas, je suis trop foible. »

Lorsqu'Isabelle et Inès furent dans la rue, elles crurent revenir à la vie. — « O » mon dieu! dit celle-ci à sa mère, quelle » femme avec sa philosophie, son hasard » et son moyen qui met fin à tout! Elle » est au comble du malheur, et elle n'a

» pas prononcé une seule fois le mot Dieu!
» — Ton observation est juste, ma chère
» Inès. Vois où une première faute a con-
» duit cette malheureuse. La voilà sans
» patrie, sans parens, sans amis, avec un
» mari qui est son tyran, avec une santé
» délabrée, et cherchant ses consolations
» dans des livres qui font horreur. Ce sont
» ces abominables livres qui, après lui
» avoir dérangé l'esprit, ont mis aussi le
» désordre dans son cœur. — Et ses pro-
» phéties, maman, qu'en dites-vous?
» Pourquoi est-ce qu'elle en revenoit tou-
» jours à me prédire des malheurs? Est-
» ce que la philosophie fait lire dans l'ave-
» nir? — Tu me fais rire, Inès; voilà que
» tu as peur, et que quand tu rencontreras
» un philosophe, tu croiras rencontrer un
» loup-garou. — Pour vous dire la vérité,
» maman, ces sottes prédictions ne me
» font pas plaisir. — Elles ne doivent pas
» non plus t'alarmer; la pauvre malheu-
» reuse se croit une grande force d'esprit;

» elle ne sait pas plus que toi, je t'assure,
» ce qui t'arrivera. Plains cette infortunée,
» et confie-toi à la Providence. Nous qui
» croyons en un Dieu bon, protecteur de
» l'innocence, nous serions bien sots de
» craindre les méchans ; ils ne nous feront
» jamais plus de mal que ce qu'il voudra
» leur en laisser faire. »

Arrivées à la maison, Isabelle et Inès coururent conter à Fernand qu'elles avoient vu la senora Langarez. « Eh! quelle » femme est-ce ? leur demanda-t-il. — » Une petite folle, répondit Isabelle, qui, » comme elle dit, fait la Cassandre, et » prédit des aventures bien tragiques. Il » ne lui manque plus que de lire sur des » cartes et dans du marc de café, pour » être une véritable Bohémienne. »

Isabelle lorsqu'elle se trouva seule, n'en fut pas moins troublée de ce que lui avoit dit la petite folle ; elle y rêva toute la nuit, et dès que le jour parut, elle se leva, sortit seule, et sans prévenir personne, courut

chez une véritable Bohémienne, pour la consulter sur les destinées d'Inès. La première figure qui se présenta à elle, lorsqu'elle y entra, fut celle de la femme noire. « Eh ! juste ciel, s'écria-t-elle ! vous êtes » une ombre acharnée à me poursuivre ; » je vous rencontre partout. Que faites-» vous donc ici ? — Vraisemblablement, » senora, ce que vous y venez faire. Je » suis venue consulter la devineresse sur » le sort que le destin prépare à la senora » Langarez. — Comment, une philosophe » qui ne croit qu'au hasard ! cela m'étonne. » — Quand on voit, senora, de beaux » esprits nourris des meilleurs principes, » donner comme de crédules enfans, dans » de pitoyables foiblesses, il ne faut s'éton-» ner de rien. Vous venez sans doute con-» sulter sur votre Inès ; j'ai fini, je vous » cède la place. »

Ayant dit cela, la femme noire parla quelque temps à l'oreille de la magicienne, et se retira. Celle-ci s'adressant alors à Isa-

belle la salua par son nom, lui dit celui de son mari, de sa fille, et quelques particularités de sa vie passée, très-aisées à deviner pour quiconque n'auroit connu que la femme noire. Il n'en paroissoit pas moins inconcevable à Isabelle, qu'une créature à qui elle n'avoit jamais parlé, en sût autant sur son compte, et elle en fut disposée à écouter avec une terreur religieuse les prophéties de la sibylle.

On commença donc les grands sortiléges ; on enveloppa les prédictions dans un bavardage mystérieux auquel Isabelle n'entendoit rien ; mais qu'elle se flattoit de pénétrer. Il en résulta pour elle que son Inès, son mari et elle essuyeroient de grands revers, et que sa chère Inès feroit un mariage qui étonneroit bien du monde.

Isabelle, la tête pleine de ces tristes idées, revint chez elle, et ce ne fut que là qu'elle s'aperçut qu'une bourse assez bien garnie qu'elle avoit emportée en sortant de chez elle, étoit restée chez la prophétesse.

Il fallut bien alors déclarer à Fernand ce qu'on avoit fait. Il sourit, et dit à Isabelle : « Je vous reconnois bien là; votre sollici- » tude pour Inès va même plus loin que je » ne croyois; l'amour maternel vous feroit » faire jusqu'à des sottises. »

Fernand ordonna ensuite à Andrès d'aller chercher la bourse chez la Bohémienne; mais celle-ci jura qu'elle n'avoit rien vu. Andrès qui ne voulut pas en avoir le démenti, se fâcha, s'emporta, menaça. La magicienne qui craignit des violences, appela les voisins; le bruit, le tumulte augmentant, le corrégidor vint. Andrès lui conta tout, et lui fit la description de la bourse ainsi que de son contenu. La bourse fut retrouvée, rendue, et la sorcière punie de trois mois de prison.

Andrès revint à la maison, la bourse à la main, et fier comme un avocat qui vient de gagner une cause. Il s'attendoit à des complimens, à des remercimens ; mais lorsqu'il eut dit à Isabelle, qu'il avoit eu

besoin de l'intervention des voisins et du corrégidor pour obtenir que restitution lui fût faite, elle se mit dans un grand courroux, lui arracha la bourse de la main, la jeta par la fenêtre, lui cria qu'il méritoit que Fernand lui en fît autant, et l'accusa dans les termes les plus énergiques, de lui avoir fait un tort irréparable de l'avoir perdue de réputation.

L'aventure en effet fit du bruit, et en passant de bouche en bouche, elle fut commentée, augmentée. On alla jusqu'à dire que Fernand dévoré d'une risible ambition, avoit abusé de l'ascendant qu'il s'étoit donné sur Isabelle dont chacun d'ailleurs louoit l'esprit et le bon cœur. On disoit qu'il l'avoit envoyée chez une misérable Bohémienne, chercher des talismans, des recettes, des secrets qui contraignissent l'Infant don Pédro à épouser Inès. On ajoutoit qu'Isabelle ne sachant que complaire et obéir à son mari s'étoit prêtée à ce manège.

Telle fut l'histoire qui circula et à la ville et à la cour. C'est ce qu'on sut du moins quelques jours après d'Alfonse Langarez qui vint dîner chez Fernand, et qui ne manqua pas d'ajouter à son récit, chargé peut-être de circonstances qu'il avoit imaginées lui-même, que le seul moyen de faire tomber toutes ces sottises, c'étoit de fiancer Inès avec Isidro.

Cette aventure et les alarmes qu'on avoit données à Isabelle sur le compte de son Inès, ne laissoient pas que de l'inquiéter. Elle avoit beau courir, s'agiter, il y a toujours des momens soit dans la journée, soit dans la nuit, où l'on est seul avec soi-même. Dans ces momens, Isabelle en revenoit sans cesse aux idées qui l'affectoient. Elle sentit même qu'elle ne pouvoit plus s'en débarrasser, et qu'elle étoit prise par intervalles, d'un léger frisson de fièvre. Fernand qui s'aperçut de cette légère altération, et qui craignoit qu'elle ne se terminât par une maladie, consulta un

médecin. Celui-ci conseilla et prêcha le repos. Isabelle ne s'en détermina que plus vîte à hâter son départ pour Léon, afin de s'y aller jeter au milieu de la légion d'ouvriers qu'elle y alloit mettre en activité.

Cette résolution, les premiers préparatifs du départ, les emplettes, les paquets, les écritures, les visites valurent mieux que le repos. Isabelle n'avoit pas encore commandé les chevaux, qu'elle étoit guérie, et ne pensoit plus ni à la femme noire, ni à la Bohémienne.

Ce qui acheva entièrement la guérison, ce fut l'événement suivant tout simple qu'il étoit, par la grande diversion qu'il apporta aux idées qui commençoient à rembrunir l'imagination d'Isabelle.

Le jour même où elle avoit fixé son départ au lendemain, projetant de laisser à Madrid son mari, sa fille, et de n'emmener avec elle que Vicente, comme elle étoit le plusoccupée de l'arrangement

des objets qu'elle vouloit emporter, on entend dans la rue une voiture s'arrêter devant la porte de l'hôtel ; on entend des postillons faire claquer leur fouet, des chevaux hennir, des chiens aboyer. Peu après les deux battans du salon où l'on venoit de déjeûner, s'ouvrent ; un grand laquais mis comme un hidalgo, annonce fièrement le seigneur Lorenzo Coellos. Lorenzo lui-même paroît ; Fernand va à lui, le serre dans ses bras, et lui témoigne son étonnement de le voir dans cet équipage. Isabelle debout, ouvroit de grands yeux, restoit interdite. Lorenzo riant de tout son cœur, l'embrasse, et lui demande si elle a perdu l'usage de la parole. « Que tu es déplaisant, lui répon-» dit Isabelle ! tu fais tout à contre-temps. » Mes paquets étoient faits ; je partois de-» main pour Léon, et voilà qu'il faut que » je reste. — Partez, partez, ma chère » amie, lui dit Lorenzo ; qu'à cela ne » tienne, je resterai ici avec Fernand ;

» nous ferons vie de garçon. — Tu es un » insensé ; tu vois bien qu'il ne m'est pas » possible de partir le lendemain même du » jour où tu arrives, et qu'il faut bien que » je me donne le temps d'entendre tes » folies. Je n'en éprouve pas moins une » contrariété. »

Lorenzo depuis qu'il étoit entré, promenoit avec inquiétude ses yeux dans tout le salon. Il s'écria à la fin : « Mais » où est donc ma petite Inès ? » Ce jour étoit un jeudi : on lui apprit que sa nièce étoit au couvent. Il vouloit l'aller chercher sur-le-champ : on lui représenta qu'elle viendroit le soir, et on l'engagea en attendant à prendre du repos. On lui servit des rafraîchissemens. Dès qu'il vit apparoître Andrès, Vicente et Blanca, il leur sauta au col comme s'ils eussent été ses camarades. Il ne se lassoit pas sur-tout d'embrasser Andrès qui étoit son ami de cœur, et qui enchanté de revoir son maître, en témoignoit sa joie avec toutes les démons-

trations de la plus vive sensibilité. Blanca se trouvoit là, parce qu'après avoir accompagné Inès au couvent, elle étoit revenue pour aider Isabelle à faire ses paquets. Elle devoit retourner sur le soir chercher Inès.

Quand Lorenzo eut pris quelque repos, on lui demanda pourquoi donc il étoit venu à Madrid avec un train qui avoit tout l'air de celui d'un prince. « Vous » en serez complétement instruits, ré» pondit Lorenzo, par la lettre que le » seigneur Gabriel Coellos notre père et » maître adresse à don Fernand; la voici. » Fernand lut.

« C'est à vous, mon très-honoré sei» gneur et très-cher fils, que j'adresse » cette lettre, parce que je n'écris point » aux gens qui ne me répondent pas. Ma » fille néglige tous ses parens et tous ses » amis. Je sais ce qu'elle dit; elle prétend » qu'elle n'a nul besoin de se mettre en » frais pour cultiver des amis dont elle est

» sûre. Cette raison n'est pas trop bonne.
» Il faut tout au moins avoir l'air de s'oc-
» cuper des gens qu'on aime. La condi-
» tion des amis seroit pire que celle des
» indifférens, si on pensoit plus à ceux-ci
» qu'à ceux-là. Je serois très-fâché qu'on
» laissât prendre à Inès l'habitude d'une
» telle négligence.

» Me voici au reste arrivé à Léon, où je
» trouve à l'ordinaire la manufacture de
» mon fils dans un état brillant de pros-
» périté; il n'en est pas ainsi de votre mai-
» son; tout y est dans le désordre. Tous
» vos gens sont désœuvrés, et se plaignent
» qu'on ne les paye pas. J'ai pourvu à tout,
» et de mon mieux, comme vous auriez
» pu faire vous-même. J'approuve le pro-
» jet qu'a ma fille de vous procurer une
» maison de plaisance à Duenas où vous
» puissiez vivre en homme de votre nais-
» sance; je vous aiderai dans l'exécution
» de ce projet, et mes secours iront aussi
» loin que vous le désirerez.

» Je vous envoie Lorenzo pour vous
» en assurer, et vous ramener ici afin
» que nous concertions ensemble la cons-
» truction du château de Duenas, et
» que vous voyez par vous-même si vous
» êtes content de l'ordre que j'ai tâché
» d'établir dans votre maison de Léon.
» Ma fille restera à Madrid avec son Inès,
» jusqu'à ce que cette enfant n'ait plus
» besoin de maîtres.

» J'ordonne à mon fils de réparer cette
» fois-ci, par la figure qu'il fera à la
» ville et à la cour, le tort qu'il m'a fait
» en y paroissant la première fois comme
» un pauvre bachelier sans ressources. Je
» vous prie de veiller à cela; vous y êtes
» intéressé. Il ne faut pas qu'on dise que
» vous êtes entré dans une famille qui
» n'a pas même la noblesse des manières.
» Ce goût que ma fille a pour un genre
» de vie qui ne suppose que des idées
» étroites et mesquines, me déplaît sou-
» verainement; ce n'est pas sous mes

» yeux qu'elle l'a contracté ; il faut le lui
» ôter. Je veux, en un mot, que l'ar-
» gent que je donne soit dépensé noble-
» ment. C'est par l'usage qu'on fait de
» son opulence, qu'on se fait estimer ou
» mépriser. Il y a long-temps que je
» prêche cette morale ; que ce soit la
» dernière fois.

» Je ne puis m'empêcher de vous dire
» que l'évêque de Léon prétend qu'on
» n'a point encore fait faire à Inès sa
» première communion ; il en est très-
» mécontent. Don Louis est dans la même
» opinion, et il ne faut pas faire crier
» les gens d'église. Votre cousine dona
» Maria a écrit aussi à notre prélat, que
» si ma fille ne mettoit pas une grande
» sagesse dans ses relations avec les deux
» Langarez, elle s'en feroit de cruels en-
» nemis. Elle parle encore d'un petit
» Infant qui pourroit compromettre le
» repos et la réputation de la petite
» Inès. Je n'entends pas grand'chose à

» tout cela, ni ne m'en soucie beaucoup,
» parce que je m'en repose entièrement
» sur vous.

» Quand vous serez tous réunis ici,
» je marierai mon fils.

» Adieu, mon très-cher seigneur et
» fils. Les bons et nobles procédés que
» vous continuez d'avoir pour mon Isa-
» belle, me pénètrent de la plus vive
» reconnoissance. Aussi me trouverez-
» vous toujours ami chaud et père tendre.

» *Signé* Gabriel COELLOS. »

« Eh bien, dit Lorenzo, après avoir
» lu cette lettre, est-ce moi aujourd'hui
» qui suis grondé? — Laissons cela, dit
» Isabelle; il faut d'abord songer à ca-
» serner tout cet attirail que tu as traîné
» de Léon ici. — J'ai pourvu à tout,
» ma chère sœur; par mes ordres, le ban-
» quier de mon père m'a loué, à la place
» Mayor, un hôtel de toute magnifi-
» cence; c'est là que ma seigneurie va
» loger avec tout son monde; il y a place

» aussi pour vos seigneuries, et j'entends
» que vous ne m'abandonniez pas. Ah!
» puisque mon père trouve que nous
» vivons en gens de néant, nous lui ferons
» voir que nous savons vivre en princes. Dès
» demain, je me montre au Pardo, en équi-
» page de grand seigneur, en digne beau-
» frère de don Fernand. — Pour figurer
» au Pardo, lui dit Isabelle, qu'avois-tu
» affaire de ce piqueur, de ces chiens?
» — Ce que j'en veux faire? Eh! par-
» bleu, je veux chasser avec les plus
» grands seigneurs de la cour; je veux
» courre le daim, le cerf, mettre tout
» aux abois; je veux suivre le roi à la
» chasse. Pour qui me prendroit-on si je
» n'avois pas piqueurs et chiens? Ne me
» défie pas, Isabelle; maintenant que
» me voilà en train, je suis homme à
» mettre quatre-vingts chevaux dans mon
» écurie, à me donner un majordome,
» un écuyer, un intendant, un maître
» d'hôtel, des officiers. — Et le ma-

» riage, demanda Fernand, quelles nou-
» velles nous en apportez-vous ?—Le ma-
» riage se fera quand la future sera re-
» trouvée. — Il paroît que votre cher
» frère don Louis n'en a pas été bon gar-
» dien, et qu'il l'a laissée échapper de
» Lisbonne. Le temps éclaircira tous les
» mystères. Je soupçonne, en attendant,
» que la Portugaise connoît celle qui
» m'est destinée. Je le soupçonne d'après
» quelques mots échappés à l'évêque, en
» ma présence. On lui a amené dernière-
» rement, de je ne sais où, une belle
» fille d'environ seize ans, qui me plairoit
» beaucoup, et la belle fille, comme vous
» pensez bien, a été ensevelie toute vi-
» vante au couvent où notre Portugaise
» est détenue. Mais je l'ai vue, la belle
» enfant, avant qu'elle entrât au monas-
» tère, dans une visite que j'ai faite au
» prélat. Elle m'a paru un peu triste, et
» aimer mieux les vanités du monde que
» les joies du cloître. Elle avoit avec elle

» une espèce de suivante, toute vêtue de
» noir, assez sot personnage, minau-
» dière, prude et babillarde. — C'est ma
» femme noire, s'écria Isabelle; continue.
» — Ta femme noire, soit; ce n'étoit pas
» la peine de m'interrompre pour faire
» cette inintelligible exclamation; je ne
» sais où j'en suis. Je disois donc que je
» m'approchai de cette femme et que je
» lui demandai le nom de la demoiselle;
» elle me répondit que c'étoit là une de
» ces choses qu'elle ne diroit pas pour un
» empire, au meilleur de ses amis. J'in-
» sistai, je dis qu'à l'air, qu'au maintien
» de la jeune personne, je jugeois qu'elle
» n'étoit pas d'une naissance commune.
» On me répondit que la naissance seroit
» bonne si elle étoit légitime. Oh! alors j'é-
» clatai de rire si haut et si long-temps
» que le prélat se fâcha; il dit que j'étois
» un étourdi, et reprocha à la duègne
» d'avoir la langue d'une femme. Il m'est
» revenu que d'autres indiscrétions avoient

obligé

» obligé de la renvoyer. — Veux-tu que
» je te parle franchement, Lorenzo ? tu
» es amoureux. — Il seroit plaisant en effet
» que ce fût là la beauté qu'on me destine,
» et plus plaisant encore que j'épousasse
» malgré la naissance qui n'est pas légitime.
» —Sérieusement, dit Fernand, êtes-vous
» décidé à vous marier? — Je répondrai
» à cette question quand Inès sera mariée.
» Je ne veux songer à moi, que quand le
» bonheur d'Inès sera irrévocablement as-
» suré. — Vous êtes toujours le même,
» mon cher Lorenzo, lui dit Fernand,
» toujours bon, toujours généreux, et il
» y a plaisir d'être votre ami et votre pa-
» rent. — Don Fernand a raison, dit à son
» tour Isabelle, tu es bien le meilleur en-
» fant que je connoisse ; je ne rencontre
» pas dans la société un homme qui te
» vaille. Fernand te dira que depuis quel-
» ques jours je n'étois pas bien, au point
» que je craignois une grave maladie. Il
» n'y a qu'un moment que tu es arrivé,

» me voilà parfaitement guérie ; je ne me
» suis jamais si bien portée. Comme nous
» allons nous amuser ! comme nous ri-
» rons des figures qu'on fera en voyant
» ton luxe ! Et les billets doux, comme
» ils vont rouler ! Il ne nous faut pourtant
» pas mener trop long-temps ce train de
» vie. D'abord il te ruineroit ; ensuite tu
» sais bien que j'ai à Léon des affaires par-
» dessus la tête ; il faut que je parte inces-
» samment. — Mais tu vois par la lettre
» de mon père, que c'est toi qu'il laisse
» ici, et que c'est Fernand qu'il attend.
» — Mon père arrange mal cela. Fernand
» auroit là-bas la tête cassée de toutes ces
» affaires, de tout le tracas qu'elles occa-
» sionneront. Il lui sera bien plus agréable
» de n'arriver que pour jouir de tout ce
» qui aura été fait en son absence, sans
» qu'il lui en ait coûté ni pensée ni souci.
» D'ailleurs, et c'est à quoi il faut bien
» songer, voilà notre Inès qui grandit
» beaucoup ; elle a besoin d'une instruc-

» tion solide; j'ai bien fait jusqu'à présent
» tout ce que j'ai pu pour orner son es-
» prit, mais mes connoissances ne vont
» pas loin; c'est maintenant à Fernand à
» me remplacer, et puisque nous laissons
» ici Inès, il est nécessaire qu'il y reste.
» Je ne suis pas plus sotte que toute autre
» mère de famille, mais je ne me flatte
» pas, je me rends justice, et je suis per-
» suadée que toute femme assez présomp-
» tueuse pour croire qu'elle peut continuer
» ses leçons quand l'enfant qu'elle instruit
» est sorti de la première enfance, se
» trompe et fait beaucoup de tort à son
» élève. Qu'en dites-vous, Fernand?
» —Je dis que tout sera au mieux, si
» votre père est content.—Oh! mon père,
» je vous assure, est très-raisonnable; il
» est plein de sens; il n'y a pas une tête
» mieux organisée. Je vous réponds qu'il
» goûtera fort nos raisons.—Je n'en doute
» pas, car qui, après vous avoir entendu,
» pourroit n'être pas de votre avis? Mais

» dites-nous, mon cher Lorenzo, si vous
» avez vu à Léon un Français qu'on nomme
» le chevalier de Reganhac. — Oui certes,
» je l'ai vu; la lettre de recommandation
» que vous et Isabelle lui aviez donnée pour
» moi, lui a valu une réception telle que
» l'auroit eue un Infant. Il a logé chez moi;
» je l'ai tant fêté, je lui ai fait tant d'ins-
» tances que je l'ai retenu quelques jours
» malgré lui, et lorsqu'il est parti, je lui
» ai offert des traites sur Toulouse et Paris,
» lui disant qu'il me les rembourseroit lors-
» qu'il auroit recueilli la succession de son
» père ; mais il a constamment rejeté mes
» offres, et m'a assuré qu'il étoit assez
» en fonds pour continuer sa route. —
» Quelle idée as-tu de cet original? de-
» manda Isabelle. — Il est Français dans
» toute la force du terme ; il boit comme
» un Templier, est gourmand comme un
» Bernardin, jure comme un charretier
» embourbé, a les bonnes grâces de toutes
» les femmes, et des affaires avec tous les

» maris ; fronde tout, mœurs, usages,
» hommes, institutions, gouvernemens,
» et ne trouve de beau que la ville de
» Cahors. — T'a-t-il parlé des Langarez ?
» — Peu. — Mais encore qu'en a-t-il dit ?
» — Il ne connoît pas l'aîné ; il est réservé
» sur le compte du cadet qu'il dit avoir
» du bon et du mauvais ; mais suivant lui
» le mauvais l'emporte. . . . En voilà assez,
» continua Lorenzo changeant de conver-
» sation. Songeons à nos nouveaux loge-
» mens ; disposez-vous à vous transporter
» à la place Mayor. — Ecoute, lui dit Isa-
» belle, si tu n'avois pas une aussi nom-
» breuse suite nous te dirions de loger avec
» nous, car tu vois combien il est terrible
» de vivre dans la même ville et de ne pas
» vivre sous le même toit. Mais d'un autre
» côté tu sens que pour le peu de jours
» que nous avons à rester ici, ce n'est pas la
» peine que Fernand et moi nous nous je-
» tions dans les embarras d'un déménage-
» ment. Ainsi tu iras coucher dans ton pa-

» lais, avec ton piqueur et tes chiens; nous,
» nous resterons dans notre hôtellerie ;
» mais nous n'en passerons pas moins la
» journée ensemble. »

L'heure du dîner vint; Lorenzo s'impatientoit de n'avoir pas à côté de lui, sa chère petite nièce; il vouloit absolument qu'on l'allât chercher sur-le-champ. A peine le dîner étoit fini, qu'Andrès remit une lettre à Isabelle; elle reconnut l'écriture de son Inès; elle pâlit; elle rompit à la hâte le cachet, et lut à haute voix ce qui suit :

« Lorsque je suis arrivée au couvent ;
» ma chère maman, on m'a dit que Ca-
» roline étoit bien malade depuis trois
» jours, et que ce matin la petite vérole
» s'étoit déclarée. J'ai demandé d'entrer
» chez elle. On n'a pas voulu. J'ai pleuré,
» j'ai crié, je me suis dépitée; j'ai dit que
» vous me gronderiez si je ne la voyois
» pas, tout étoit inutile. A la fin, au mo-
» ment où toute la communauté alloit au

» réfectoire, je me suis glissée sur la pointe
» du pied, à la suite d'une sœur converse
» qui entroit chez Caroline; j'ai couru à
» son lit, je l'ai embrassée. Quand on a
» su que j'étois là, on a voulu m'en faire
» sortir, mais j'ai tenu Caroline si étroi-
» tement serrée entre mes bras, qu'on n'a
» pas pu m'arracher d'auprès d'elle. Elle
» a une grosse fièvre, et fait peur tant
» elle a de ces vilains boutons; elle souffre
» beaucoup; c'est une petite vérole bien
» maligne. Qu'est-ce que je risque, ma-
» man, de rester ici, puisque, comme
» vous me l'avez dit, j'ai eu la petite
» vérole en nourrice? Et quand je ne
» l'aurois pas eue, est-ce que je peux
» abandonner dans cet état mon amie à
» des mains étrangères? Je lui fais prendre
» ses potions; je lui fais de petites lec-
» tures; je lui conte des drôleries qui la
» font rire; elle me dit que j'ai le talent
» de calmer ses douleurs. Ce soir on me
» dressera un lit à côté du sien. Vous

» voyez, maman, que je ne puis pas quit-
» ter Caroline. Je vous demande votre
» approbation et celle de mon papa. » .

La lecture de cette lettre attendrit vivement Isabelle, Fernand et Lorenzo. Ils fondoient en larmes ; ils donnoient mille et mille tendres bénédictions à Inès, comme si elle eût été présente. « Jugez, dit Isa-
» belle, de ce qu'elle sera un jour. Avec
» un cœur aussi aimant, elle se fera ado-
» rer de son mari. »

Isabelle demanda ensuite une plume, et fit la réponse suivante :

« Nous t'avons bien bénie, ma chère
» enfant, ton père, ton excellent père,
» ton bon oncle Lorenzo qui est arrivé,
» et moi, en lisant ta lettre. Oui, tu as
» bien fait, mille fois bien fait de te glisser
» chez ton amie, et de ne pas vouloir
» t'en séparer. Ne la quitte point, ma
» chère Inès, qu'elle ne soit parfaitement
» guérie. Les soins des domestiques ne
» valent jamais ceux d'une amie, et au-

» près des malades les soins font plus que
» les remèdes. Oui, quand tu n'aurois pas
» eu la petite-vérole, il auroit fallu en-
» core rester. Celui qui dans ces occa-
» sions, hésite, et ne sait pas exposer sa
» vie pour sauver celle de son ami, n'a
» pas un bon cœur, et tu sais combien
» ton père et moi nous abhorrons les
» mauvais cœurs. Nous souscrivons donc
» à tout ce que tu as fait, et à tout ce
» que tu feras. Je t'envoie du chocolat
» pour toi, et mille petites douceurs né-
» cessaires à l'état de ton amie, mais
» dont il ne faut faire usage qu'avec l'avis
» du médecin.

» Adieu, ma chère fille, la joie de mon
» cœur, la consolation de ton père. Nous
» t'embrassons un million de fois, et
» nous espérons que Dieu qui aime ceux
» qui sont bons aux autres, te bénira
» comme nous te bénissons. Envoie cher-
» cher ici tout ce qui te fera plaisir, nous
» te passerons tout, jusqu'aux plus ridi-

» cules fantaisies. Je t'irai voir demain. »

Cette réponse cachetée, on la remit au jardinier du couvent de las Salésas, qui avoit apporté le billet d'Inès, et on alla voir le palais que Lorenzo avoit choisi pour en faire son habitation pendant qu'il seroit à Madrid. Il en fit voir tous les appartemens à Fernand et à Isabelle. Celle-ci fut si émerveillée de la beauté et de la commodité de celui qui lui avoit été destiné, qu'elle ne put se refuser au désir d'y loger. Ainsi, en dépit de sa première résolution, elle prit sur-le-champ toutes les mesures nécessaires pour pouvoir y coucher le soir même.

On passa le reste de la journée à parcourir quelques quartiers de la ville, non à pied, mais dans la berline que Lorenzo avoit amenée. Il ne manqua pas d'en faire remarquer à sa sœur et à son beau-frère toute la somptuosité, et de leur apprendre qu'elle avoit été construite à Paris. Trois grands laquais dont un nègre, la surchar-

geoient par derrière ; ils étoient richement vêtus. Le cocher avoit l'air d'un conquérant qui fait son entrée triomphale. Son chapeau étoit orné de plumes de prix. L'or et l'argent brilloient sur ses habits. Deux beaux chiens danois précédoient la voiture, et sembloient fiers de l'opulence de leurs maîtres. Les passans admiroient la pompe de cet équipage ; ils se rangeoient contre les murs et saluoient respectueusement, ne doutant point qu'il n'y eût au moins un Infant dans ce carrosse. Isabelle et Lorenzo rioient comme des insensés ; Fernand sourioit à leur joie, et pendant ce temps-là, la pauvre Inès enfermée dans une étroite cellule, respiroit un air pestiféré, essuyoit les larmes de son amie, et se désespéroit des gémissemens qu'elle entendoit.

Isabelle et Lorenzo vouloient que les chevaux allassent comme le vent ; ils ne cessoient de crier au cocher de brûler le pavé. Les chiens partageoient l'ardeur de

leurs maîtres ; ils se précipitoient plutôt qu'ils ne couroient. Dans leur impétuosité, ils renversèrent une femme. Le cocher eut assez d'habileté et de force pour arrêter les chevaux avant qu'ils foulassent aux pieds cette infortunée. Isabelle poussa un cri d'effroi et s'évanouit. Lorenzo s'emporta en imprécations contre les chiens, les chevaux, le cocher, et contre les trois laquais qui restoient immobiles comme des statues. Fernand poussa la portière avec tant de violence qu'il en cassa la glace; il sauta sur le pavé, courut à la femme renversée, la saisit vigoureusement dans ses bras, et la transporta dans le carrosse: elle étoit sans connoissance. Fernand lui donna sa place dans le fond de la voiture, à côté d'Isabelle; il se mit sur le devant, et ordonna au cocher de retourner à l'hôtel du seigneur Lorenzo, sans trop presser les chevaux.

On avoit deux femmes évanouies; on donna les premiers soins à Isabelle qui ne

tarda pas à revenir entièrement à elle-même. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'ouvrant les yeux, et les promenant de côté et d'autre, elle aperçut à côté d'elle une femme évanouie, et sur-tout lorsqu'elle vit que cette femme étoit encore la femme noire ! « Vive ou morte, s'écria-t-elle, » elle me poursuivra partout ; c'est ma » destinée. »

Isabelle n'eut pas plutôt fait cette exclamation, qu'elle s'empressa de secourir cette malheureuse, et elle le fit avec une activité et une sensibilité merveilleuses. Elle lui fit respirer des sels, des vinaigres, et délaça son corset pour donner plus de jeu à la respiration. Le corset en s'entr'ouvrant laissa tomber quatre billets ; elle se hâta de s'en saisir, et jeta un coup-d'œil rapide sur les quatre adresses. Elle n'en pouvoit croire ses yeux, lorsqu'elle vit que l'adresse étoit la même sur chacun des billets, et que cette adresse étoit celle d'Inès de Léon ; elle le fit remarquer à

son mari, mit les billets dans sa poche, et recommença ses soins auprès de la femme noire à qui elle parvint à rendre la vie et la connoissance. On arriva bientôt après à l'hôtel où l'on laissa la femme noire dans l'antichambre entre les mains des domestiques à qui Fernand ordonna de la renvoyer dès qu'elle seroit un peu reposée, et on entra dans le salon pour lire les quatre billets adressés à Inès.

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

QUATRIÈME PARTIE.

LE premier billet qu'on lut étoit ainsi conçu :

« Divine, adorable Inès, dame de mes » pensées, de mon cœur, maîtresse de » ma vie, que je servirai, que j'adorerai » jusqu'au tombeau, pourquoi n'avez- » vous pas gardé cette image qui me rap- » peloit à vous ? Ah ! du moins ne soyez » pas fâchée contre moi ! Ecrivez-moi » par la personne qui vous remettra ce » billet, que vous ne l'êtes pas. Aimez un

» peu celui dont vous aimez tant la sœur.
» Pour lui, il mettra son bonheur et sa
» gloire à vous prouver qu'il ne peut et
» ne pourra jamais aimer que vous. Oui,
» je suis et serai toujours votre fidèle ami
» et votre dévoué chevalier.

» Signé, don PÉDRO. »

Le second billet contenoit ce qui suit :

« Il est essentiel, chère Inès, pour
» votre bonheur et pour celui de vos pa-
» rens, que vous vous laissiez conduire
» par la personne qui vous apprend à
» broder, dans une maison où vous pou-
» vez vous attendre à voir et à entendre
» des choses qui vous causeront le plus
» grand plaisir. Votre père et votre mère
» n'en auront pas moins que vous quand
» vous leur conterez ce qui vous sera ar-
» rivé; mais pour leur ménager une sur-
» prise bien agréable à votre retour, il
» faut leur laisser ignorer que vous allez
» dans cette maison; indiquez à la senora
» Paula un moment où ils seront absens.

» Vous lui rendrez mon billet lorsque
» vous l'aurez lu. Prenez en elle toute
» confiance ; elle est discrète et vous aime
» beaucoup. Je vous aime beaucoup aussi,
» et vous savez que je n'ai d'autre désir
» que de contribuer à votre félicité et à
» celle de vos chers parens. Vous l'avez
» déjà éprouvé, et vous l'éprouverez tou-
» jours. Adieu, chère Inès ; croyez, quoi
» qu'on puisse vous dire, que moi seul je
» puis vous rendre heureuse.

» Signé, ISIDRO LANGAREZ. »

Voici quelle étoit la teneur du troisième billet :

« Sachant ce qui se passe, belle en-
» fant, et vous portant le plus tendre in-
» térêt, je dois vous écrire que si vous ne
» voulez pas tomber avec vos parens dans
» les plus grands malheurs, il faut que
» vous fassiez, avec une soumission et une
» docilité aveugles, tout ce que vous dit
» et tout ce que pourra vous dire mon
» frère. Prenez-y bien garde, Inès. Ren-

» dez mon billet à la senora Paula, et » croyez à toute mon amitié.

» Signé, ALFONSE LANGAREZ. »

Enfin, voici ce que portoit le quatrième billet :

« Vous êtes encore un enfant, ma chère » petite, et l'on vous tend déjà des piéges; prenez garde d'y tomber; croyez-» en mon expérience. Les deux Langarez » sont des vauriens, et la vilaine duègne » que vous avez vue chez moi, ne vaut » pas mieux qu'eux. Mon mari s'est fâché » de ce que j'avois reçu votre maman et » vous. Dès le lendemain, toute souffrante » que j'étois, j'ai été transportée à El-» pardo, qui est bien le plus sot lieu de » la terre. Mais il y a un couvent de ca-» pucins où il arrive journellement grand » nombre de pélerins attirés par une image » qu'on dit miraculeuse, et quand mon » mari a fait quelque sottise, il va bien » vîte faire ses prières devant cette image. » Malgré sa prétendue dévotion, qui est

» toute en grimaces, je le crois capable
» de ne rien respecter. J'en juge sur-tout
» par ce qui se dit ici dans des conciliabules qui se tiennent dans la maison où
» je suis. On me croit bien loin, et je suis
» bien près, car j'ai toujours aimé à écouter aux portes, et je me félicite plus
» que jamais d'avoir ce goût. J'entends
» dire des choses qui menacent votre innocence, votre bonheur, et l'honneur
» de vos parens. On vous écrit, et c'est
» ma geolière qui vous portera les messages; remettez bien fidèlement le tout,
» ainsi que la lettre que je vous écris moi-
» même, à votre maman. Dites-lui que je
» suis bien malade; qu'Elpardo n'est qu'à
» deux lieues de Madrid, et que si elle
» peut parvenir à me voir, je lui en dirai
» davantage de vive voix. Que la peur de
» rencontrer Alfonse ne l'effraye pas;
» qu'elle ne le craigne pas plus que moi.
» La duègne qui vous remettra ma lettre,

» ne s'en seroit pas chargée si je ne lui
» eusse fait croire que je vous écrivois
» dans le sens de mon mari et de mon
» beau-frère. Mais vous pouvez lui tout
» dire ; je ne me soucie pas plus d'elle
» et d'eux tous que de la vie.

» Adieu, petite espagnole, soyez tou-
» jours bien sage ; soyez aussi toujours
» un peu reconnoissante des avis que vous
» donne

« Pulchérie LOMONT de LANGAREZ. »

« Voilà qui est étrange, dit Isabelle
» lorsque toute cette lecture fut finie. Ils
» sont acharnés après cette enfant, comme
» si je ne l'avois mise au monde que pour
» eux. Oh ! ils sont loin de compte. —
» Je vous répète, senora, dit de son
» côté Fernand, que tout cela ne finira
» que quand M. le commis et son frère
» auront eu sur les oreilles. — Je le veux
» bien, reprit Isabelle, mais prenez garde
» que quand même les oreilles des Lan-

» garez pourroient recevoir impunément » une correction, il nous faut pourtant » respecter celles de l'Infant. »

Lorenzo qui n'étoit pas bien au fait de tout cela, se le fit expliquer, et entra à son tour dans une grande colère contre les deux Langarez ; il jura, il tempêta, il accusa Fernand de pusillanimité ; il reprocha à Isabelle de ne pas aimer assez sa fille ; il maudit Andrès et Vicente de ce qu'ils n'avoient pas jeté les deux frères par les fenêtres lorsqu'ils étoient venus au logis. « Mais finis donc, lui dit à la » fin Isabelle ; tes cris, qui s'entendent » de la rue, ne remédient à rien. Où en » veux-tu venir ? Voyons, que prétends-» tu faire?—Ah ! ce que je prétends faire ? » tu le verras. — Oui, encore une fois, » que feras-tu ? — Je les ferai bâtonner » d'importance. Mon nègre a un talent » merveilleux pour casser les bras et les » jambes, et je veux être pendu si, quand » ils auront les bras et les jambes cassés,

» ils songent aux fiançailles. — Au nom
» de Dieu, Lorenzo, je t'en conjure, ne
» te mêle pas de cette affaire. — Il faut
» pourtant bien, dit Fernand, que tout
» ceci ait une fin. — Que je suis malheu-
» reuse, reprit Isabelle, qu'on ne veuille
» pas s'en rapporter à moi ! ai-je jamais
» fait une fausse démarche ? Certes, Fer-
» nand, vous me trouverez toujours une
» docilité d'enfant, quand il s'agira de
» déférer à vos avis. Mais mon frère est
» un extravagant, il ne sait que se mettre
» en colère, estropier, tuer. De grâce,
» permettez-moi seulement la voie de la
» représentation. Mon avis est que nous
» nous taisions sur tout ceci. La célébrité
» ne vaut jamais rien pour une femme,
» et encore moins pour une fille de l'âge
» d'Inès. Quel cavalier honnête se soucie
» d'épouser une demoiselle qui a fait du
» bruit dans le monde ? Il ne faut parler
» de ces quatre billets à personne, pas
» même à Inès. Il pourroit bien lui en

» venir l'idée qu'elle est un personnage
» d'importance. Qui peut dire ce qui se
» passe dans ces jeunes têtes ? Moi, il
» me semble que si un Infant m'avoit
» fait la cour, j'en aurois perdu l'esprit ;
» il ne se seroit trouvé que Fernand
» au monde, qui auroit pu l'emporter
» sur lui. Je te défends absolument, Lo-
» renzo, de rien dire aux Langarez ; je
» ne veux pas que tu ailles les voir, et
» s'ils viennent ici, j'entends que tu en
» agisses avec eux comme si tu ignorois
» ce qui se passe. — Cela est fort, dit
» Lorenzo ; et toi, ma sœur, comment
» te comporteras-tu avec eux ? — Moi,
» comme par le passé, amicalement, avec
» politesse. — Et ta mégère ? — Quelle
» mégère ? — Ta femme noire. — Elle
» n'est pas mégère ; je lui crois au con-
» traire un grand fonds de douceur ; et
» la douceur est une qualité que je prise
» infiniment partout où je la trouve.
» Quand je reverrai cette femme, je lui

» parlerai comme à l'ordinaire ; je ne se-
» rai pas plus malhonnête avec elle qu'avec
» une autre. Crois-moi, Lorenzo, je sais
» mieux les convenances que toi. — Voilà
» de belles gens, dit Lorenzo, pour être
» honnête avec eux. » Et sur cela il se mit à s'égayer sur le compte des deux frères, de la femme noire, et même du duc d'Almeyra ; il les contrefit tour à tour ; et ensuite, supposant une conversation entr'eux, il remplit les quatre rôles d'une manière si plaisante, que sa sœur et son beau-frère ne se lassoient pas de lui voir jouer à lui seul cette comédie. Quand il eut fini ses facéties, il reprit son sérieux, et dit d'un air fort grave à Isabelle : « Nous
» avons assez ri. Veux-tu maintenant
» que je te donne un bon conseil ? Il fau-
» dra que tu maries ton Inès le plus tôt
» que tu pourras, parce que quand elle
» sera une fois mariée, tu te trouveras
» débarrassée de toutes ces poursuites. Et
» tu devrois bien lui faire faire sa pre-

mière

» mière communion. — Ne vas-tu pas
» faire, lui répondit Isabelle, comme
» l'évêque de Léon? encore a-t-il le droit,
» lui, de prêcher. Mais toi, contente-toi
» de faire rire; tu n'entends rien à la mo-
» rale. Ils m'impatientent avec leur pre-
» mière communion; tu crois que cela
» s'arrange comme un dessin pour tes
» toiles. Tu ne sais pas qu'il n'y a rien de
» plus difficile que de trouver quelqu'un
» qui soit parfaitement propre à disposer
» mon Inès pour cette grande action. Tu
» ne sais pas ce qui peut résulter pour
» une imagination tendre, des impres-
» sions qu'on lui donne en pareille cir-
» constance; quand tu seras père d'une
» fille aussi sensible, aussi aimante que
» l'est notre Inès, tu le sauras. Fais-toi
» prêtre, je te confierai son instruction;
» tu la prépareras, tu la dirigeras pour
» qu'il ne résulte de cette sainte action
» qu'une influence heureuse sur le reste de
» sa vie. — Moi, prêtre! s'écria Lorenzo;

» j'aimerois mieux mourir mille fois que
» de me voir enveloppé dans cette robe
» noire. — Ne plaisante pas, Lorenzo,
» tu es moins éloigné que tu ne crois de
» prendre la robe noire, et même le ca-
» puchon. Les gens de ton caractère vont
» toujours aux partis extrêmes; ils pren-
» nent un dépit, un chagrin, un déses-
» poir pour une vocation. — D'ailleurs,
» dit Fernand, permettez-moi, mon cher
» Lorenzo, de vous en faire l'observation.
» Vous avez tort de vous énoncer sur
» l'état écclésiastique, comme vous faites
» en toute occasion. On peut n'avoir pas
» du goût pour cet état, mais il ne faut
» pas avoir l'air de blâmer ce goût dans
» autrui. Il y a tel prêtre auquel on seroit
» fort heureux de ressembler. N'eussé-je à
» vous citer que l'évêque de Léon, c'en
» seroit assez pour vous faire voir com-
» bien vos préventions sont ridicules. Y
» a-t-il un homme raisonnable qui puisse
» tirer gloire de mépriser une agrégation

» qui donne autant de vertus qu'en a
» notre respectable ami? — Vous le prê-
» chez inutilement, dit Isabelle; au fond
» de l'ame, il pense comme vous. Ce qu'il
» vous a dit, il l'a dit sans malice. C'est
» par forfanterie qu'il feint de dédaigner
» ce qu'il devroit respecter. — Oui,
» s'écria Lorenzo, vous allez voir que
» c'est par forfanterie que je n'aime ni les
» prêtres ni les religieuses. Quand tous ces
» gens en Dieu vous auront affublé Inès
» d'un voile, vous me direz si vous les ai-
» mez mieux que moi. — Tu prendras
» le capuchon, répondit Isabelle, avant
» qu'Inès prenne le voile. Et ce seroit de
» ta part tout au moins une extrême mal-
» honnêteté de mal parler des gens d'é-
» glise, puisque le frère de don Fernand
» est prêtre. Au surplus, pour en revenir
» à ce que nous disions, ne te mêle point
» de tout cela; je saurai à merveille quand
» et comment il faudra marier notre Inès.
» Ces embarras où tu nous supposes, ne

» me font pas peur : nous en sortirons quand
» nous voudrons. Les poursuites que l'on
» commence à faire pour obtenir la main
» de cette chère enfant ; ne me déplaisent
» point ; elles me divertissent au contraire
» beaucoup, et je t'assure qu'il me tarde
» infiniment que ta nièce ait ses seize ans
» pour voir la figure que feront ceux qui
» la rechercheront en mariage. Ils iront
» à don Fernand, ils viendront à moi, je
» te les enverrai ; ils soupireront auprès
» d'Inès ; chacun aura sa manière de tour-
» ner sa déclaration ; on prendra des in-
» formations sur chacun d'eux ; on écou-
» tera les divers rapports ; on écrira par-
» tout ; on fera de petits voyages clandes-
» tins pour recueillir des renseignemens ;
» la médisance, la calomnie aussi s'en mê-
» leront ; la jalousie brouillera tout ; il y
» aura des rivaux, des défis, des brouil-
» leries, des raccommodemens, des que-
» relles, des duels. Figure-toi combien
» tout cela sera amusant. Fernand et moi

» nous ne disons rien; nous courons de
» côté et d'autre pour acheter les présens de
» noces, et quand nous nous sommes tous
» suffisamment divertis, il se trouve que
» la senora Inès de Léon épouse... Qui...?
» mon écolier... — Quelle chute! s'écria
» Lorenzo. Mais qu'est-ce donc que cet
» écolier? quel nom a-t-il? quelle est sa
» fortune? qui sont ses parens? — Tu
» m'en demandes plus que je n'en sais,
» et je serois bien fâchée d'en savoir da-
» vantage. Si nous savions tout cela, il
» n'y auroit plus de plaisir, le roman seroit
» fini. »

La conversation ayant ainsi tourné à la gaieté, on fit mille projets sur les divertissemens qu'on comptoit se donner jusqu'au départ pour Léon. « Malheureu-
» sement, dit Fernand, la pauvre Inès
» n'en sera pas. Son bon cœur la tient
» éloignée de nous. — Ah! si nous l'avions
» avec nous, dit à son tour Lorenzo, comme
» je la rendrois heureuse de tout ce que je

» lui ferois voir, de tout ce que je lui ache-
» terois ! je laisserois à sa disposition mon
» carrosse et mon nègre. — Dans le fond,
» dit Isabelle, je ne suis point trop fâchée
» qu'elle ne soit pas de ces parties-là ; elle
» auroit pu y prendre le goût de la dissi-
» pation et peut-être de la dépense. La
» voilà au fort de son travail, et au mo-
» ment où elle sent la nécessité de bien
» employer son temps. Il est heureux que
» cette fâcheuse circonstance de la maladie
» de Caroline empêche Inès de laisser ré-
» froidir l'ardeur qu'elle a maintenant pour
» l'étude. Elle trouvera bien des momens
» dans la journée pour s'occuper, sans
» nuire aux soins qu'elle doit à la malade.
» Ne fût-ce que les lectures qu'elle sera
» obligée de faire pour l'amuser, c'en sera
» assez pour qu'elle n'oublie pas ce qu'elle
» sait. »

La journée du lendemain commença aussi gaiement que celle de la veille avoit fini. A peine fut-on éveillé qu'on s'oc-

cupa des préparatifs de la pompeuse promenade qu'on vouloit faire au Pardo. Isabelle alloit et venoit dans l'hôtel, passoit d'une pièce dans une autre, sonnoit, donnoit des ordres, appeloit Blanca, lui désignoit la parure qu'elle vouloit mettre, se la faisoit montrer, l'essayoit, n'en étoit pas contente et en demandoit une autre. Fernand qui la voyoit toute entière à ces détails de frivolité, lui dit : « Il me semble, » ma chère amie, que vous vous étiez pro» posé d'aller passer la journée avec Inès. » — Sans doute, mais que ferois-je là ? » Je distrairois ma fille de ses généreux » soins. Je gênerois, j'embarrasserois; ces » chambres sont petites, il ne faut pas » trop de monde autour d'un malade. »

Comme elle finissoit de parler, on lui apporta un billet du couvent de las Salésas; elle l'ouvrit et le lut en présence de son mari et de son frère; il étoit ainsi conçu :

« Votre Inès, chère et bonne cou-

» sine, est un ange, mais un ange de a
» nature la plus belle, la plus pure. On
» ne peut rien voir de plus attendrissant
» que le spectacle qu'offre d'une part la pe-
» tite malade qui fait peur à voir, rece-
» vant avec reconnoissance les soins de
» son amie, prenant sans se plaindre les
» drogues les plus désagréables, et de
» l'autre, votre fille allant, venant, fai-
» sant tout, nettoyant, appropriant tout
» de ses petites mains, rendant les services
» les plus humilians, ne se dégoûtant de
» rien, toujours active, douce, gaie. Le
» jour, Inès lit, brode, écrit, conte des
» histoires, et finit toujours par donner
» un baiser à son amie, et toujours aussi
» le baiser est suivi d'une invitation à
» prendre quelqu'un des breuvages que
» le médecin a ordonnés; on obéit à l'in-
» vitation comme à un ordre. La nuit,
» votre Inès se jette sur un lit de sangles
» toute vêtue. Il me sembloit vous avoir
» entendu dire qu'elle étoit grande dor-

» meuse; elle ne l'est pas ici. Au moindre
» souffle, à la moindre plainte de son amie,
» elle s'éveille, elle est à bas, et les secours
» sont donnés aussitôt que désirés. Caro-
» line a un grand penchant à la dévotion;
» Inès qui le sait, lui récite à divers temps
» de la journée, des prières avec un ton,
» avec une componction qui toucheroient,
» qui édifieroient les libertins même.
» Malgré son activité, ses fatigues et ses
» inquiétudes qu'elle dissimule on ne peut
» pas mieux, elle ne se porte pas moins
» parfaitement bien, et c'est pour vous en
» donner l'assurance que je vous écris.

» Je sais, au reste, tous ces détails par
» la sœur converse et le médecin qui vi-
» sitent la malade plusieurs fois dans la
» journée; car ni moi ni aucune autre
» personne de la communauté n'entrons
» chez elle pour ne point répandre la con-
» tagion dans le reste de la maison. C'est
» aussi pour cette raison que je ne vous
» invite point à venir jouir du rôle tou-

» chant que joue votre Inès. La petite-
» vérole est de la qualité la plus maligne,
» la chambre est petite, l'air qu'on y res-
» pire est pestiféré; vous auriez trop à
» souffrir; votre santé pourroit en être
» dérangée. Inès se porte bien; c'est un
» miracle que Dieu fait pour elle, et qu'il
» ne feroit peut-être pas pour vous.

» Adieu, chère cousine que j'affec-
» tionne toujours de tout mon cœur. C'est
» bien dans toute la sincérité de mon âme
» que je vous félicite, ainsi que mon cou-
» sin, d'avoir un enfant aussi aimable, et
» qui mérite tant d'être aimé. »

Lorsqu'Isabelle eut lu cette lettre, elle demanda à son frère s'il voudroit lui prêter ses chevaux, parce que, dit-elle, elle seroit trop de temps à aller à pied. « Et où veux-tu aller, lui demanda Lo-
» renzo?—Belle question! voir Inès.—Oh!
» prends garde, ma sœur, tu peux gagner
» une maladie; et puis que feras-tu là? Tu
» les gêneras, et ce sera tout. — Tu badi-

» nes. Est-ce que je suis plus délicate
» qu'Inès ? Quand cette pauvre enfant
» s'expose courageusement à tout, il feroit
» beau voir que moi à mon âge je fisse la
» duchesse. — Adieu donc, Isabelle, notre
» belle partie du Pardo. — Tu m'impa-
» tientes plus que je ne puis te dire ; il y a
» des momens où tu me donnerois des
» accès de colère, de rage. Je suis sûre
» que Fernand a besoin dans cet instant
» de toute sa modération pour ne pas te
» dire des injures ; il est en vérité trop
» bon. Demande-lui plutôt ce qu'il pense
» de ce que tu viens de me dire. Com-
» ment, tu sais que ma fille n'est environ-
» née que d'objets tristes et lugubres, et
» tu veux que pendant qu'elle souffre
» peut-être toutes les peines d'esprit et de
» corps, moi j'aille faire la folle au Pardo ! »

Fernand embrassa Isabelle, et lui dit : « Calmez-vous, ma chère amie. Lorenzo » a aussi bon cœur que nous ; il n'a » pas dit cela pour vous fâcher ; il sait

» combien vous aimez votre enfant. Allez
» la voir cette pauvre petite Inès ; portez-
» lui tout ce qui pourra lui être agréable.
» Faites-lui bien des caresses pour moi.
» J'apprendrai volontiers de ses nouvelles
» par vous-même. Je compterai sur celles-
» là. »

Lorenzo qui paroissoit écouter tout cela froidement, fut pris tout-à-coup d'un violent accès de colère ; il pâlit, il se leva, il frappa du pied, il jeta sur le parquet sa montre qui se mit en mille pièces, et s'écria : « Que la peste étouffe, que Béel-
» zébuth emporte toutes les religieuses et
» de las Salésas et de la chrétienté ! Oui,
» j'en reviens à ce que j'ai toujours dit : ce
» sont des bégueules, des bégueules insup-
» portables qu'on ne devroit pas tolérer. —
» Mais tu es fou, mon frère, lui dit Isabelle
» éclatant de rire, fou à lier. Voilà que tu
» en reviens à ta chanson. Les religieuses
» sont des bégueules; il faut que Béelzébuth
» les emporte, il faut briser une montre à

» répétition parce que ces pauvres filles ont » une pensionnaire qui a la petite-vé- » role..... »

Ici les rires recommencèrent de manière qu'Isabelle ne pouvoit plus parler. Fernand rioit aussi de tout son cœur. Lorenzo un peu déconcerté, vint à jeter les yeux sur sa montre, et se mit également à rire : « Mais pourtant, dit-il ensuite, j'ai raison; » pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas » entrer dans l'intérieur de ces maudits » couvens ? Je suis l'oncle moi d'Inès. » N'ai-je pas comme ma sœur le droit de » la voir ? M'empêcher d'arriver jusqu'à » elle, c'est rompre tous les liens du sang, » c'est violer une sainte loi de la nature. — » Une sainte loi de la nature ! reprit Isa- » belle ; oh ! te voilà philosophe, mon » pauvre Lorenzo, c'est bien pire que » d'être fou ; je n'ai plus rien à te dire ; je » ne peux pas m'élever jusques-là, » adieu. »

Andrès vint avertir dans ce moment,

que les chevaux étoient mis, que tout étoit prêt. Isabelle embrassa deux ou trois fois son mari, son frère, et partit comme si elle alloit à un divertissement. « A quelle » heure faudra-t-il vous envoyer chercher, » lui demanda Fernand ? — Comment » voulez-vous que je sache cela? N'en- » voyez pas. J'ai encore l'usage de mes » pieds; je sais assez bien marcher. Va » plus vîte que l'autre jour, dit-elle au co- » cher en montant en voiture, mais n'écrase » point de femme noire. »

En un clin d'œil on fut au couvent. La porte s'ouvre, Isabelle entre, traverse des salles, des corridors, des dortoirs, pousse une porte entr'ouverte; c'étoit précisément la chambre de Caroline ; elle entre doucement, et voit sa fille qui étoit à genoux à côté du lit de la malade, et lui lisoit une prière à la Vierge ; elle en étoit dans ce moment à ces paroles : « Vous êtes toute » belle, ma fille ; vous n'avez jamais eu » un défaut ; vous êtes parmi les filles

» d'Adam ; ce qu'est le lis parmi des » épines (1).

Inès par sa contenance religieuse, par l'innocence et la candeur qui l'embellissoient, par l'aimable ferveur avec laquelle elle prononçoit ces paroles, pouvoit elle-même être comparée à un lis. Elle étoit si entièrement à sa prière qu'elle ne voyoit que le livre sur lequel elle avoit les yeux collés. Caroline extrêmement défigurée par la petite-vérole, avoit le visage tellement couvert de boutons, qu'elle ne pouvoit qu'avec beaucoup de peine ouvrir un peu les yeux. Elle répétoit du bout des lèvres ce qu'Inès lisoit.

Isabelle reçut une telle émotion et de la vue de la malade, et de l'attitude d'Inès, ainsi que des saintes paroles qu'elle avoit entendues prononcer à celle-ci,

---

(1) *Tota pulchra es, amica mea, et macula originalis nunquam fuit in te. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias Adæ.*

qu'elle resta immobile, osant à peine respirer ; des larmes sillonnoient son visage, sans qu'elle s'en aperçût. A la fin un profond soupir s'échappa de son cœur. Sa fille l'entendit ; elle tourna la tête, se releva, et sauta au cou de sa mère, en lui disant : « Oh ! maman, que vous êtes bonne d'être » venue nous voir ! » Sa mère après l'avoir embrassée, lui dit : « Continue, ma fille, » ta pieuse occupation ; achève ta prière. »

Caroline ouvrant alors les yeux autant qu'elle le pouvoit, dit à Isabelle : « Quoi ! » c'est vous, senora ? Pardonnez-moi si je » ne vous ai pas plus tôt reconnue ; mes » yeux ne me l'ont pas plus tôt permis. Ils » sont en bien mauvais état ; sans votre » fille je serois aveugle. Ne parlez pas de » continuer nos prières ; vous leur faites » une distraction trop agréable pour que » Dieu ne nous sache pas gré de nous ré- » jouir de votre bonne visite. Avez-vous » déjeûné ? Inès fait là son chocolat au- » près du feu ; elle ajoutera une portion

» pour vous. Vous aurez tout ce que vous
» pouvez désirer, reposez-vous-en sur elle.
» Vous serez servie comme s'il y avoit ici
» cinq ou six domestiques; elle est garde-
» malade, femme de chambre, cuisinière,
» servante, et presque médecin. Je vous
» assure qu'elle s'entend à merveille à faire
» ses différens services; il n'y a pas un mot
» à lui dire. »

Pendant que Caroline parloit ainsi, Isabelle contemploit avec volupté son Inès; puis se laissant aller à toute l'impétuosité de sa tendresse, elle la prit dans ses bras, la posa sur ses genoux, la serra fortement contre son cœur, et ne se lassoit pas de lui faire des caresses. « Je suis bien contente, » dit-elle ensuite à Caroline, que mon » Inès vous ait fait voir comme elle savoit » aimer. Elle a l'esprit, l'âme, le cœur de » son père qui n'a pas un défaut. — Puis- » qu'il n'est pas ici mon papa, dit à son tour » Inès, je vais, maman, rendre vos bonnes » caresses à mon amie. »

Inès s'approcha alors de Caroline, lui prit les mains, les pressa entre les siennes, y appliqua ses lèvres, et la baisa au visage. Isabelle voulut suivre l'exemple de sa fille, mais l'état hideux de la malade la fit frissonner. Une répugnance invincible la retint sur sa chaise. « Eh ! mon dieu ! se dit-» elle en elle-même, qu'est-ce donc que » cette amitié qui donne à un enfant dé-» licat, foible, timide, une force surna-» turelle ? Je n'en ferois pas plus pour mon » Inès qu'elle n'en fait pour son amie. »

— « Suis-je bien laide, demanda Ca-» roline à Isabelle ? Avez-vous un petit » miroir ? « Inès fit signe à sa mère de » dir enon. Vous êtes de méchantes créa-» tures, continua Caroline ; je vois que » vous vous entendez. Inès a eu la malice » de faire disparoître d'ici toutes les glaces, » tous les miroirs, de sorte que je ne puis » savoir comment je suis. Je n'ai jamais été » jolie, et maintenant je dois être horrible » à voir ; mes yeux sur-tout sont sûrement

» effroyables; il me semble qu'ils sont pour-
» ris, et que j'ai sur les paupières un quin-
» tal d'indignités. Si j'en jugeois cependant
» par les tendres baisers que me donne la
» bouche vermeille de votre fille, je me
» croirois moins laide que quand je suis
» tombée malade. — Tu n'es point laide,
» lui cria Inès, qui la tête sous la che-
» minée, étoit occupée à faire le choco-
» lat; maman dit qu'on est assez belle
» quand on est bonne. » Puis posant sa chocolatière, Inès prit un gobelet de vermeil qui contenoit une liqueur, et s'approcha de Caroline pour lui humecter les yeux. Avant de les humecter, elle les baisa. « Vous voyez, dit Caroline à
» Isabelle, comme elle caresse mes vilains
» yeux malgré leur pourriture. — Je les
» baise toujours, dit Inès, avant de leur
» faire prendre ce petit bain, parce que
» j'ai ouï dire que le souffle d'une amie
» étoit un excellent restaurant pour une
» malade, et il faut bien que cela soit,

» puisque j'ai lu qu'il y avoit des saints » qui avoient ressuscité des morts, rien » qu'en soufflant sur eux. Je ne vise pas » à être une sainte ; mais il n'y a pas de » mal à faire quelquefois comme les sain- » tes font. »

Les yeux étant humectés, le chocolat étant fait, Inès tira devant sa mère une table, alla d'une armoire à l'autre, ouvrit, ferma, et en un moment la table fut couverte de mille excellentes choses. Elle avoit devant elle, comme une véritable garde-malade, un tablier blanc de la plus grande propreté ; elle tenoit à la main une serviette avec laquelle elle essuyoit tous les plats, tous les vases qui passoient par ses mains ; elle présentoit à sa mère ce qu'il y avoit de meilleur, lui versoit à boire, et n'en mangeoit pas moins de très-grand appétit. « Tu fais merveilleusement, lui dit Isa- » belle, les honneurs de céans ; je ne te » reconnois plus, ma fille, et ton père » ne te reconnoîtroit pas plus que moi ;

» tu étois lente, indolente, et te voilà » maintenant aussi vive, aussi active que » moi. ».

La sœur converse qui partageoit une partie des généreux soins d'Inès, entra dans ce moment. Inès entassa sur un plat ce qu'il y avoit de meilleur sur tous les autres, donna à la sœur converse ce plat avec une bouteille de vin, et lui dit: « Allez-vous-en; reposez-vous bien, amu- » sez-vous bien; vous avez congé au- » jourd'hui; maman vous remplace au- » près de Caroline. » Tirant ensuite de l'argent de sa poche, elle le donna à cette femme, en lui parlant bas à l'oreille.

Le déjeûner fini, Inès nettoya tout, remit chaque chose à sa place, ôta la table, et en poussa devant Isabelle une autre couverte de tout ce qui pouvoit amuser ou occuper agréablement sa mère. Elle alla ensuite donner ses soins à la malade, et au moyen des parfums qu'elle brûloit de temps à autre, l'air qu'on res-

piroit se trouvoit purifié et embaumé.

Caroline ayant témoigné qu'elle commençoit à être incommodément dans son lit qu'on n'avoit pas osé faire depuis deux jours, Inès présenta un tablier à sa mère. Celle-ci comprenant que sa fille vouloit être aidée, releva sa robe, et mit le tablier. On arrangea à la hâte, et du mieux que l'on put, le lit de sangles où couchoit Inès; on y transporta la malade avec tant de précautions et un mouvement si doux, qu'elle dit en souriant qu'elle n'avoit jamais été voiturée si doucement, et qu'elle voudroit bien que la promenade pût se prolonger. On se mit ensuite à faire le lit de Caroline. Isabelle admiroit avec quelle agilité et quelle force Inès renversoit les matelas, les secouoit, les retournoit. Le lit étant fait, Inès assura son amie qu'aucun directeur de nonnes n'en avoit un meilleur. Son inquiète vigilance alloit plus loin encore que celle de sa mère, car elle aperçut jusqu'à un petit pli qui étoit resté

à un drap, et qu'elle fit disparoître, disant que ce qui étoit imperceptible pour une personne en santé, devenoit un sujet d'inquiétude et de douleur pour un malade. Elle bassina ensuite le lit, et Caroline y fut voiturée aussi agréablement qu'elle en avoit été enlevée.

Dès qu'elle y fut placée, elle dit qu'elle éprouvoit un véritable soulagement, et que si elle n'étoit pas malade, elle croiroit qu'il y avoit du péché à être couchée aussi voluptueusement. On l'exhorta à ne point babiller et à prendre du repos. « Tu as » raison, Inès, dit-elle; j'obéis à ton ordon» nance, quoiqu'un laideron qui dort, soit » bien mauvaise compagnie pour ta ma» man. » Elle ne tarda pas en effet de s'endormir d'un sommeil paisible et calmant qui dura deux grandes heures pendant lesquelles la mère et la fille osoient à peine souffler, et ne se parloient que par signes.

Les deux heures écoulées, Caroline

s'éveilla et appela Inès qui l'embrassa, et recommença auprès d'elle son tracas de garde-malade. Peu après le médecin de la cour qui avoit charge de voir Caroline, arriva. Il tenoit à la main par les nœuds une serviette remplie de gâteaux et de fruits qu'Inès avoit dit à la sœur converse de lui acheter. Lorsqu'il eut mis tout cela sur la table, Caroline lui dit qu'il falloit qu'il eût bien bonne opinion de sa malade qu'il savoit être très-gourmande, pour oser mettre sous ses yeux tant de gourmandise. « Ceci, » princesse, répondit le médecin, n'est point » pour votre altesse. En arrivant ici je me » suis trouvé constitué pourvoyeur de votre » petite garde-malade. J'ai rencontré là-» bas une sœur qui m'a dit que la senora » Inès donnant à dîner aujourd'hui, l'a-» voit chargée de lui faire acheter tout » plein de bonnes choses. La broche » tourne là-bas et les fourneaux brûlent » pour elle. La bonne sœur m'a enjoint » de porter ceci ; le voilà. Votre altesse

» voit

» voit qu'on en agit sans cérémonie avec
» son médecin. »

Le docteur se tournant ensuite vers Isabelle, la salua profondément, et l'assura que la conduite de sa chère fille faisoit l'admiration de tout le monde, et qu'on ne parloit d'autre chose à la cour. « Je
» vous vois aussi, senora, ajouta-t-il, en
» costume de garde-malade; je vous pré-
» viens qu'il n'en faudroit pas une troi-
» sième à son altesse. Il sera même bien,
» du moins jusqu'à nouvel ordre, que
» vous ne veniez que de loin en loin. Trop
» de mouvement dans une aussi petite
» chambre que celle-ci, fatigueroit son
» altesse. »

Pendant qu'il parloit, Inès avoit approché un fauteuil à côté du lit de son amie, avoit préparé une plume, de l'encre, du papier. Le médecin après avoir tâté le pouls de la malade, écrivit son ordonnance, son bulletin, donna ses instructions à Inès, et prit congé de Caroline

en lui disant : « Princesse, laissant votre » altesse en de si bonnes mains, la trou- » vant reposée, et rien de nouveau n'é- » tant survenu dans son état, je ne revien- » drai que demain. Je suis toujours très- » content de sa garde-malade; j'en ren- » drai bon compte à qui il appartiendra. »

Isabelle suivit le médecin hors de la chambre, et le pria de lui dire franchement comment il trouvoit la malade. « L'état » de son altesse, répondit le docteur, » n'est pas absolument inquiétant. Je la » trouve même mieux aujourd'hui, je » vois qu'elle a dormi. C'est là une de ces » maladies où les soins font tout, et à cet » égard, je dois les plus grands éloges à » votre fille; il ne lui est pas échappé la » plus légère imprudence. La maladie s'é- » toit déclarée de la manière la plus alar- » mante, et je tiens pour certain que son » altesse devra la vie à l'amitié que lui » porte votre fille; je le publie, je le dis » hautement à qui veut l'entendre. —

» Mais ma fille elle-même, demanda en-
» suite Isabelle, n'est-elle pas en danger
» par le genre de vie qu'elle mène? —
» Senora, si j'eusse été consulté avant
» que votre fille s'enfermât là, je vous
» aurois dit de ne pas le permettre. — Je
» ne vous aurois pas écouté, seigneur
» docteur, dit Isabelle avec feu. Si ma
» fille eût eu la lâcheté d'abandonner son
» amie en pareille circonstance, j'aurois
» fait ce qu'elle fait, et son père et moi
» lui en eussions toujours voulu. Est-ce
» que vous ne pensez pas qu'il faut tout
» sacrifier pour ses amis, fortune, santé,
» sa vie même? Pour moi qui n'ai pas la
» science d'un docteur, et qui ne suis
» qu'une femme, c'est ma religion. — Je
» n'ai rien à vous dire, senora, sur ces
» sentimens; je reviens à votre première
» question. Dans l'état actuel des choses,
» le danger n'existera pour votre fille que
» quand elle reviendra chez vous. Faites-
» lui prendre des bains, purgez-la dou-

» cement, raffraîchissez son sang; et par-
» dessus tout, ne la laissez pas passer
» brusquement à l'air libre, au grand air;
» il faut l'y accoutumer imperceptible-
» ment. — Oh! mon Dieu, non, s'écria
» Isabelle, je ne ferai rien de tout cela;
» votre imperceptiblement ne me fait
» pas peur. Je sais mieux que vous ce
» qui convient à ma fille. Elle n'a besoin
» ni de bains ni de médecines; et com-
» ment après avoir vu la fraîcheur de son
» teint, tout le calme de sa personne,
» pouvez-vous croire qu'elle ait le sang
» échauffé? Comment aussi vous vient-il
» à l'idée que le grand air qui est si né-
» cessaire, si salutaire à tous les êtres vi-
» vans, puisse nuire à mon Inès qui est
» le plus parfait des êtres? — Tout ce
» que je puis vous dire, senora, c'est
» que votre fille s'est dévouée, et qu'il
» seroit souverainement décourageant et
» désespérant qu'elle devînt la victime de
» son dévouement. »

Ici Isabelle ne trouva rien à répondre, mais elle se mit à pleurer. « Eh ! quoi, » lui dit le médecin, est-ce que ma fran- » chise vous auroit déplu ? — Au con- » traire, seigneur, elle me fait le plus » grand plaisir puisqu'elle vient de l'in- » terêt que vous prenez à mon Inès; mais » comment ne voulez-vous pas que je » pleure quand il s'agit de dangers pour » elle? J'aimerois bien mieux qu'ils fussent » pour moi. » Les pleurs coulèrent avec plus d'abondance. Le médecin la conjura de se remettre, et de ne point porter ces signes d'affliction chez la malade qui pourroit les interpréter d'une manière funeste pour son état. Changeant ensuite adroitement de conversation, il parla des nouvelles du jour, de la cour, conta deux ou trois anecdotes relatives à Isidro Langarez et au duc d'Almeyra. Isabelle écoutoit avec plaisir ; ses pleurs se séchèrent, elle reprit sa bonne humeur, et rentra gaiement dans la chambre de la malade. Elle

se remit devant sa table, et s'occupa tantôt à découper, tantôt à dessiner, tantôt à coudre, tantôt à broder, tandis qu'Inès extrêmement appliquée à composer un excellent consommé pour sa mère et pour son amie, alloit de la cheminée au lit, et du lit à la cheminée.

L'heure du dîner étant venue, la table au moyen des plats qu'apporta la sœur converse, se trouva couverte des mets qui étoient le plus du goût d'Isabelle. Inès ne servit que du vin de France que sa mère préféroit à tous les autres vins. « Ma fille, » lui dit Isabelle, tu t'entends parfaitement bien à faire la maîtresse de maison ; quand tu seras mariée, j'irai » souvent te demander à dîner. »

Le repas fut aussi gai qu'il pouvoit l'être auprès d'une malade; on but même un peu plus que de coutume. Le café et les liqueurs terminèrent le dîner. La table desservie et ôtée, Caroline qui se trouvoit mieux qu'à l'ordinaire, et qui recevoit

beaucoup de satisfaction du contentement qu'elle voyoit à la mère et à la fille, leur dit : « Qu'allons-nous faire maintenant ? » Comment tuerons-nous le temps ? — » Nous ne pouvons pas faire des jeux, » dit Isabelle ; ils vous étourdiroient. — » Oh ! non, reprit Caroline ; faisons une » conversation qui nous amuse autant que » des jeux ; parlons de mariage ; tenez, » voilà Inès qui sourit. Ce mot mariage » a un charme qui fait qu'on ne peut pas » l'entendre prononcer sans entrer en » gaieté. — Je le veux bien, s'écria Isa- » belle ; enfantons des projets ; cherchons » un grand prince pour vous, et un beau » cavalier pour Inès. Voyons : Quand » votre altesse se marie-t-elle ? — Oh ! » s'il y a de l'altesse, je n'en suis plus, je » vais m'endormir. Pourquoi, senora, » voulez-vous avoir pour moi plus de ri- » gueur que n'en a votre fille ? La véri- » table amitié ne connoît point la hiérar- » chie des rangs, elle ne veut que la

» franche familiarité. Or, pour revenir à
» notre riant sujet, et puisque vous vou-
» lez commencer par moi, vous saurez
» qu'il étoit fort question de me marier,
» avant que je tombasse malade. Vous
» voyez bien qu'en effet il est temps d'y
» penser. Je suis venue au monde entre
» mes deux frères. Don Pédro a douze
» ans ; mon frère aîné avance sur sa
» seizième année, et moi je passe ma
» quatorzième. Me voilà vieille, et avec
» cela laide à faire peur; avouez que je
» suis un brillant parti pour le prince qui
» a la bonté de me rechercher. — Tu ne
» seras pas toujours laide, lui dit Inès ;
» les taches de la petite-vérole ne sont pas
» ineffaçables. — Telle que je sois, conti-
» nua Caroline, il faut bien qu'il ait le
» courage de se charger de moi, puisque
» la raison d'état, comme on dit à la
» cour, le veut ainsi. Il est Infant de Por-
» tugal, a dix-huit ans, une figure agréable,
» si j'en juge par son portrait; mais ce

» qui vaut mieux que cela, tout le monde
» dit qu'il a une excellente conduite, que
» ses mœurs sont irréprochables, et qu'il
» a un grand fonds de religion; c'est plus
» que je ne mérite. Or, en supposant
» que ma petite-vérole ne lui fasse point
» changer de résolution, et qu'il veuille
» du petit monstre que vous avez devant
» les yeux, j'irai en Portugal, et me voilà
» séparée d'Inès. Je vous assure, en dépit
» de la raison d'état, que si votre fille
» avoit voulu se faire religieuse, je ne me
» serois jamais séparée d'elle; mais dès
» que ce n'est pas son goût, n'en parlons
» plus, et laissons ce riche trésor au sei-
» gneur et à la senora de Léon. Cepen-
» dant je pourrois bien leur représenter
» qu'ils ne posséderont pas toujours Inès,
» car c'est assez la loi que la femme suive
» le mari. — Je ferai exception à la loi,
» dit Inès, car s'il ne m'est pas permis
» de rester avec mes parens, il n'y aura
» point de mariage. — Oh! je sais, mon

» amie, que tu es têtue, mais la né-
» cessité est plus têtue que nous. N'im-
» porte; je reviens à moi; me voilà en
» Portugal. Je proposerois bien de donner
» à Inès un titre qui l'attachât à ma per-
» sonne, et ce titre ne seroit qu'un mot
» de convention; je ne serois jamais pour
» elle que Caroline. Nous nous aimerions,
» nous coulerions des jours heureux....
» Cela est trop beau, je n'ose y penser.
» On pourroit bien pourtant dans cette
» supposition, donner au seigneur Fer-
» nand et à la senora Isabelle, un rang
» qui les fixeroit auprès de leur Inès;
» mais quitter son pays, ses parens, ses
» amis, transporter sa fortune, je ne vaux
» pas assez pour qu'on me fasse tant de
» sacrifices. Il n'en sera que ce qu'Inès
» voudra. Je dirai par lettres ce que j'au-
» rois dit de bouche, et l'on saura qu'on
» a à Lisbonne, une tendre, une fidelle
» amie que l'on comblera de joie quand
» on lui demandera une preuve de son

» affection. Inès m'a dit qu'elle avoit au-
» près de Lisbonne un oncle qui étoit
» homme de mérite ; je ferai sa connois-
» sance ; je me flatte qu'il m'accordera un
» peu d'amitié ; je parlerai avec lui de sa
» nièce ; voilà une petite consolation. Mais
» à votre tour donc, senora. Quels sont
» vos projets ? On dit que c'est sur-tout
» dans l'avenir que vous aimez à pro-
» mener votre imagination. — Je n'ai pas
» de plus grand désir, repondit Isabelle,
» que de voir mon Inès conserver de la
» reconnoissance pour les trop généreux
» sentimens que vous lui témoignez.
» Quant à ce qu'elle deviendra dans la
» suite, je ne puis pas avoir sur cela un
» plan arrêté ; elle est encore si enfant. —
» Pas si enfant, s'écria Caroline, elle a
» passé ses douze ans. Au nom de Dieu,
» faites-lui donc bien vîte faire sa pre-
» mière communion, afin que nous son-
» gions à la marier. — Je ne pourrai
» m'occuper de sa première communion,

» que quand vous serez parfaitement
» guérie, et que j'aurai terminé des af-
» faires majeures que j'ai à Léon. Quant
» au mariage, nous y penserons quand
» elle aura seize à dix-huit ans; alors je
» lui présenterai le cavalier qui a gagné
» mon estime; elle se décidera. — Est-ce
» que vous auriez déjà quelqu'un en
» vue ?— Oui, certes. — Cela est curieux.
» Qui est-ce ? — L'affaire vaut bien que
» vous deviniez. — J'entends dire sur cela
» tant de choses qui me paroissent peu
» vraisemblables, que je n'ose m'arrêter
» à aucune. Ce n'est pas sans doute Isi-
» dro Langarez. Otez-lui sa place, il ne
» lui reste rien; il n'a ni fortune, ni nais-
» sance, ni figure, ni jeunesse. D'ailleurs
» cette idée de fiançailles est une sottise
» qui doit vous tenir éloignée de lui. Il
» faut être bien présomptueux pour s'assi-
» miler à ces divinités à qui l'on consa-
» croit des enfans dès leur berceau. Mé-
» fiez-vous un peu de lui; je sais qu'il

» est très-rusé. Soyez sûre qu'il vous épie
» tous, et qu'il prendra, s'il le peut, don
» Fernand au défaut de la cuirasse. Con-
» tinuons : Si ce n'est pas Isidro, encore
» moins est-ce son frère Alfonse, puisqu'il
» est marié, et assez sottement, dit-on.
» Ce seroit folie à nous de porter nos vues
» sur le duc d'Almeyra. Il a quelques
» quarante-cinq ans, et il est profès de
» l'ordre de Malte. Il y a là, comme l'on
» dit, empêchement dirimant. Reste donc
» mon cher frère, don Pédro. Ici, c'est à
» Inès à dire si j'ai deviné. — Non, tu
» n'a pas deviné. — S'il n'y a pas une ex-
» trême honnêteté dans cette réponse, elle
» a au moins toute la franchise qu'elle
» peut avoir. — Ah ! c'est que je me sou-
» viens, et me souviendrai toujours du
» tour qu'il m'a joué avec sa bonbonnière ;
» j'en ai trop souffert pour l'oublier. —
» Tu ne penses donc pas que je sois ja-
» mais ta sœur ? — Je ne le pense nulle-
» ment. — Allons, Inès, dit Isabellle, tu

» fais là des réponses impertinentes. Est-ce
» que tu peux savoir aujourd'hui comment
» tu penseras, comment tu raisonneras dans
» cinq ans, dans six ans ? Tu n'entres pas
» d'ailleurs dans le sens de ton amie qui ne
» veut que plaisanter. Et pour vous mettre
» d'accord toutes les deux, je vous dirai
» que vous n'y êtes ni l'une ni l'autre, et
» que mon futur gendre n'est ni commis,
» ni duc, ni Infant. — Mais enfin, dit Ca-
» roline, apprenez-nous donc le nom de cet
» heureux mortel. — Comment voulez-vous
» que je vous l'apprenne ? je ne le sais
» pas moi-même. — La chose me paroît
» tout-à-fait plaisante. L'avez-vous vu ?
» — Oui, je l'ai vu ; il y a plus, j'ai con-
» versé avec lui. — Est-il beau ? — Aussi
» beau qu'on puisse l'être. — Converse-t-il
» bien ? — Comme un ange. — Sa nais-
» sance ? — Je ne la sais pas plus que son
» nom ; il suffit qu'il me plaise. — Enfin,
» il n'est pas invisible ce cavalier, puisque
» vous l'avez vu. Où est-il ? — Au collége.

» — Ah! c'est encore un bambin. — Pas si
» bambin; plus âgé qu'Inès. — L'as-tu vu,
» toi, Inès, ce gendre de ta maman? —
» Pas plus que toi; mais tu vois bien que
» maman s'amuse. — Non, non, je ne
» m'amuse pas; la chose n'est pas une
» plaisanterie, et tu seras bien contente
» de l'épouser. Son sort se lie à celui
» d'une jeune demoiselle de quinze à seize
» ans, à celui d'une dame qui est au cou-
» vent, et dont l'évêque de Léon fait le
» plus grand cas. J'ai fait sur tout cela un
» songe mystérieux, et tout cela s'éclair-
» cira un jour. — En attendant, Senora,
» dit Caroline, je vous prie de ne jamais
» oublier que l'intérêt que vous prenez à
» Inès ne sauroit l'emporter sur le mien;
» elle est ma bonne, ma tendre, ma fi-
» delle, ma meilleure amie pour la vie.
» J'ai entendu dire qu'on n'avoit jamais
» vu deux femmes parfaitement unies;
» nous ferons voir le contraire : tout sera
» toujours commun entre elle et moi.

» Quoi que vous décidiez sur son sort, je » vous demande de m'en prévenir, afin » que je sois en état lorsqu'elle se mariera, » de lui donner un témoignage de mon » amitié. »

Le ton de vérité avec lequel Caroline prononça les expressions de son amitié pour Inès, attendrit Isabelle ; et dans ces occasions c'étoit toujours sur sa fille qu'elle épanchoit sa sensibilité. Elle lui fit signe d'approcher, l'attira à elle, lui prit les mains, la baisa plusieurs fois au front, et lui dit : « Grâces au ciel, ma chère enfant, tu es » la plus heureuse créature du monde ; ton » père et ta mère t'idolâtrent ; tu es adoré » rée de ton amie. Que puis-je désirer de » plus? »

Inès se débarrassa des bras de sa mère, alla à son amie, l'embrassa, et reprit auprès d'elle ses touchantes fonctions. Isabelle tomba dans les réflexions, ses doigts alloient d'une besogne à une autre; elle prenoit un ouvrage, le quittoit, en pre-

noit un autre; elle faisoit et défaisoit; l'on eût dit à la voir, qu'elle ne savoit pas même où elle étoit.

Insensiblement la nuit vint; Caroline s'endormit, et Inès alluma une bougie. « O mon dieu, dit alors Isabelle, à Inès » qui lui fit signe de parler bas, où suis- » je? comme je me suis oubliée! je n'au- » rois pas cru qu'il fût aussi tard. Je ne » veux plus aller seule dans les rues avec » ce stupide jardinier. Comment allons » nous donc faire, Inès? — Maman, c'est » un peu embarrassant. Cette chambre est » bien petite pour que nous puissions y » coucher trois; vous étoufferiez. On ne » vous recevra dans aucune autre cham- » bre du couvent, parce qu'on craindroit » que vous n'y portassiez la petite-vérole. » — Que tu es sotte et mal-avisée! tu ne » fais jamais que de ces étourderies-là. » Quand tu as vu qu'il se faisoit tard, il » falloit m'avertir. — Maman, au pis aller, » vous coucherez sur mon lit de sangle;

» nous l'arrangerons de notre mieux; moi,
» je passerai la nuit sur cette chaise. —
» Il n'y a pas le sens commun à ce que
» tu dis là, tu ne songes donc pas à l'in-
» quiétude où doivent être maintenant ton
» père et ton oncle? »

La mère et la [illegible]ce délibéroient sur le parti qu'il convenoit de prendre, lorsque la sœur converse entra doucement dans la chambre, et informa Isabelle qu'une voiture dans laquelle il y avoit deux cavaliers, l'attendoit à la porte. « Ciel! sécria » Inès, c'est mon papa et mon oncle. » Que je suis malheureuse, continua-t-elle » en versant un torrent de larmes, d'être » si près d'eux et de ne pouvoir les aller » embrasser! Oh! maman, loin de vous et » d'eux, que vais-je devenir? Personne » ne m'aime donc plus? tout le monde » m'abandonne; on me laisse ici seule. »

Isabelle étourdie de cette plainte qui déchiroit son âme, embrassoit sa fille, mêloit ses pleurs aux siens, et ne savoit

que répondre. « Eh bien, dit-elle à la » fin, veux-tu, Inès, veux-tu venir avec » moi? Moi! dit Inès en reculant; que je » m'en aille! que je quitte mon amie....! » Ah! maman, que je suis sotte! que je » suis loin de vous ressembler! Pardonnez- » moi de vous affliger ainsi. »

Inès regardant ensuite tristement la malade qui ne s'étoit point éveillée, dit adieu à sa mère, et courut se cacher le visage sur le lit où reposoit sa Caroline. Isabelle de son côté entraînée comme machinalement hors de la chambre, courut à la voiture où son mari et son frère l'attendoient. Elle ne voyoit rien, n'entendoit rien; elle éprouvoit, pour ainsi dire, une absence totale d'idées. Ses joues vivement colorées, ses yeux noyés de larmes effrayoient Fernand et Lorenzo; ils n'osoient l'interroger. Le mouvement de la voiture lui ayant fait reprendre ses esprits, elle tourna languissamment les yeux sur Fernand qui étoit à côté d'elle, l'embrassa, et

lui dit : « Ah ! Fernand, remercions le ciel » de nous avoir donné une fille aussi ac- » complie ; on ne peut rien voir de plus » parfait ; elle a toutes vos vertus, et pas un » de mes défauts. — Comment se porte- » t-elle, demanda Fernand ? » Isabelle au lieu de répondre, recommença à pleurer. Lorenzo trouvant qu'elle faisoit trop attendre sa réponse, s'impatienta, et lui dit avec vivacité : « Mais pour Dieu ! apprends- » nous donc comment elle se porte ? — Qui ? » demanda Isabelle. — Inès, ton Inès, » répondit Lorenzo. — Bien, parfaitement » bien. Est-ce que j'ai dit le contraire ? » Elle a un teint de roses ; je ne l'ai jamais » vue se porter aussi bien ; elle a une » gaieté charmante, et mange avec un » appétit dévorant. Quand on lui a dit que » vous m'attendiez dans la voiture, elle a été » fort affectée de vous savoir si près et de » ne pouvoir vous embrasser ; elle s'est » mise à pleurer ; ensuite la pauvre enfant » s'est résignée : il est certain qu'elle se

» conduit d'une manière qui lui fait le » plus grand honneur. On en a parlé à la » cour. Je le sais du médecin de Caro- » line. »

Isabelle étant tombée sur le chapitre du médecin se répandit en plaisanteries, contrefit ses gestes, ses mines, et rit autant qu'elle avoit pleuré. « Figurez-vous, dit- » elle, qu'il veut que quand Inès sera re- » venue à la maison, nous la plongions con- » tinuellement dans l'eau, que nous ne lui » laissions pas respirer la plus petite parti- » cule d'air, et que nous l'abreuvions » sans cesse de médecines, et cela pour la » préserver de toute maladie. Voilà une » bien singulière recette : il est certain » qu'on n'a plus aucune maladie à crain- » dre quand on est noyé, étouffé, em- » poisonné. »

Isabelle ayant suffisamment ri, s'aperçut que son mari et son frère ne partageoient pas trop sa gaieté; elle leur en demanda la raison, et leur reprocha d'être

tristes et graves comme le médecin de la cour. « Votre cher frère, répondit Fer-» nand, nous a fait de belles affaires; » mais nous voici arrivés; nous allons con-» ter cela dans le salon. »

Lorsqu'on fut dans le salon, Isabelle qui craignoit que son mari n'eût de l'humeur contre Lorenzo, prit la première la parole. « Je vous en supplie, Fernand, » dit-elle, n'ayez aucune prévention con-» tre mon frère. Vous ne pouvez pas dou-» ter qu'il n'aime comme vous-même Inès » et toute la famille. — Ma chère amie, dit » Fernand, vous prêchez un converti. — » Point du tout. A quoi sert, Fernand, de » dissimuler? Je lis dans vos yeux, que » vous en voulez venir à une explication, » et je hais à la mort les explications; elles » donnent de l'humeur. — Sur notre hon-» neur, dirent à la fois Fernand et Lo-» renzo, il ne s'agit point d'explication; » c'est seulement une historiette à conter. » — Si cela est, dit Isabelle, et si vous

» ne voulez pas me faire mourir, rassu-
» rez-moi, commencez par vous em-
» brasser. »

Tous les deux volèrent dans les bras l'un de l'autre, et ils se tenoient si étroitement serrés, ils se prodiguoient des marques si touchantes d'amitié, qu'Isabelle pleurant de joie se leva, se jeta entr'eux, et les embrassa tour à tour. Etant alors parfaitement rassurée, elle priá Fernand de commencer.

« Après votre départ pour le couvent
» de las Salésas, nous trouvant seuls, Lo-
» renzo et moi, nous nous sommes regar-
» dés et nous nous sommes demandé ce que
» nous deviendrions ; mille projets nous
» ont passé par la tête pour employer agréa-
» blement notre journée. J'ai proposé à
» votre frère de venir voir le Cabinet d'his-
» toire naturelle, le Jardin de botanique,
» les Bibliothèques. Vous me proposez là,
» m'a-t-il dit, une triste partie de plaisir.
» Vous savez que je ne fais grand cas

» ni de la science ni des savans. Mon père
» n'a jamais lu ni Aristote ni Platon, et il
» n'en fait pas moins bien ses affaires. Il
» ne sait à quelle famille des plantes ap-
» partiennent le chanvre et la garance; il
» ne les emploie pas moins très-habile-
» ment. Demandez-lui ce que c'est
» qu'azot, qu'oxigène, il vous repondra qu'il
» n'entend rien à ces diableries-là, et les
» couleurs qu'il applique sur ses toiles,
» n'en font pas moins l'admiration des
» gens de goût.

» Je ne dispute jamais, continua Fer-
» nand, contre les gens qui n'aiment ni
» les livres ni les lecteurs. J'ai demandé à
» votre frère où il vouloit donc aller? Lais-
» sez-vous conduire par moi, m'a-t-il dit.
» Puisque cette fois-ci nous ne sommes
» pas *incognito* à Madrid, puisque mon
» père me donne carte blanche, faisons cla-
» quer notre fouet, écrasons tous ces faquins;
» dans ce moment je suis riche, très-riche,
» je vaux un hidalgo, un grand de la
» troisième

» troisième, de la première classe. L'élé-
» ment d'un homme de ma sorte, c'est la
» cour; allons à la cour; éblouissons ces
» étourneaux par notre faste, et voyons
» quelle contenance ils ont devant les
» idoles d'or.

» — Je le reconnois bien là, dit Isa-
» belle. Mais vous, Fernand, comment
» avez-vous pu consentir à vous laisser
» conduire par cet insensé? — J'ai appris
» de vous, ma chère amie, répondit Fer-
» nand, que la complaisance étoit la vertu
» qui servoit le mieux à conserver ses amis,
» et je tiens de moi que c'est une véritable
» sagesse, de savoir quelquefois être
» fou. Nous avons donc été au palais où la
» cour est encore; et nous n'y avons été
» qu'après avoir fait une très-brillante toi-
» lette. Vicente couroit à cheval devant le
» carrosse, le piqueur derrière; le nègre,
» les deux laquais de Lorenzo ainsi que
» le cocher étoient galonnés sur toutes les
» coutures. Cela avoit un air de magnifi-

» cence qui annonçoit un prince. Nous en-
» trons dans la première, dans la seconde
» cour, les sentinelles nous présentent les
» armes. Allons, courage, faquins, disoit
» Lorenzo en riant à gorge déployée,
» honneur aux richesses. Si j'étois à pied,
» et si vous saviez que je ne suis qu'un
» malheureux manufacturier de Léon, vous
» ne me regarderiez pas plus que l'animal
» qui se glisse entre les jambes du fac-
» tionnaire pour pénétrer dans l'intérieur
» du palais.

» Nous entrons dans la cour royale; le
» cocher fait tourner sa voiture avec grand
» fracas sur le pavé, et arrête au pied du
» grand escalier. Nos domestiques se pré-
» cipitent pour nous ouvrir la portière,
» et nous aider à descendre. Lorenzo leur
» commande de nous suivre. Tous ceux
» que nous rencontrons, les officiers aux
» gardes, les courtisans, les plus grands
» seigneurs nous saluent, se courbent de-
» vant nous.

» Comme nous étions sur la cinquième
» ou sixième marche, nous apercevons
» au haut de l'escalier, vis-à-vis nous, le
» duc d'Almeyra lui-même qui descendoit
» environné d'hidalgos, de pages, de va-
» lets. Il tenoit le milieu de l'escalier, nous
» le tenions aussi. Nous rangerons-nous,
» dis-je à votre frère, pour laisser passer
» le ministre ? Non, par S. Jacques, me
» répondit-il ! Il faut qu'aujourd'hui le
» rang et la naissance le cèdent à la richesse ;
» je veux pousser l'insolence jusqu'au bout.

» En conséquence de cet arrêt nous gar-
» dons le milieu de l'escalier ; nous arrivons
» en face du ministre, sans vouloir tirer ni
» à droite ni à gauche. Un page bien in-
» solent, met fièrement son chapeau sur
» la tête, et se place entre le duc et Lo-
» renzo pour obliger votre cher frère à ou-
» vrir le passage au ministre. Votre cher
» frère va toujours devant lui, et donne un
» grand coup de coude au page ; celui-
» ci fait une pirouette, perd l'équilibre,

» tombe et roule sur toutes les marches jus-
» que dans la cour. Grande rumeur. Le
» duc qui craint un semblable accident,
» se hâte de nous céder le pas, et voilà une
» victoire remportée.

» Lorenzo fier d'avoir vaincu, avance ;
» la tête haute; il se sent prendre amica-
» lement la main, et il voit devant lui Isi-
» dro Langarez qui suivoit le ministre, et
» portoit sous le bras un énorme porte-
» feuille. Langarez me reconnoît aussi; il
» me salue d'une manière très-affable, nous
» dit qu'il sera sous un quart d'heure chez
» lui, et nous demande en grâce de lui
» faire une petite visite. Nous verrons, lui
» dit Lorenzo; je ne promets rien, mais
» vous pouvez compter que si les affaires
» qui m'amènent à la cour, me le permet-
» tent, je vous verrai un moment.

» C'est maintenant, dit Fernand, à votre
» frère à continuer le récit, je n'ai été ni
» complice ni témoin oculaire des étour-
» deries qui ont suivi celle de l'escalier. »

Lorenzo prit donc la parole, et conta ce qui suit : « Fernand s'arrêtoit devant » chaque statue, chaque tableau ; il restoit » une heure à considérer un plafond, un » dessus de cheminée. Ma foi, lui dis-je, » puisque vous aimez tant la vie contem- » plative, contemplez à votre aise, moi je » continue ma promenade ; je vais tout » passer en revue, hommes et femmes ; » j'aime mieux considérer les physiono- » mies des dames que ces figures de mar- » bre. Ne vous gênez pas, me répondit-il, » mon cher Lorenzo ; liberté entière ; nous » nous retrouverons à l'hôtel pour dîner ; » j'irai bien à pied sans piqueur ni nègre. » Je lui demandai s'il viendroit chez Lan- » garez ; il me répondit que non, qu'il » n'aimoit ni Isidro ni Alfonse, et qu'il ne » vouloit rien avoir à démêler avec ces » gens-là.

» Je continuai donc ma promenade ou » plutôt ma course de côté et d'autre. En » passant dans la grande galerie, je vis une

» femme qui marchoit devant moi, et qu'à
» l'élégance de sa taille, je jugeai devoir
» être belle; je fus curieux de la voir en
» face, je doublai le pas, et me retournant
» brusquement, je ralentis ma marche
» pour la mieux considérer; elle souleva
» son voile, me parut jolie, et il me sembla
» que ses yeux se portoient sur moi avec
» intérêt. Comme elle ne quittoit point la
» galerie, je ne la quittai pas non plus. Dans
» un moment où elle marchoit devant moi,
» une véritable duègne vint me tirer par le
» manteau, et me dit de la suivre. Et pour
» aller où ? lui demandai-je. Chez cette
» dame que vous voyez devant vous. J'allai
» à la dame; je lui demandai ce qu'elle
» désiroit de moi. Elle me dit qu'elle vou-
» loit avoir un entretien avec moi, qu'elle
» logeoit dans le palais même, et qu'elle
» me prioit de la suivre dans son appar-
» tement. Elle me parla de Léon, de mon
» père, de Fernand, d'Isabelle, de don
» Louis, d'Inès; elle savoit tout, et c'étoit

» principalement d'Inès dont elle vouloit, » disoit-elle, me parler. Je ne me soucios » du tout point de tenter cette aventure. » Je la priai de me dire bien positivement » qui elle étoit. Elle m'apprit bien naïve- » ment qu'elle appartenoit toute entière à » Isidro Langarez. Je fus curieux alors de » savoir ce qu'elle auroit à me dire du gar- » nement, et j'allois me laisser entraîner » chez elle, quand un cavalier vint m'a- » vertir qu'Isidro étoit rentré chez lui, et » qu'il me conjuroit de l'aller voir.

» Je m'aperçus ensuite que ce même » cavalier rudoyoit fortement de paroles » la personne qui m'avoit parlé. Cela me » déplut et m'indigna; j'en fis honte à mon » homme; je lui représentai un peu vive- » ment qu'il étoit peut-être le premier Es- » pagnol qui ne sût pas qu'on devoit du » respect à toute femme. Vous me la don- » nez bonne, me répondit-il. Et qui peut, » je vous prie, me contester le droit de » gronder ma sœur? lui convient-il de

» parler à un cavalier qu'elle ne connoît
» pas ? Ah ! lui dis-je à mon tour, la chose
» est différente : dès que la senora est votre
» sœur, je n'ai plus rien à dire, je n'ai
» qu'à vous féliciter du joli métier que vous
» faites. Sans doute il vous doit rapporter
» beaucoup, car ce ne seroit pas la peine
» d'avoir une sœur maîtresse du seigneur
» Isidro Langarez, s'il n'en devoit revenir
» un grand profit.

» Je lui disois tout cela tranquillement,
» et plutôt en riant qu'en me fâchant. Il
» ne prit pas la chose sur le même ton ; il
» lui plut de s'emporter, et il faisoit d'au-
» tant plus de bruit qu'il voyoit bien que
» le lieu où nous étions, et que le monde
» qui nous environnoit, m'empêchoient
» de lui donner une bonne leçon. Je ne
» laissois pas de lui répondre sur un ton
» qui lui faisoit voir que je n'étois pas en-
» durant. Un officier des gardes du corps
» vint nous ordonner le silence, et j'allois
» aussi répondre d'une bonne manière à

» l'officier, lorsqu'enfin nous arrivâmes,
» toujours nous disputant, chez Isidro
» Langarez.

» Nous fûmes à peine sur la porte, que
» voilà encore son maudit petit chien qui
» vient essayer de m'entamer les jambes.
» Pour ne pas me mettre dans mon tort,
» je ne le renvoyai pas avec le pied, je me
» contentai de le repousser avec mon cha-
» peau; il le saisit avec les dents; je crai-
» gnis pour mes plumes; je levai mon cha-
» peau en l'air, je secouai l'animal qui alla
» tomber si rudement contre les chenets
» dans la cheminée, que je crus qu'il avoit
» les reins cassés, et qu'il ne mordroit plus;
» il se mit à crier comme si on l'eût écorché
» tout vif. Langarez pâlit et devint ensuite
» tout rouge de colère. Vous avez, me
» dit-il, je ne puis m'empêcher de vous
» en faire l'observation, des manières fort
» extraordinaires. Oui, lui répondis-je,
» avec les chiens hargneux. Tenez, ajou-
» tai-je en lui montrant l'homme qui m'a-

» voit suivi chez lui, en voilà un qui ne
» l'est pas mal.

» Alors cet homme recommença ses in-
» vectives; il se plaignit amèrement de ce
» qu'il m'avoit surpris faisant le galant
» auprès de sa sœur. Langarez prit la chose
» au sérieux. Pardon, lui dis-je, je ne sa-
» vois pas que la senora vous appartenoit
» toute entière. Il répliqua assez mal-hon-
» nêtement, je ripostai assez sèchement.
» Nous commencions à nous échauffer
» quand son cher frère Alfonse entra. Nous
» voyant en querelle, et sans trop savoir
» de quoi il s'agissoit, il prit parti contre
» moi, et me dit que j'avois le plus grand
» tort de n'être pas bien avec son frère qui
» étoit dans les meilleures dispositions du
» monde pour moi et pour toute ma fa-
» mille. Je le pris un peu haut, et priai le
» seigneur Alfonse de se tenir à une mo-
» deste distance d'une famille qui n'avoit
» besoin ni de sa protection ni de celle de
» son frère. Il eut alors l'insolence de me

» dire qu'il se repentoit de ne m'avoir pas
» arrêté, et de ne m'avoir pas jeté dans une
» prison quand la chose étoit en son pou-
» voir.

» Vous concevez que je n'entendis pas
» ce propos avec beaucoup de patience.
» Je dis les choses les plus dures ; j'en
» vins à la menace, et je ne sais pas trop
» comment l'affaire se seroit terminée,
» si dans cet instant même le duc d'Al-
» meyra ne fût entré suivi de quelques
» personnes, et entr'autres du page que
» j'avois culbuté sur le grand escalier.
» S'aperçevant que les deux Langarez
» paroissoient irrités contre moi, et que
» moi-même je ne paroissois pas de sang-
» froid, il me regarda avec fierté, et me
» dit que mes procédés l'étonnoient étran-
» gement, que je mettois tout en rumeur
» dans le palais, que j'avois injustement
» brutalisé un page qui lui appartenoit,
» qu'on avoit été obligé de m'envoyer un
» officier de la garde du roi, pour me

» rappeler le respect que je devois au
» lieu où je me trouvois, et qu'encore ici
» il me trouvoit en altercation avec des
» personnes qu'il considéroit.

» M'ayant demandé ensuite pourquoi
» je n'étois pas à Léon, où ma présence
» devoit être nécessaire, et pourquoi j'é-
» tois venu à la cour où je n'avois que
» faire; je lui répondis que j'étois venu à
» la cour comme tant d'autres, pour voir,
» pour dépenser mon argent, pour m'a-
» muser, pour me donner le plaisir de
» faire une partie de chasse avec lui, en-
» suite avec Sa Majesté, et que j'avois
» amené pour cela d'excellens chiens.

» Cette partie de chasse les dérida tous;
» ils se mirent à rire. Le duc reprenant
» ensuite sa gravité, me dit: Souvenez-
» vous, seigneur, vous et les vôtres, qu'on
» n'est bien avec moi, que quand on a
» les bonnes grâces de mon ami. Retirez-
» vous. Et vous, mon ami, dit-il à Isi-
» dro, renvoyez tout le monde, excepté

» votre frère ; j'ai à vous entretenir. Allons,
» dis-je, adieu seigneur Isidro, et vous
» aussi, ajoutai-je en regardant son frère ;
» adieu seigneur Alfonse, puisqu'on ne
» permet pas ici les explications, nous
» en ferons une bonne ailleurs, n'est-ce
» pas ? Au revoir.

» Isidro courut après moi comme pour
» me faire honneur et m'accompagner.
» Oubliez cela, me dit-il en me prenant
» la main ; ce sont des niaiseries. Aussi,
» quand vous avez affaire à la cour, pour-
» quoi n'envoyez-vous pas votre sœur à
» votre place ? Elle est si aimable, si con-
» ciliante ; je suis pénétré pour elle d'une
» estime que rien n'égale ; c'est une
» femme adorable. Son mari a de la hau-
» teur, et quand on rapproche cette hau-
» teur du ton que vous avez pris, il est
» assez naturel qu'on se sente piqué, mais
» ne pensez pas plus que moi à ce qui
» s'est passé ; et sur-tout ne parlez pas à
» votre sœur de cette prétendue mal-

» tresse ; elle prendroit de moi une idée
» que je ne mérite pas. Allons, mon cher
» Coellos, point de rancune. Que la char-
» mante Inès soit le lien de la réconci-
» liation. Mon frère qui n'a pas une trop
» bonne tête, vous fera des excuses s'il le
» faut. Dites, je vous prie, lui répondis-je,
» à votre cher frère, que je n'aime les ex-
» cuses qu'après la réparation, et que je
» suis le plus rancuneux des hommes.

» Le seigneur Isidro n'eut de moi pour
» adieu que ce doux compliment. — Tout
» cela ne m'étonne pas, dit Isabelle ; avec
» la plus belle âme que je connoisse, tu
» as un talent merveilleux pour tout
» brouiller. Est-ce que tu crois qu'il ne
» seroit pas beaucoup mieux à toi de te
» faire aimer que d'être dans un accès
» continuel de colère ? Ne t'avois-je pas
» défendu expressément de te trouver
» seul avec ces Langarez ? Pourquoi as-
» tu quitté don Fernand ? Tu nous as fait
» là en effet une belle affaire. — Bon, dit

» Fernand, vous n'êtes pas au bout ;
» quand votre frère se met en train, il
» fait beaucoup de besogne en peu de
» temps. Laissez-moi vous dire la suite
» de ses aventures de cour, qui comme
» vous voyez, ne sont pas brillantes.

» Arrivé ici, votre frère me conta tout
» ce que vous venez d'entendre. Nous en
» rîmes beaucoup ; car encore valoit-il
» mieux en rire que de s'en attrister. Nous
» nous mettons à table, nous promettant
» de noyer dans du bon vin toutes ces sot-
» tises. Andrès entre, et dit à Lorenzo
» qu'un lieutenant des gardes-du-corps
» est là dans le salon, qui demande à lui
» parler. Lorenzo fait un bond sur sa
» chaise, court à son épée, et veut en-
» trer dans le salon. Je l'arrête, je le dé-
» sarme, je le fais asseoir doucement sur
» sa chaise, et j'ordonne qu'on prie de
» ma part l'officier d'entrer. Il entre ;
» c'étoit un jeune homme de vingt et un à
» vingt-deux ans. Nous nous levons, les

» saluts, les révérences ne finissent point. » Andrès, plein de prévoyance, avoit » pendant ce temps-là mis un couvert pour » le jeune hidalgo. Nous l'invitons à prendre place ; il refuse ; nous insistons ; il » refuse encore. Eh ! par S. Jacques ! lui » dit Lorenzo en lui prenant la main, et » la lui serrant de toute sa force, nous ne » sommes pas des courtisans, nous; c'est » de grand cœur que nous vous offrons, » que nous vous prions de goûter notre » vin. Asseyez-vous ; vous verrez comme » dînent les bonnes gens.

» Le jeune homme se rendit à la singulière invitation de votre frère ; il se » tourna vers moi, me dit qu'il étoit confus, reconnoissant de l'honneur que je » lui faisois ; puis sautant au cou de Lorenzo, il l'embrassa en lui disant : j'accepte, mais c'est à condition que vous » me promettrez votre amitié. Oh ! très-volontiers, répondit votre frère : il n'y » a que ces larrons de Langarez qui me

» soient odieux. J'ai toujours aimé ceux
» qui portent votre uniforme ; s'il on n'avoit
» pas voulu faire de moi un méchant ma-
» nufacturier, j'aurois pris du service ; j'ai
» toujours eu beaucoup de goût pour cet
» état ; mais il m'a fallu obéir à mon père,
» et je ne m'en repens pas, puisque j'ai
» autant d'argent que je veux, et plus
» que n'en auront jamais les Langarez.

» Vous vous feriez difficilement une
» idée, ma chère Isabelle, de la gaieté
» et de l'intempérance qui ont régné dans
» notre orgie. Les bouteilles se succédoient
» avec une rapidité merveilleuse. Quand
» Lorenzo sentit que sa tête commençoit
» à s'échauffer, il s'avisa enfin de deman-
» der à l'officier le véritable sujet qui l'avoit
» amené chez des personnes qu'il ne con-
» noissoit pas. Celui-ci répondit que c'étoit
» une bagatelle, une plaisanterie qui ne
» méritoit pas qu'on s'y arrêtât. En même
» temps il tira de sa poche un petit écrit

» signé *El Rey*, qui ordonne au seigneur
» votre frère de sortir dans trois jours de
» Madrid, et de ne point paroître pen-
» dant ces trois jours au palais.

» Lorenzo rit beaucoup de cet ordre,
» et l'officier trouva qu'il avoit grande
» raison. Comme j'observois que tout cela
» pourtant n'étoit guère risible, et ne pa-
» roîtroit nullement plaisant à mon Isa-
» belle, l'officier nous fit observer que
» c'étoit une manière honnête et tout-à-
» fait royale de prévenir un duel entre
» Lorenzo et Alfonse. Il conjectura qu'on
» avoit craint qu'ils ne se battissent, et
» que pour empêcher qu'ils ne se battis-
» sent en effet, on n'avoit pas trouvé de
» mesure moins mortifiante pour le sei-
» gneur Lorenzo, que d'ordonner à Al-
» fonse les arrêts chez son frère, et d'en-
» joindre cependant à Lorenzo de ne point
» aller pendant ce temps-là battre le petit
» chien d'Isidro, ni conter des douceurs

» à la maîtresse dudit Isidro, ni faire rou-
» ler sur les marches du grand escalier les
» pages du duc d'Almeyra.

» Comme je n'en persistois pas moins à
» soutenir qu'il étoit souverainement désa-
» gréable que mon beau-frère se fît inti-
» mer une pareille défense, l'officier pré-
» tendit que la défense n'étoit rien, que
» si Lorenzo vouloit il lui serviroit de
» second, et qu'on sauroit bien tirer Al-
» fonse de ses arrêts. Je répondis à cela
» qu'il falloit toujours respecter les ordres
» du maître; que puisqu'il ne vouloit pas
» qu'on se battît, on ne devoit pas se
» battre; que d'ailleurs il n'y avoit point
» ici lieu à duel, puisqu'il n'y avoit point
» eu de provocation ni de part ni d'autre,
» et qu'on s'étoit borné à se parler un peu
» plus haut que de coutume. Enfin je dis
» que si jamais Lorenzo avoit besoin d'un
» second, il n'en auroit point d'autre que
» moi.

» J'avois beau dire, ces messieurs trou-

» voient toujours très-piquant d'aller pro-
» poser à Alfonse de recevoir, ou un coup
» d'épée, ou un coup de pistolet à son
» choix, et, par la même occasion, d'al-
» ler faire même offre à Isidro. J'ai donc
» été obligé, ma chère Isabelle, d'inter-
» poser votre autorité, et de défendre for-
» mellement en votre nom à votre frère;
» de rien faire de contraire à l'ordre qu'il
» avoit reçu. Il a obéi; lui et l'officier
» m'ont donné leur parole d'honneur qu'il
» ne seroit plus question de cette affaire.

» Voilà, Isabelle, encore une des aven-
» tures de votre frère. — Elle est bonne,
» dit Isabelle; je te dois des remercîmens,
» mon cher Lorenzo. Il n'a pas tenu à
» toi que don Fernand n'ait mis sa vie en
» péril, c'est-à-dire, que je n'aie été la
» plus malheureuse des créatures. Tu au-
» rois rendu là un grand service à Inès, en
» mettant son père en danger d'être blessé
» ou tué. Si tu veux périr, tu es bien le
» maître de passer ta fantaisie, et nous se-

» rons assez à plaindre de porter ton deuil.
» Mais pourquoi veux-tu entraîner Fer-
» nand dans ta perte ? Je vois qu'en effet
» tu n'as point mal employé ta journée.
» Voilà deux aventures qui te font grand
» honneur.

» — Oh! ce n'est pas tout, ma chère Isa-
» belle, dit Fernand ; votre frère n'en avoit
» point assez de ces deux aventures. Il va
» vous conter lui-même la troisième. —
» Elle n'est pas si terrible, dit Lorenzo ;
» et je ne me repens nullement de ce que
» j'ai fait aujourd'hui. Il est bon que ceux
» qui entendent disposer d'Inès à leur gré,
» sachent que ses parens ont du caractère,
» et que ce ne seroit pas impunément
» qu'on disposeroit d'elle malgré eux. —
» Laisse-là tes réflexions, s'écria Isabelle ;
» conte-nous de suite ta troisième folie.

» — Elle n'est pas plus folle que les deux
» autres, dit Lorenzo ; tu vas en juger.
» Lorsque nous eûmes amplement dîné,
» nous nous trouvâmes, l'officier et moi,

» en humeur de nous bien divertir. Nous
» fîmes mettre les chevaux à la voiture,
» et nous proposâmes à Fernand de venir
» avec nous. Il nous dit qu'il aimoit mieux
» faire la sieste, et qu'à son âge il ne lui
» convenoit pas de courir la ville avec deux
» étourdis ; que d'ailleurs il ne vouloit pas
» troubler nos plaisirs par sa sévérité, et
» qu'il se bornoit à nous représenter que
» si nous ne nous comportions pas avec
» une extrême prudence, nous l'afflige-
» rions.

» Nous partîmes donc seuls ; il me vint
» dans la tête d'aller faire connoissance
» avec mon futur neveu. — Que veux-tu
» dire, demanda Isabelle ? — Eh parbleu !
» tu nous as si souvent parlé de cet écolier
» dont tu fis rencontre, la nuit, en sortant
» du couvent de las Salésas, que ceci ne
» devroit pas être de l'hébreu pour toi.
» — Allons, dit Isabelle, encore une étour-
» derie. Il ne nous sera bientôt plus per-
» mis de faire entre nous aucune plaisan-

» terie, puisque du plus simple badinage » tu fais le sujet d'une tragédie. Voyons le » dénouement de celle-ci, continue.

» — Nous allâmes donc en droiture au » collége. Le portier ne comprenant pas » ce que je voulois lui dire, je demandai » le principal ; il ne me comprit pas mieux » que le portier. Je le priai de m'introduire » dans chaque classe, et lui fis observer » poliment que j'espérois par ce moyen » reconnoître l'écolier à qui je désirois par- » ler, en appliquant à toutes les figures » le signalement qu'on m'avoit donné à » peu près de celui-là. Je n'ai jamais connu » homme si entêté que ce principal. Il me » demanda si j'étois fou de croire qu'il » iroit distraire tous les écoliers de leurs » études pour entendre les billevesées que » je lui contois. Je ne pus jamais faire en- » trer dans sa tête, que puisque je voulois » donner ma nièce à ce jeune homme, il » étoit nécessaire que je le connusse plus » particulièrement que par les rapports

» qu'on m'en avoit faits. Il ne put jamais
» goûter un raisonnement aussi simple ; il
» persista à ne vouloir me donner aucune
» satisfaction, et à exiger que je me reti-
» rasse. Oh ! alors, je m'emportai, et je
» ne fus pas mal secondé par l'officier qui
» m'accompagnoit. Nous appelâmes ce
» bon homme hypocrite, cafard, vieux
» singe. Il se fâcha ; il nous dit qu'il se
» plaindroit, et que si nous ne nous retirions
» pas sur-le-champ, il employeroit des
» mesures dont nous ne serions pas con-
» tens. Ainsi, ma chère sœur, point de nou-
» velles du bien aimé gendre.

» — Je m'estime encore heureuse, lui
» dit Isabelle, que tu n'ayes pas trouvé à
» parler à ce jeune homme. Il auroit cru
» très-sérieusement que nous pensions à lui,
» et tu nous faisois là une jolie réputation.
» — Et vous devez également vous estimer
» heureuse, dit Fernand, de ce qu'il n'est
» pas arrivé pis à votre frère, de cette aven-
» ture, car un moment avant de vous aller
» chercher

» chercher, il nous est arrivé un billet de
» l'officier qui servoit d'escorte à Lorenzo,
» et par ce billet, l'officier nous instruit
» qu'il a été condamné à quinze jours d'ar-
» rêts pour les injures dites au principal du
» collége, et que sans les vives sollicitations
» des deux Langarez et du religieux même
» injurié, votre frère auroit été coucher en
» prison.

« — Vous me faites trembler, Fernand,
» dit Isabelle. Juste ciel! que fussions-nous
» devenus si ce malheur nous fût arrivé?
» Que fût devenue Inès en apprenant que
» son oncle étoit en prison? Pour te tirer
» de là, Lorenzo, que de bassesses il nous
» eût fallu faire à des gens que nous n'es-
» timons pas! Eh! mais, mon Dieu, on
» pouvoit te livrer à l'Inquisition !.... et
» alors. . . . Non, cette idée n'est pas sou-
» tenable, et il n'est pas possible que tu
» n'en sois pas effrayé comme nous? Com-
» ment, quand on est aimé de ses parens
» comme tu es aimé des tiens, peut-on se

» résoudre à leur causer de ces tourmens?
» Comment dans une seule journée as-tu
» pu faire tant de sottises?

» — Oh! Isabelle, s'écria Fernand;
» vous n'êtes pas au bout! dites-lui de vous
» conter la quatrième.

» — Dans celle-ci, dit Lorenzo, je me
» suis comporté avec une extrême pru-
» dence; je puis m'en vanter. Comme il
» étoit de fort bonne heure quand nous
» quittâmes le collége, et que mes chevaux
» ne sont pas lents, je proposai à l'officier
» qui, comme le dit Fernand, m'escortoit,
» d'aller faire un tour à el Pardo; il y con-
» sentit. Etant à el Pardo, il étoit tout na-
» turel que j'allasse faire une visite à la se-
» nora Langarez. Tout ce que tu m'avois
» dit, ma chère sœur, sur cette malheu-
» reuse femme, avoit piqué ma curiosité,
» et j'espérois qu'elle me donneroit des
» détails sur les menées de son mari et de
» son beau-frère relatives à Inès. Nous
» nous présentons à la porte; ta femme
» noire vint nous ouvrir. Je croyois que

» mon équipage et l'uniforme de mon com-
» pagnon lui en imposeroient ; elle n'en
» parut seulement pas émue, et ne voulut
» pas nous laisser entrer. Je la menaçai
» d'aller me plaindre à l'alcade qui lui ap-
» prendroit qu'on ne faisoit pas impuné-
» ment à des gens de notre sorte, l'affront
» de leur refuser l'entrée d'une maison.
» Ma menace ne l'effraya point; elle me
» dit que si nous nous obstinions à vouloir
» entrer, elle iroit elle-même chez l'al-
» cade qui nous feroit voir qu'on n'entroit
» pas chez les gens malgré eux. Sur cela
» mon camarade étoit d'avis que nous
» laissassions arriver la garde, disant qu'il
» avoit toujours eu envie de bâtonner un
» alcade à la tête de ses alguasils.

» Ce colloque se faisoit dans le vesti-
» bule, et notre altercation étant un peu
» vive, elle attira sur l'escalier la senora
» Langarez, qui nous pria fort poliment
» de monter chez elle, et de ne donner

» aucune attention à ce que disoit la duègne.
» Comme celle-ci cependant vouloit tou-
» jours aller chez l'alcade, et que je n'étois
» point d'avis de faire une scène, nous la
» prîmes doucement par la main, et l'en-
» fermâmes dans un cabinet qui ne donnoit
» point sur la rue.

» La senora Langarez nous reçut dans
» son salon, et nous parut fort aise de
» nous voir. Elle nous fit les plus vives
» plaintes sur son mari, et s'étonna de ce
» que dans toute l'Espagne, il n'y avoit
» pas un homme assez généreux pour la
» tirer du cruel esclavage dans lequel elle
» vivoit; elle nous assura que si elle n'étoit
» pas enceinte, elle n'hésiteroit pas à s'éva-
» der pour se jeter dans les bras du pre-
» mier cavalier qui voudroit lui donner
» l'hospitalité. Elle excita tellement notre
» pitié, que mon compagnon me dit à
» l'oreille, que si cette femme n'étoit pas
» enceinte, il l'enlèveroit sur-le-champ.

» Il fut heureux qu'il n'insistât pas, car
» je lui aurois volontiers prêté ma voiture
» pour cet enlèvement.

» Je demandai à la senora de m'ap-
» prendre ce qu'elle savoit des projets de
» son beau-frère sur notre Inès. Elle
» me répondit que son beau-frère et
» son mari étoient des monstres, et que
» l'aîné auroit recours à tous les moyens
» imaginables pour s'assurer la posses-
» sion de ma nièce ; qu'à en juger par
» ce qu'il disoit, on le croiroit véritable-
» ment amoureux de cette petite fille, et
» que cela étoit au point qu'il manifestoit
» déjà de la jalousie contre l'Infant don
» Pédro ; enfin que dans toute notre fa-
» mille il n'aimoit que toi Isabelle, et que
» quant à Fernand et à moi, il nous haïs-
» soit cordialement.

» La senora en revint ensuite à ses jéré-
» miades sur sa position, et comme ses
» pleurs, sa désolation, son désespoir me
» faisoient un véritable mal, je fis signe à

» l'officier, nous levâmes le siége, et prîmes » congé de cette infortunée.

» Pendant que nous nous entretenions » avec elle, la duègne étoit parvenue à sor- » tir de son cabinet, et la misérable avoit » été en droiture chez l'alcade. Comme » nous sortions, nous le rencontrâmes sur » la porte de la maison avec tous ses al- » guasils. L'officier et moi nous portâmes » aussitôt la main sur la garde de notre » épée ; mais l'alcade à qui sans doute » mon train et l'habit de l'officier en im- » posèrent, s'approcha de nous, nous fit » mille excuses, nous dit qu'il ne compre- » noit pas pourquoi on l'avoit envoyé cher- » cher, et gronda fortement la duègne.

» Son procédé m'inspira de la confiance; » je rentrai dans la maison, et le priai de » me suivre. Je demandai une plume, et » voulant être un peu utile à la pauvre se- » nora, dont les malheurs m'avoient tou- » ché, j'écrivis un petit billet à peu près » ainsi conçu :

» Lorenzo Coellos fait savoir à Alfonse
» Langarez, que tout ce qui s'est passé en-
» tr'eux sera oublié, et qu'ils seront à jamais
» amis, s'il veut avoir de bons procédés
» pour sa femme, sinon guerre et tou-
» jours guerre.

» Je cachetai mon billet et le donnai à
» l'alcade, le priant de le remettre lui-
» même à Alfonse Langarez à qui il im-
» portoit singulièrement de l'avoir. L'of-
» ficier et moi nous montâmes ensuite en
» voiture, et en passant devant le palais,
» je l'y laissai.

» Et voilà, ma chère Isabelle, comme
» j'ai passé ma journée. En rentrant ici,
» j'y ai trouvé ton mari, et quand nous
» avons entendu sonner neuf heures, nous
» avons été te chercher chez tes bégueules.
» Tu sais maintenant toute mon histoire,
» gronde tant que tu voudras, je ne puis
» me repentir de rien de ce que j'ai fait.
» — Pourquoi te gronderois-je ? lui dit
» Isabelle ; n'es-tu pas assez puni ? Te

» voilà chassé ignominieusement de Ma-
» drid. Mon père sera bien content quand il
» saura cela. Il te pressera plus que jamais
» d'épouser ton errante dulcinée. — Etre
» exilé, dit Fernand, n'est pas tout-à-fait
» être chassé, et si je voulois un peu me
» mêler de cette affaire, je contraindrois
» bien qui il appartient, de révoquer
» cet ordre. — Au nom de Dieu, s'écria
» Isabelle, ne vous mêlez de rien, ne con-
» traignez personne. Vous mettriez dans
» ce que vous feriez, de la hauteur, de la
» fierté, une juste indignation; vous irrite-
» riez des gens que je sais être très-vindi-
» catifs. Certes si je voulois seulement voir
» Isidro, je suis bien sûre que je réussirois.
» Mais il ne faut pas empêcher mon frère
» de partir. Que feroit-il ici? Il dépen-
» seroit de l'argent, et nous tiendroit dans
» une inquiétude continuelle. Je partirai
» avec lui. Depuis notre absence de Léon,
» tout doit y être dans le désordre. Il est
» temps que j'aille rétablir les choses sur

» le pied où elles doivent être ; et ne faut-
» il pas aussi que je m'occupe des travaux
» que nous avons en vue ? Vous resterez
» ici, Fernand, avec Inès, et je viendrai
» vous chercher tous les deux, dès que la
» multiplicité de mes affaires me le per-
» mettra.

» Mais, dis-moi, Lorenzo, continua
» Isabelle, qu'entends-tu faire de tout ce
» train que tu as amené ici ? Est-ce que
» tu crois que je vais m'en embarrasser en
» route ? — Arrivé à Léon, répondit
» Lorenzo, je ne suis plus ni marquis,
» ni duc, ni grand, je redeviens manu-
» facturier, je mets tout le train à bas,
» je vends chiens, chevaux et berline.
» — Point du tout, dit Isabelle. Qu'est-
» il besoin de traîner cet attirail à Léon ?
» laisse tout cela à don Fernand ; nous
» te le rembourserons. Nous irons tout
» simplement dans une voiture publique ;
» nous y trouverons des originaux qui
» nous amuseront. Nous n'emmènerons

» que Vicente ; je ne suis pas fâchée de
» le tirer de Madrid ; il est trop près,
» ici, de sa Blanca ; il ne parle que de
» l'épouser, et je ne veux pas que ce
» mariage se fasse avant celui d'Inès. »

FIN DU TOME SECOND.

369150